EX LIBRIS
Civis Francisci Bissari.

Distrahit animum librorum multitudo, itaque cum legere non possis quantum habueris, sat est habere quantum legas.

SENEC. Ep. 2.

B 12. 2. 630

L'ESPION CHINOIS.

TOME CINQUIEME.

L'ESPION CHINOIS,

OU

L'ENVOYÉ SECRET *DE LA COUR DE PÉKIN,*

POUR EXAMINER L'ÉTAT PRÉSENT DE L'EUROPE.

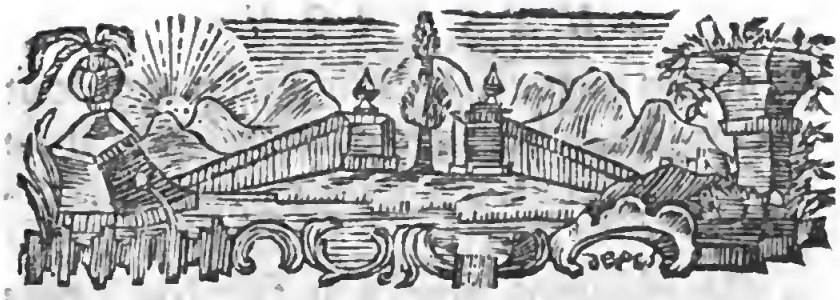
TRADUIT DU CHINOIS.

TOME CINQUIEME.

BIBLIOTHEQUE CENTRALE

A COLOGNE.

M. DCC. LXXIV.



L'ESPION CHINOIS.

LETTRE PREMIERE.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LE Plénipotentiaire François, qui doit terminer les troubles de l'Europe, eſt arrivé. On diroit qu'il n'eſt pas ſûr de ſon fait, ou qu'il doute s'il porte une bonne nouvelle à la nation ; au-lieu de cet éclat que montrent ceux qui viennent rendre ſervice à un peuple, il s'eſt gliſſé de nuit dans la Ville de Londres, & a gagné, ſans bruit, ſon logement. La France a déja chargé ce Miniſtre de

pluſieurs négociations importantes, dont il s'eſt tiré avec honneur. En effet, il ne falloit pas envoyer ici un apprentif politique.

Ce Plénipotentiaire a fait ſon cours d'intérêts des Princes à Rome; c'eſt-à-dire, dans une Cour où la patience, la retenue & la modération cachent les paſſions les plus vives, & ſont le chemin pour arriver à l'ambition. Il falloit un homme comme cela ici, pour braver la hauteur des Miniſtres, la fierté des grands, & le mépris des peuples.

On croit cependant que le grand ouvrage de la paix eſt conſommé, & que ce Miniſtre ne fera que paſſer le rabot ſur certains endroits qui s'élevent un peu au-deſſus de la politique. Je ne te dirai rien de ſon caractere; je ne le connois point perſonnellement; on dit de lui qu'il a lu des livres, vu des femmes, & fréquenté des Prêtres.

LETTRE II.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

JE te parlai, lorſque j'étois en France, d'une ſociété particuliere de Bonzes, appellés Jéſuites, qui, en ſe ſéparant du monde, font vœu d'avoir de l'ambition, & qui entent leur hauteur & leur arrogance ſur les fondements de l'humilité chrétienne. Le Parlement de Paris a pris la réſolution de les bannir à perpétuité du Royaume. On ne dit pas encore les raiſons qui ont porté cette Cour à exercer ſur eux cette punition, qui, dans cette Monarchie, eſt le châtiment ordinaire que l'on exerce contre les vagabonds, les bandits, ou les gens ſans aveu. Il me ſemble que ce tribunal eſt trop ſévere, ou ne l'eſt pas aſſez; car ſi ces Bonzes ſont coupables de haute trahiſon (comme pluſieurs les en accuſent,) ce n'eſt pas aſſez que de les expulſer de la ſociété; ſi on ne leur impute que d'être ambi-

tieux, c'eſt trop que de les en ſéparer : car, dans ce dernier cas, il faudroit extirper tous les différents ordres de cette Monarchie, qui vont au même but par un chemin détouné.

Il ſemble que le Gouvernement François, dans la plupart de ſes délibérations, agit après coup, & qu'il veut guérir le mal, lorſqu'il n'y a plus de remede.

L'affaire de l'extirpation de ces Bonzes devoit être portée au tribunal de l'Europe chrétienne, & non à celui de Paris ; il falloit que tous les Souverains s'accordaſſent à la fois à les abolir : car à quoi peuvent ſervir ces évacuations particulieres des membres de cette ſociété, ſi ce n'eſt à rendre le corps plus dangereux ? La France eſt environnée d'Etats catholiques, qui donneront retraite à ces exilés, où ils ſe fortifieront contre les hoſtilités de cette Couronne ; & il arrivera de deux choſes l'une : ou qu'à l'abri des punitions, ils exerceront leur méchanceté ; ou que s'armant de patience, ils attendront un regne foible, pour rentrer dans l'Etat, & alors leur triomphe augmentera leur arrogance & leur ambition.

Ces Bonzes laiſſeront derriere eux un parti qui plaidera continuellement leur cauſe, & briguera leur retour : ce parti ne verra pas plutôt un Prince aveugle & ſuperſtitieux, qu'il choiſira ce moment pour leur rétabliſſement. Ce n'eſt pas la premiere fois qu'on s'en eſt défait en France ; mais, comme on avoit laiſſé quelques rejettons, la tige des Jéſuites a toujours repouſſé de nouveau ; les banniſſements & les rappels de cette ſociété, n'ont ſervi qu'à augmenter ſa fierté & ſon arrogance.

Un politique Italien diſoit qu'il ne falloit toucher les Princes qu'à la tête ; on ne devroit attaquer les ordres Religieux que dans leur corps.

Ces Bonzes, en ſortant de l'Etat, préparent déja leur rappel. Ils ont reçu leur arrêt avec une grande réſignation ; ils ont d'abord élevé leurs regards vers le Ciel, comme pour lui demander juſtice d'un pareil forfait ; enſuite ils ont baiſſé les yeux vers la terre, peur plier ſous le joug. Jamais la vanité ne s'eſt tant humiliée. Ces bons Peres déſintéreſſés ne pleurent point les richeſſes qu'ils laiſſent derriere eux, & dont on les a dépouillés ; ils ne regrettent que

les ames qu'ils abandonnent; &, dans leur obéiſſance, ils ont ſi bonne opinion d'eux-mêmes, qu'ils regardent la France, dès aujourd'hui, comme un pays devenu hérétique.

Leur état fait pitié, & leur obéiſſance affecte juſques à l'ame. La ſcene eſt des plus touchantes. La haine qu'on avoit pour eux, s'eſt changée en compaſſion; on les plaint d'avance. Leur extirpation eſt une pierre d'attente pour leur rétabliſſement; ils tireront profit de leur humiliation, & tourneront en avantage leur propre défaite. Peut-être même qu'on aura beſoin de leur ambition. Il y a dans certaines Monarchies en Europe, des vices néceſſaires: je ne dis point que la France ne puiſſe ſe paſſer de ces Bonzes; mais je crois que, pour tirer l'avantage qu'on s'eſt propoſé de leur extirpation, il auroit fallu faire pluſieurs changements qui ſont analogues à ce banniſſement, dont le Parlement de Paris n'a pas même les premieres notions. C'eſt un malheur pour la France, & un grand malheur, que cette Cour ſouveraine, qui ſe mêle ſouvent des affaires d'Etat, n'entende rien à la politique; elle va toujours dans

ſes idées, ſans regarder devant ni derriere elle. Le défaut ordinaire de cette adminiſtration, eſt de ne pas étayer ſes ordonnances. Elle frappe preſque toujours des coups ſéparés; elle iſole ſes décrets; ce qui les rend ordinairement ſans effet.

L'extirpation entiere de ces Bonzes, qu'on croyoit tout-puiſſants en France, & qui ont été détruits ſans cauſer la moindre révolution, a découvert un grand vice dans l'Etat; c'eſt-à-dire, que le Gouvernement François eſt à ſon dernier période de deſpotiſme, puiſqu'il n'y a plus aucun corps politique, civil, ou eccléſiaſtique dans la Monarchie, qui puiſſe s'oppoſer à ſes caprices, ou aux volontés du Prince, ou de ſes Cours ſouveraines.

LETTRE III.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Londres.

J'Ai parlé ailleurs du ſérieux & du ſombre qui ſuivent par-tout cette nation, & qui l'accompagnent juſques dans le ſein même des plaiſirs. Il me reſte à te parler de ſa ſociété qui en eſt l'image.

Un peuple, triſte & mélancolique, ne l'eſt pas par accident. Il y a toujours une cauſe premiere qui le décide à être tel. Le ſérieux Anglois vient de loin: il faudroit peut-être remonter à l'origine de ſa conſtitution, pour en découvrir la ſource.

Charles II, Roi d'Angleterre, Prince gai & enjoué, qui trouva ce peuple iſolé, & preſque ſéparé de lui-même, voulut le rapprocher, & le rendre plus ſociable. Il fit ouvrir les théâtres, établit des aſſemblées publiques, & fit danſer la nation enſemble: mais le ſon des

violons ne ſervit qu'à lui donner un air moins ſombre, ſans la rendre plus gaye.

Depuis Charles, les ſpectacles & les divertiſſements ont été travaillés ſur le même plan, mais avec auſſi peu de ſuccès.

Un certain arrangement de petites cauſes ſecondes l'unit un peu dans ce ſiecle. Sans une herbe, infuſée dans de l'eau, qui, deux fois par jour, rapproche les Anglois d'une table, ils ſeroient moins enſemble. Le thé en Angleterre lie la ſociété, & fait que les Bretons ne ſont pas ſi ſéparés.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait point de ſociété en Angleterre; mais cette ſociété n'eſt pas ſociable. Il manque ici cette liaiſon d'eſprit & de cœur, qui forme la véritable union. On ſe voit beaucoup; mais c'eſt froidement & nonchalamment.

Le ſérieux & le morne regnent dans tous les entretiens. Les Anglois diſent que le parler gâte la converſation : auſſi ont-ils un grand ſoin d'éviter ce prétendu défaut.

Une nation, qui eſt portée par tempérament à la ſociété, peut habiter une grande Capitale : mais celle qui ſe fuit

continuellement elle-même, doit vivre dans des bourgs ſéparés.

Il m'eſt impoſſible d'imaginer pourquoi on a bâti une Ville en Angleterre, qui contient preſque toute la nation. Ce projet ne pouvoit convenir qu'à un peuple diſpoſé, par ſa gayeté naturelle, à chambrer enſemble.

Je ne ſuis pas ſurpris qu'il y ait un Paris : mais je ſuis étonné qu'il y ait un Londres.

Ce n'étoit pas la peine de bâtir une grande Ville, pour que chaque habitant y fût étranger. La plupart des Anglois s'expatrient en vivant au milieu de Londres. On n'entend non plus parler d'eux, que s'ils étoient au fond des Indes orientales.

On m'a montré un habitant de cette Ville, (& je pourrois en citer un bon nombre) qui, depuis quarante ans, ſe leve à ſix heures du matin, fume ſes deux pipes de tabac à ſept, prend quatre taſſes de thé à huit, ſe promene dans ſon jardin juſques à une heure après midi, mange ſon *Roaſt Beef* à deux, boit ſes deux pots de bierre forte à trois, avale ſes trois bouteilles de vin de Porto à quatre, ſe gorge de

nouveau de thé à cinq, fume une ſeconde fois deux pipes de tabac à ſix, & paſſe réguliérement le reſte de la ſoirée à s'enivrer.

On a déja calculé d'avance ce que cet homme aura fait pour la grande famille de Londres, dont il eſt un des membres depuis ſoixante ans.

Il aura fumé ſoixante-quatre mille ſept cents pipes de tabac, pris cent vingt-neuf mille quatre cents taſſes de thé, mangé trente-deux mille huit cent cinquante livres de bœuf, bu quarante mille neuf cents cinquante pintes de bierre, humé ſoixante & dix-ſept mille ſix cents vingt-cinq bouteille de vin : quelle perte pour la ſociété, quand un homme, auſſi ſociable, ſera mort ?

LETTRE IV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LA guerre a introduit ici une eſpece de jeu de haſard, où les citoyens aven-

turent tous les jours une grande partie de leur bien. La ſcene ſe paſſe *au café de Jonathan*; le fonds du jeu eſt la dette de la nation, qu'on achette & qu'on revend continuellement : c'eſt la nation qui ſe joue elle-même; quelquefois le Gouvernement eſt à 65---, d'autre fois à 90.

Comme ſi la guerre n'avoit pas aſſez appauvri l'Etat, il y a des particuliers qui font encore tout ce qu'ils peuvent pour achever de ſe ruiner.

Les nouvelles ſur les eſpérances de la paix, ou la probabilité morale ſur la continuation de la guerre, ſont le thermometre de ce jeu de hafard; l'arrivée d'un courier donne une bonne carte au joueur, & le départ d'un autre les remet dans leur mauvais jeu.

J'entrai hier, par curioſité, dans ce tripot politique, où des joueurs actionnaires achetent & vendent continuellement la Monarchie; il eſt impoſſible que je puiſſe t'exprimer l'avidité qui étoit peinte ſur leurs viſages; toutes les paſſions qui accompagnent l'ambition & l'avarice, étoient repréſentées dans leurs traits. Un peintre, qui voudroit repréſenter l'avidité, l'amour in-

ſatiable du gain, n'auroit qu'à donner le tableau de ce réduit.

Comme, dans toutes les aſſemblées à jeu, il s'introduit des frippons, le *café de Jonathan* a auſſi les ſiens; la plupart de ceux-ci ſont des Ambaſ-d-rs, qui, ayant le ſecret des couronnes, jouent à jeu ſûr; c'eſt-à-dire, qu'ils achetent quand il convient, & vendent quand il faut.

Les combinateurs ont calculé que les dettes de la Monarchie ont été rachetées & vendues un million de fois depuis qu'elles ont été contractées. C'eſt un commerce, que la deſtruction de tous les autres commerces a introduit ici; on jouera juſqu'à ce que la paix ait mis fin aux eſpérances & aux craintes: mais il reſtera un goût pour le jeu, qui donnera du dégoût pour la tranquillité publique; ce qui fera que les joueurs verront recommencer la guerre avec plaiſir; car on aime à ſatisfaire ſes paſſions.

LETTRE V.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Londres.

ON voit un peuple en Europe qui ſe charge de la joie des autres; ſon métier eſt de chanter, & de jouer du violon : au-lieu que les autres ſont ſavants, celui-ci eſt joyeux; c'eſt-là la profeſſion. Les habitants de cette nation apprennent la muſique en naiſſant; & ne finiſſent de chanter, qu'en mourant. Ils ſe répandent dans toutes les Capitales, ſans autre induſtrie que celle *del buon guſto*. On appelle ces gens-là des Italiens.

La plupart ſont coupés comme les chevaux; la muſique leur eſt ſi chere, qu'ils lui ſacrifient ce qu'ils ont de plus cher; ils s'anéantiſſent eux-mêmes dans les notes, & enterrent leurs deſcendants dans les ariettes.

Ils ne ſont pas ſi bien reçus ici qu'ailleurs; malgré *il buon guſto*, les Fran-

çois oſent mépriſer leur muſique ; mais ici elle a ſes ſectateurs qui la prônent, & la mettent au-deſſus de celle de la nation.

Je fus invité, ces jours aſſés, à un concert vocal d'un de ces *virtuoſi* Italiens, qui chante aux dépens de la poſtérité. Pour moi, qui mépriſe tout ce qui eſt artifice, & qui ne trouve point beau ce qui eſt hors de la nature, je ne me divertis pas beaucoup à cette muſique ; mon ennui augmentoit, à meſure que les aplaudiſſements redoubloient : de maniere que les beautés de cette muſique, me conduiſant de bâillement en bâillement, me plongerent à la fin dans un profond ſommeil, d'où je ne ſortis qu'après que le pathétique des ariettes fût fini. Je te parlerai peut-être ailleurs de la diſpute qui s'eſt élevée entre cette muſique & la Françoiſe.

LETTRE VI.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

PLus j'examine les mœurs des peuples au milieu deſquels je vis, & plus je les trouve affreuſes. Il ſe commet ici un crime dont nous n'avons pas même d'idée à la Chine; je veux parler de l'infamie dont on couvre le mariage.

Hier, comme je me promenois dans l'allée du parc avec le Baronnet, nous vîmes venir de loin une jeune Dame extrêmement parée, ſuivie de deux laquais à livrée. Il me ſembla que lorſqu'elle avoit été près de nous, elle avoit cherché les yeux de ce Gentilhomme pour le ſaluer, & que celui-ci avoit tourné la tête d'un autre côté.

Lorſqu'elle fut un peu loin, je demandai au Baronnet, qui étoit cette Dame qu'il n'avoit point voulu ſaluer? C'eſt, me dit-il, une créature qui raccrochoit les hommes dans les rues, il

n'y a que quelques ſemaines ; & que, depuis huit jours, un de nos Gentilſhommes Anglois a épouſée. Cela vous étonne, pourſuivit-il en appercevant en moi une émotion de ſurpriſe ; mais rien n'eſt ſi ordinaire à Londres. Les François, ajouta-t-il, font leurs maîtreſſes des créatures de la plus vile proſtitution : les Bretons vont plus loin, ils en font leurs femmes.

Nos mauvais lieux, continua-t-il, ſont devenus des eſpeces de ſéminaires, où l'on va chercher aujourd'hui une épouſe. Je pourrois vous faire voir, dans cette Capitale, un grand nombre de femmes, qui, de ces endroits de débauche, ſont paſſées au lit nuptial.

Ailleurs, les filles ne ſont que filles : ici elles deviennent femmes. Elle commencent avec un grand nombre d'hommes, & s'uniſſent enſuite à un ſeul. Ne croyez pas, reprit-il, que cette baſſeſſe du cœur humain ſoit chez nous le vice de la derniere populace ; il eſt celui des hommes que la naiſſance & l'éducation devroient garantir de cette crapule.

C'eſt, lui dis-je en l'interrompant, porter la débauche juſqu'aux pieds des

autels ; c'eſt profaner une choſe ſainte, & prendre le Ciel à temoin de ſa proſtitution. Je ne ſais quel goût, repris-je, on trouve (pour me ſervir d'une expreſſion auſſi ſale que la choſe) à remplir ſon lit de fumier, & couvrir par-là ſa poſtérité d'infamie.

Que voulez-vous, me dit-il ; ces mariages ſe font le plus ſouvent à l'inſu de la raiſon. Il eſt cependant des Anglois, aſſez extravagants parmi nous, pour y joindre la réflexion. Ils s'imaginent qu'en tirant ces malheureuſes du ſein du crime, elles contractent par-là avec eux une dette immenſe ; qu'elles s'attacheront à eux par goût, & les en eſtimeront davantage. Mais en ceci, ils ſe trompent ; une femme n'eſtime jamais un homme, qui ſe mépriſe aſſez lui-même pour faire une action auſſi baſſe & auſſi honteuſe.

LETTRE VII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

EN Europe, tout le monde ſe mêle de politique. Lorſque les Princes donnent des combats, ou qu'ils ceſſent de livrer des batailles, il y a toujours quelque conſeiller privé qui dit ſon ſentiment; mais, pour l'ordinaire, ſes réflexions viennent trop tard.

La paix étoit faite, lorſque le donneur d'avis, dont je t'envoye ici les remarques, indiquoit les termes auxquels on auroit dû la faire.

C'eſt un raiſonnement qui tend à prouver, qu'il ne ſauroit y avoir d'union conſtante entre la France & l'Angleterre; &, pour le démontrer, l'auteur remonte aux cauſes premieres de cette diviſion. Le diſcours eſt en forme de requête aux Agents des deux Couronnes.

Très-humbles REMONTRANCES *aux Plénipotentiaires des Cours respectives de France & d'Angleterre.*

EXCELLENCES,

» Les Rois vos maîtres vous ont dé-
» putées vers les Cours de St. James &
» de Versailles, pour mettre fin à la
» guerre qui afflige les deux peuples.
» C'est une belle négociation : il est
» glorieux d'être les instruments du bon-
» heur du monde.

» Pour réussir dans ce louable des-
» sein, vous vous êtes associé des hom-
» mes habiles, qui ont le chiffre des ca-
» binets de l'Europe.

» Vous-mêmes, vous êtes des Minis-
„ tres très-éclairés ; vous connoissez
„ le génie des peuples, & les intérêts
„ des Couronnes avec qui vous traitez ;
„ depuis votre arrivée dans les deux
„ Capitales, on vous a vus travailler
„ sans relâche ; vous avez eu des au-
„ diences, réglé des rendez-vous, éta-
„ bli des conférences, fait des écritu-
„ res, applani des difficultés, reçu des
„ dépêches, expédié des couriers, &c.
„ Enfin, vous êtes parvenus à faire
„ signer des préliminaires aux Monar-

» ques dont vous êtes les Agents. Alors » ceux qui voyent déja la paix dans » ceux-ci, on dit : *C'eſt un bel ouvra-* » *ge : voilà deux grands hommes : ils* » *ont bien travaillé.*

» Mais vos Excellences ne doivent pas » encore s'eſſuyer le front ; de ces préli- » minaires, & du traité qui les ſuivra, à » une paix fixe & permanente entre les » deux Couronnes, il y a tout juſte » (on en ſait le calcul) deux mille lieues » quarrées en politique.

» Voici (ſans être prophete en né- » gociations) ce qui arrivera. Il y aura » des acclamations publiques ; on fera » des feux de joye ; on rendra à Dieu » des actions de graces ; les batailles » ceſſeront, les armées ſe retireront ; » on ſe réjouira, on ſe repoſera ; & » cinq ou ſix ans après, la guerre re- » commencera.

» C'eſt aujourd'hui une grande queſ- » tion de ſavoir ſi on eſt à temps d'é- » tablir un ſyſtême de pacification en- » tre la France & l'Angleterre ; c'eſt- » à-dire, ſi après tant de ſieges & de » batailles réitérées, la guerre n'eſt pas » devenue l'état naturel de ces deux » Puiſſances, & ſi les traités de paix

„ ne deviennent pas eux-mêmes une
„ ſource de troubles & de diviſions.
„ Du moins, de toutes les entrepri-
„ ſes de la politique, il n'en eſt point
„ maintenant de plus difficile que celle-
„ ci. Non-ſeulement il s'agit de conci-
„ lier des intérêts généraux ; mais de
„ paſſer l'éponge ſur des paſſions par-
„ ticulieres, toujours plus difficiles à
„ réduire que les droits des Couronnes.
„ Car, ne vous y trompez pas, Excellen-
„ ces, il y a du gros ſang dans les vei-
„ nes des deux nations : cette ſuite de
„ guerres meurtrieres, qui ſe ſont ſuc-
„ cédées de génération en génération ;
» ces combats réitérés par mer & par
» terre ; cette foule de morts qui de-
» mandent vengeance à la poſtérité ;
» cette antipathie accrue & fomentée
» par tant d'aſſaſſinats militaires, ne
» ſauroient s'effacer à la ſignature de
» quelques articles. On peut aiſément
» ramener l'eſprit de deux nations, que
» quelques guerres paſſageres ont alié-
» né ; mais comment concilier celui de
» deux peuples, dont l'animoſité s'eſt
„ accrue par la ſucceſſion des temps,
» & qui ont mis pluſieurs ſiecles entre
» la vengeance & la réconciliation ? Il

» eſt impoſſible de fermer tant de playes, » ſans que la cicatrice ne reſte.

» Aucun tempérament ne put con- » cilier la République Romaine avec » celle de Carthage. Toutes les négo- » ciations & les traités de paix ne firent » qu'irriter les deux peuples; il fallut » que cette derniere ſuccombât, & que » la deſtruction totale de l'une acquit- » tât toutes les haines & les animoſi- » tés de l'autre : voilà peut-être l'a- » brégé de l'hiſtoire politique des deux » nations.

» Les Plénipotentiaires qui vous ont » précédés dans les deux Cours pen- » dant plus d'un ſiecle, étoient, comme » vous, des hommes très-habiles ; ils » travaillerent avec une aſſiduité, ſans » relâche, à fixer cet état de pacifica- » tion ; mais leur ouvrage fut auſſi-tôt » détruit, que formé.

„ Je pourrois vous faire paſſer ici „ en revue une foule de traités de paix „ entre les deux Couronnes, conclus en „ différents temps, & en divers lieux, „ dans leſquels on avoit apporté toutes „ les précautions imaginables pour pré- „ venir leur rupture; & vous faire voir „ qu'aucun n'ont tenu : mais on ne ci-

» tera que celui d'Aix-la-Chapelle, qui » s'eſt paſſé ſous nos yeux, dans le- » quel on étoit poſitivement convenu de » ne plus ſe faire la guerre.

» Voici, vous le ſavez, Excellences, » comme les deux Puiſſances s'y expri- » ment. »

Soit notoire à ceux à qui il appartiendra, ou pourra appartenir, en maniere quelconque:

L'Europe voit naître le jour que la Providence avoit marqué pour le rétabliſſement de ſon repos. Une paix générale ſuccede à la longue & ſanglante guerre, qui s'étoit élevée entre le Séréniſſime & très-puiſſant Georges II, par la grace de Dieu, Roi de la Grande-Bretagne, de France & d'Irlande, & le Séréniſſime & trés-puiſſant Prince Louis XV, par la grace de Dieu, Roi Très-Chrétien.

Dieu, dans ſa miſéricorde, a fait connoître à ces Puiſſances la voie par laquelle il vouloit qu'elles ſe reconciliaſſent, & rendiſſent la tranquillité aux peuples qu'elle a ſoumis à leur gouvernement; elles ont envoyé leurs Miniſtres Plénipotentiaires à Aix-la-Chapelle, où étant convenus des préliminaires

naires d'une paix générale, à l'effet de conſommer dans le même lieu d'Aix-la-Chapelle le grand ouvrage d'une paix durable & ſolide, les hauts contractants ont nommé & commis, munis de leur pouvoir, les très-illuſtres & très-excellents Seigneurs, pour leurs Ambaſſadeurs extraordinaires, Miniſtres plénipotentiaires; ſavoir : Sa Majeſté le Roi d'Angleterre, le Seigneur Jean Comte Sandwich, & pour le Roi très-Chrétien, le Comte St. Severin d'Arragon.

ARTICLE I. Il y aura une paix univerſelle & perpétuelle, tant par mer que par terre, & une amitié conſtante entre les deux Puiſſances, & entre leurs héritiers & ſucceſſeurs, Royaumes, Etats, Provinces, Pays, ſujets & vaſſaux, de quelque qualité & condition qu'ils ſoient, ſans exception de lieu ni de perſonne; en ſorte que les parties contractantes apportent entre elles la plus forte attention à maintenir entre elles & leurſdits Etats & ſujets, cette amitié & correſpondance réciproque; ſans permettre que de part ni d'autre, on commettre aucune hoſtilité pour quelque cauſe & ſous quelque prétexte que ce puiſſent être; évitant

tout ce qui pourroit altérer à l'avenir l'union heureuſe rétablie entre elles; s'attachant, au contraire, à prouver, dans toute occaſion, ce qui pourroit contribuer à leur gloire, intérêts & avantages mutuels, ſans donner aucun ſecours ni protection, directement ou indirectement, à ceux qui voudroient porter quelque préjudice à l'une ou a l'autre des parties contractantes.

II. Il y aura un oubli général de tout ce qui a été fait ou commis pendant la guerre qui vient de finir, & chacun au jour de l'échange des ratifications des parties ſera conſervé ou remis dans la poſſeſſion de tous ſes biens, honneurs & rentes, dont il jouiſſoit ou devoit jouir au commencement de la guerre, nonobſtant toutes les poſſeſſions ſaiſies & confiſcations occaſionnées par ladite guerre.

» Rien de plus précis que les termes » de ce Traité. Il étoit impoſſible de » s'y méprendre; cependant aucun des » articles ne fut obſervé. Les noms de » Sandwich & de St. Severin étoient à » peine eſſuyés, que la paix fut rom- » pue, & qu'on ſe battit avec plus de » fureur que jamais. Il ne faut point

» de cauſes aux deux nations pour ſe faire
» la guerre; il leur ſuffit d'un prétexte,
» & le premier qui ſe préſente eſt tou-
» jours bon.

» Dans les conférences qui ſe tin-
» rent à Paris & à Londres au ſujet des
» limites du Canada, on convient de
» part & d'autre de s'en rapporter à
» des Commiſſaires, & cela étoit très-
» ſagement convenu; mais on trouva
» que ces gens-là alloient trop lente-
» ment : les deux peuples étoient preſ-
» ſés de ſe battre; on leur ſubſtitua l'ar-
» tillerie. Il eſt vrai que les gros canon
» meſure plus vîte les limites, que des
» Commiſſaires; &, à la honte des con-
» ventions, on vit bientôt des combats,
» où on étoit tombé d'accord de n'a-
» voir que des arbitres. On étoit engagé
» bien avant dans les batailles, avant
» qu'on ſe reſſouvint qu'on venoit de
» ſigner un traité qui les défendoit.

» Les peuples anciens ne recommen-
» çoient les combats, qu'après avoir
» rompu les liens qui formoient la tran-
» quillité générale. Les traités de paix
» étoient ſacrés pour eux. C'étoit la
» partie du droit public qu'ils obſer-
» voient le plus religieuſement. Ils don-

„ noient des manifeſtes, & expoſoient „ les motifs pour leſquels ils reprenoient „ les armes. C'étoit bien long. Les An- „ glois & les François ont imaginé une „ voie plus courte ; ils ſe font la guerre „ en temps de paix. Ce n'eſt qu'après „ que cinq ou ſix armées de ſuite ont „ péri, qu'on publie, ſur une feuille vo- „ lante, les raiſons pourquoi on les a „ détruites : on commence par égor- „ ger, & on plaide enſuite la cauſe des „ morts. On pourroit comparer la po- „ litique de certaines Cours à la méde- „ cine moderne, qui tue par maniere de „ proviſion, & qui donne enſuite les „ raiſons pourquoi on eſt mort.

„ Il y a huit cents ans qu'on fait des „ traités, & il y a huit cents ans qu'on „ les rompt. On négocie toujours, & „ on ſe bat ſans ceſſe.

„ On peut regarder les traités de paix „ comme les romans de la politique „ moderne. C'eſt le pays des fictions : „ ils ne contiennent que des mots; les „ exemptions, les exceptions, les reſ- „ trictions, les annullent entiérement. „ Il n'y a de réel, que le parchemin ſur „ lequel ils ſont écrits.

„ Ce ſeroit un morceau de notre hiſ-

„ toire politique très-intéreſſant, que
„ celle de la rupture des traités de paix.
„ Je n'ai pas beſoin, Excellences, de
„ vous tracer ici le tableau des viciſſi-
„ tudes des deux nations, & des mal-
„ heurs dans leſquels ces guerres ont
„ plongé l'Europe. Vous êtes du mé-
„ tier. Il ſuffira de vous dire que, de-
„ puis l'établiſſement des ſociétés, l'u-
„ nivers ne vit rien de ſemblable. Tous
„ les peuples du continent ſont déſo-
„ lés. La partie du monde que nous
„ habitons eſt devenue un vaſte déſert.
„ L'Europe, priſe en total, eſt aujour-
„ d'hui cinquante fois moins peuplée
„ qu'elle ne l'étoit du temps de l'an-
„ cienne Gaule. On citera peut-être les
„ Romains qui eurent des guerres plus
„ longues & plus opiniâtres que les nô-
„ tres ; mais ce grand peuple avoit des
„ moyens de population que nous n'a-
„ vons point. Si Rome, par ſes ſieges
„ & ſes batailles continuelles, jettoit à
„ bas d'un côté les pieces de l'univers,
„ elle l'étayoit de l'autre ; mais pour
„ nous, nous détruiſons toujours, &
„ ne réparons jamais. Les citoyens que
„ les guerres enlevent, ſont perdus, ſans
„ reſſource, pour la République univer-

„ ſelle. Nos Gouvernements n'ont point, „ pour ainſi dire, de moyens de réſur- „ rection. Nos morts ne reviennent plus ; „ la raiſon eſt celle-ci : c'eſt qu'il n'y a „ plus de peuples libres ſur la terre ; un „ deſpotiſme affreux a tout abymé. Les „ guerres d'Europe naiſſent de l'ambi- „ tion des Rois : on ne ſe bat pas pour „ une certaine choſe, mais pour une cer- „ taine perſonne.

„ Pour revenir aux diviſions de la „ France & de l'Angleterre, il y a une „ cauſe premiere de cet acharnement „ qui ſe trouve entre elles.

„ On va placer ici, Excellences, une „ eſquiſſe de l'hiſtoire politique des deux „ Gouvernements. On y trouvera peut- „ être des points de vue qui ont échappé „ juſques ici aux faiſeurs d'annales. Il „ ſeroit à ſouhaiter que ce tableau fût „ toujours préſent à ceux qui ſont char- „ gés de négocier avec les deux Cou- „ ronnes. Ils n'imagineroient pas alors „ de détruire, par quelques courtes con- „ férences, l'ouvrage de dix ſiecles. Cet „ abrégé eſt néceſſaire. On en a beſoin „ pour donner de l'éclairciſſement à ces „ réflexions. C'eſt le journal de l'ambi- „ tion des deux Couronnes depuis la

„ décadence des Empereurs. Il eſt moins „ queſtion ici de la chronologie des „ temps, que de celle des événements. „ On prend la choſe d'un peu loin; mais „ on n'en ſera pas plus long pour cela; „ ce ſera d'abord fait.

„ Après que les Romains, qui avoient „ détruit toutes les nations, furent dé- „ truits à leur tour, le monde reſpira „ un peu. L'agitation générale, qui avoit „ duré pendant tant de ſiecles, cauſa „ elle-même un engourdiſſement univer- „ ſel. Les Monarchies de France & d'An- „ gleterre furent du nombre de celles „ qui reſterent long-temps aſſoupies. La „ Grande-Bretagne ne ſortoit d'une do- „ mination étrangere, que pour tomber „ ſous une autre. Le Roi Alfred fut le „ premier qui imagina que les Anglois „ pouvoient avoir de l'ambition; & l'hiſ- „ toire des révolutions de notre monde „ politique a découvert depuis que ce „ Prince n'avoit pas mal imaginé cela. „ Il leur fit apprendre à lire & à écri- „ re, manda des pédants d'Italie pour „ leur montrer le Latin, & établit une „ Univerſité. Ce Monarque excita une „ révolution dans l'eſprit, avant que „ d'en cauſer une dans la politique, &

„ c'eſt peut-être à cette premiere épo-
„ que qu'il faut attribuer la part que
„ les Bretons prirent depuis aux grands
„ événements de l'Europe ; car l'ambi-
„ tion eſt une ſuite des connoiſſances
„ de l'eſprit humain. Alfred mit cette
„ Iſle, juſques alors preſque inconnue,
„ ſur un aſſez bon pied ; mais il s'en
„ falloit beaucoup que l'Angleterre fut
„ encore une Puiſſance, puiſqu'elle n'a-
„ voit pas encore les moyens de ſe ſouſ-
„ traire à la domination du premier Prin-
„ ce étranger qui vouloit la ſubjuguer.
„ Guillaume, Duc de Normandie, qui
„ la conquit, donna une forme à ce
„ qu'Alfred n'avoit qu'ébauché : dès-
„ lors les Anglois commencerent à figu-
„ rer un peu en Europe.

Pendant ce temps-là, la France n'é-
„ toit rien. Charlemagne qui avoit voulu
„ renouveller l'Empire Romain, étoit
„ devenu trop fort, pour que ſes ſuc-
„ ceſſeurs ne fuſſent très-foibles : c'eſt
„ preſque une regle certaine en politi-
„ que, qu'une Puiſſance, qui s'établit
„ ſubitement, ſe détruit de même.

„ Cette Monarchie, bien plus petite
„ qu'elle n'eſt aujourd'hui, mais tou-
„ jours plus grande que l'Angleterre,
„ n'avoit ni ſyſtême, ni forme de Gou-

» vernement. La Couronne étoit ſans » force ; ſes Rois paſſoient pour des » Magiſtrats ſans pouvoir. Les payſans » formoient la milice du Royaume. C'é- » toient eux qui faiſoient la guerre, & » ces guerres dépeuploient l'Etat, ſans » agrandir le domaine.

» Sous le regne d'Hugues Capet, plu- » ſieurs titres & Seigneuries furent réu- » nis à la Couronne ; & dès-lors on » entrevit de loin que la France pou- » voit devenir un jour une grande Puiſ- » ſance. On avançoit toujours, quoique » lentement, & les deux Monarchies ſe » formoient ; les Anglois ſur-tout jet- » toient les premiers fondements de » leurs puiſſance.

» Un peuple, inquiet par tempéra- » ment, & à qui le climat a donné une » humeur biſarre, qui ſe tâte toujours, » & prouve ſes endroits douloureux, » n'a beſoin que d'une premiere mo- » tion. Depuis Guillaume, ce peuple » alla toujours dans ſes vues, ſans s'ar- » rêter en chemin.

» La France avoit auſſi des plans d'a- » grandiſſement. L'ambition de ces deux » peuples ſe rencontra ; on ſe battit. Les » François furent vaincus.

» Philippe I, qui régnoit alors, fut » contraint de faire la paix, & de cé- » der une partie de ſon domaine aux » Anglois. On peût regarder cette con- » ceſſion de la France comme le fon- » dement de cette déſunion, qui ren- » dit à jamais les deux nations irrécon- » ciliables.

» Henri II d'Angleterre avoit épouſé » une femme que Louis le Jeune de » France avoit répudiée, à cauſe de ſes » galanteries ; mais qui donnoit à la » Grande-Bretagne la Guyenne & le » Poitou ; car on commençoit déja à » tout ſacrifier à l'ambition. Henri crut » que deux Provinces valoient plus » qu'une honte.

» Louis, Roi de France, à qui on » donne aujourd'hui le titre de Saint, » auroit agrandi cette Couronne, ſi, en » s'appliquant beaucoup aux choſes du » ciel, il n'avoit trop négligé les affai- » res de la terre. Sous ſon regne, la re- » ligion abyma la politique. Il alla faire » périr ſes ſujets, & périt lui-même » dans des croiſades, qui, n'ajoutant rien » à la gloire de Dieu, diminuerent la » ſienne. Il auroit peut-être forcé les » Anglois à ſortir du Royaume, s'il

» n'avoit voulu chaſſer les Turcs de » leurs pays. On ne peut lire l'hiſtoire » ancienne, ſans avoir pitié des peuples » qui ſont ainſi gouvernés. St. Louis » fit une breche à la Monarchie Fran- » çoiſe, qui n'eſt pas encore réparée.

» En Angleterre, Edouard I eut bien » des affaires. La plus importante pour » lui fut de contenir l'humeur des An- » glois; car les Rois d'Angleterre com- » mençoient déja à vouloir dominer ſur » leurs peuples. Il jetta les premiers fon- » dements de ce commerce, qui devoit » un jour ſervir de baſe à la grandeur » de la Monarchie. Cependant la puiſ- » ſance politique rétrograda. La Grande- » Bretagne fut forcée d'abandonner l'An- » jou & la Touraine.

» Sous le regne ſuivant, tous les pro- » jets d'ambition & de grandeur furent » ſuſpendus; mais, ſous Edouard III, » l'Angleterre reprit le fil de ſes deſ- » ſeins; on peut dire que ce Prince » alla plus vîte que l'ambition de la » nation; il voulut ſe rendre maître » de la France par un défi : il propoſa » au Roi de jouer ſa Couronne au pre- » mier ſang, & de terminer les affai- » res générales par un combat particu-

» lier ; tant il eſt vrai que les grands
» Princes ne ſont ſouvent que de grands
» téméraires. Mais ne pouvant ſe bat-
» tre lui ſeul, il mit les armes à la main
» de la nation, & gagna la bataille de
» *Crecy*. Cette victoire ouvrit une ſe-
» conde fois la porte de la France à
» l'Angleterre. La mer ne ſépara plus
» les deux Etats : Calais devint frontiere
» de la Grande-Bretagne.

» A meſure que la France & l'Angle-
» terre s'affoibliſſoient réciproquement
» par des combats, le deſir de s'agran-
» dir augmentoit dans la même propor-
» tion chez ces deux peuples : de ma-
» niere que les batailles, en diminuant
» leur pouvoir, tenoient leur ambition
» en équilibre. La France vit, pour quel-
» ques moments, la Couronne d'An-
» gleterre à ſes pieds ; ce même Edouard,
» qui avoit voulu la diſputer l'épée à
» la main, lui en fit hommage ; mais ce
» vaſſal étoit trop puiſſant, pour ne pas
» ſecouer ce titre. Edouard prit celui
» de Roi de France, & fit la guerre
» pour ce nom ; car on commençoit
» déja à ſe battre pour des mots : plu-
» ſieurs nouvelles Provinces de la France
» paſſerent ſous la domination de la

» Grande-Bretagne, qui s'affoibliſſoit » toujours en s'agrandiſſant.

» Le Prince noir gagna la bataille de » Poiters, où le Roi de France fut fait » priſonnier. Cet événement, qui donna » naiſſance aux guerres civiles, auroit » pu à jamais rendre la France dépen- » dante de l'Angleterre; mais l'ambi- „ tion ne fait pas toujours tout ce „ qu'elle doit, & encore moins tout ce „ qu'elle peut.

„ Il eſt remarquable que la rançon „ d'un priſonnier valut plus à l'Angle- „ terre, que pluſieurs de ſes victoires. „ Une foule de Provinces furent de „ nouveau aſſujetties à la Grand-Bre- „ tagne, en échange du Roi, détenu „ dans la tour de Londres. Tout s'af- „ foibliſſoit en France, quand un ſeul „ homme rétablit tout; Bertrand du „ Gueſclin remit la Monarchie, & ce „ n'eſt pas le ſeul exemple que l'on „ trouve dans notre monde politique, „ où un particulier ait remis l'équilibre „ entre les Couronnes.

„ Deux Roîs mineurs, Richard II „ en Angleterre, & Charles VI en „ France, firent perdre de vue, pour „ quelque temps, l'affaire de leur puiſ-

„ſance. Des diviſions domeſtiques les „occuperent trop pour penſer à leur „grandeur.

„Si, dans ce temps de criſe, quelques „peuples voiſins euſſent eu aſſez d'am„bition pour profiter des circonſtan„ces, ç'en étoit fait des deux Monar„chies; & la poſition des affaires ayant „pris alors une autre tournure, l'Eu„rope auroit aujourd'hui une toute au„tre face.

„La populace d'Angleterre, de tout „temps effrénée, ſe ſaiſit des princi»paux citoyens de la République, & »les fit mourir, ſans autre raiſon, que »celle de s'emparer de leurs richeſſes: »preuve que ce Gouvernement (mal»gré le plan d'agrandiſſement qu'il avoit »formé) n'avoit point de liens qui ré»tinſſent, dans de juſtes bornes, la puiſ»ſance civile, qui doit toujours ſervir »de baſe à la politique.

»Tandis que le petit peuple égor»geoit les grands, le Parlement dé»poſoit le Roi. Il le priva de ſa Cou»ronne avec la même facilité, qu'il au»roit privé un particulier d'une charge »civile.

»Pendant que régna Henri IV, les

» affaires ne ſe rétablirent point en An-
» gleterre, & la France ne remédia
» point à ſes troubles domeſtiques. Ces
» deux Monarchies n'eurent d'autre oc-
„ cupation, que celle de ſe radouber
» elles-mêmes. Un autre malheur pour
» cette derniere Monarchie, fut que ſon
» Roi devint frénétique; & comme ſi
» ſa maladie ſe fût communiquée à la
» nation, la plupart des grands devin-
» rent furieux. Ils s'égorgent & s'arra-
» chent la vie impitoyablement. Le dé-
» lire gagne les tribunaux de juſtice. La
» juriſprudence ſoutient qu'on peut s'aſ-
» ſaſſiner en toute ſûreté de conſcience.
» Un Docteur prouve le ſyſtême des
» meurtres, & appuye ſes démonſtra-
» tions ſur l'Evangile. Il eſt difficile à
» l'eſprit humain de pouſſer plus loin ſes
» erreurs.

» L'Angleterre, ayant mis ordre à la
» hâte à ſes affaires domeſtiques, ſe mit
» en devoir de profiter des circonſtan-
» ces; l'occaſion étoit des plus favora-
» bles; ſa rivale n'en pouvoit plus: les
» factions la déſoloient.

» Elle gagna la bataille d'Azincourt,
» qui mit toute la France en deuil. Le
» trône de cette Monarchie, tendu de

» noir, eut été renverſé indubitablement, » ſi les héros, qui ſavent vaincre, ſa- „ voient profiter de leurs victoires. Le „ gain de cette bataille n'augmenta pas „ le pouvoir de cette Couronne. L'An- „ gleterre n'y acquit que de la gloire. „ Il fallut qu'une révolution domeſti- „ que achevât ce que les armes avoient „ commencé.

„ Le Roi Breton monte ſur le trône „ de France par un mariage : voilà „ donc les deux nations réunies, mais „ toujours ennemies. Il ſemble que rien „ n'ait pu concilier les Anglois avec „ les François, pas même la réunion „ des deux Couronnes. Pour délivrer „ la Monarchie de cette ſujétion étran- „ gere, il fallut que la magie s'en mê- „ lât : une ſervante, ſans autre titre que „ celui de pucelle, fait ce que de gran- „ des armées n'avoient pu faire. Char- „ les VII eſt ſacré par ſon ordre, & „ tout le pouvoir d'Angleterre cede à „ une fille de cabaret. On ne peut gue- „ res rendre compte de l'hiſtoire des „ deux nations : par-tout la raiſon & la „ politique cede au fabuleux & à l'ex- „ traordinaire.

„ Les Anglois ſont chaſſé de la Fran-

» ce. Il ne leur reſte qu'une porte (*)
» pour y rentrer.

» Il ſemble que la France n'attendoit
» que l'évacuation des Anglois pour ſe
» radouber. Les diſſentions domeſti-
» ques l'avoient miſe en pieces : Char-
» les refondit le ſyſtême ; &, par la
» réforme des abus, rétablit l'ordre ci-
» vil, qui, comme on l'a dit, eſt la baſe
» de la puiſſance politique. Louis XI,
» établit le deſpotiſme abſolu en Fran-
» ce, & par-là jetta les fondements de
» cette foibleſſe, qui l'a rendue depuis
» l'égale d'une Iſle, qui, avec la moi-
» tié moins de peuples qu'elle, lui a
» tenu tête pendant pluſieurs ſiecles :
» ce Roi abſolu rétablit le niveau ; il
» mit comme un leſt aux deux Puiſ-
» ſances.

» Le regne d'Edouard ne fut pas long.
» Il n'eut le temps que d'être amou-
» reux & barbare : deux paſſions qui ſe
» contrediſent, & qui ſe trouvent ra-
» rement enſemble.

» L'Angleterre vit naître dans Ri-
» chard ſon frere un monſtre abomi-

(*) Calais.

» nable : au-lieu qu'aux autres Princes
» il faut des paſſions ou des vengeances
» pour être cruels, celui-ci l'étoit de
» ſang froid. Il s'empara de la Cou-
» ronne, ſans y avoir aucun droit. Il
» fit aſſaſſiner, dans la tour de Londres,
» l'héritier légitime du trône; mais on
» ne ſait qui fut le plus inhumain de
» Richard, qui commit ce meurtre, ou
» de la nation, qui le laiſſa commettre;
» car les Anglois s'étoient déja mis en
» poſſeſſion de détrôner leurs Rois.
» Pourquoi donc laiſſer la Couronne à
» celui-ci?

» Le regne de ce tyran fut perdu
» pour l'ambition. On peut dire qu'il
» avilit la Monarchie par ſes cruautés,
» & par la condeſcendance qu'on avoit
» eue a les lui laiſſer commettre. Ri-
» chard périt les armes à la main;
» mort trop diſtinguée pour un ſcélé-
» rat, qui n'avoit régné que par des aſ-
» ſaſſinats.

» La Grande-Bretagne étoit donc
» beaucoup en-arriere de ſes deſſeins.
» Sa puiſſance n'avoit plus de point
» d'appui. La plupart des établiſſements
» d'Edouard III avoient péri; il fallut
» étayer de nouveau la Monarchie, &

» lui donner de nouveaux moyens de » s'étendre au loin ; car les Anglois ne » perdoient jamais l'idée de leur gran- » deur ; ils la ſuivoient toujours dans » l'impuiſſance même, où ils étoient de » la ſatisfaire.

» Sous le regne qui ſuivit celui du » tyran, on fit des loix, on rétablit » l'ordre ; & par l'économie, qui fut » de tout temps la premiere vertu po- » litique des Gouvernements, on ſe » vit en état de former de grands deſ- » ſeins.

» La France, tantôt foible & tantôt » rétablie par ſes Rois, n'avoit qu'une » puiſſance précaire.

» C'eſt, je crois, en grande partie » à François I qu'il faut fixer la vé- » ritable époque de la grandeur de la » France ; ce n'eſt point que, ſous ſon » regne, cette Monarchie parvint à ce » point d'élévation où on la vit de- » puis ; mais ce Prince créa, pour s'ex- » primer ainſi, un cahos de puiſſance » politique que ſes ſucceſſeurs ne firent » que développer.

» Je crois auſſi, Excellences, que » c'eſt au temps de ce Monarque qu'il » faut fixer le plan d'agrandiſſement que

» chacune des nations forma, dont » l'une établit pour ſyſtême l'empire de » la mer, & l'autre la domination de » la terre. Peut-être que ces deux na- » tions ne s'en apperçurent pas elles- » mêmes; car il y a des projets d'am- » bition, qu'on ne découvre qu'après » l'exécution.

» On diroit que ces deux nations » établiſſoient leur puiſſance comme à » l'inſu l'une de l'autre. La Grande- » Bretagne fit éclore inſenſiblement une » marine, & établit tous les moyens » de la maintenir, ſans que la France » s'en apperçût, ou parût s'en apperce- » voir. La France raſſembla de puiſ- » ſantes armées de terre, ſans que l'An- » gleterre montrât y faire attention.

» Les François & les Anglois, à » force d'avoir eu des guerres enſem- » ble, avoient appris à dominer. Preſ- » que toutes les guerres furent perſon- » nelles. C'eſt au prix de leur ſang » qu'ils avoient acquis l'empire ſur tous » les autres peuples de l'Europe.

» Henri VIII, en défendant la Meſſe » aux Anglois, établit irrévocablement » la déſunion entre les deux Couron- » nes, qui ne purent plus ſe donner

éciproquement des Reines; ce n'eſt as que les mariages entre Souverains empêchent les guerres; mais il peut arriver quelquefois qu'ils ſuſpendent les batailles, & qu'ils ayent honte d'aſſaſſiner eux-mêmes leurs propres , générations.

„ On peut dire que le projet d'agran-, diſſement de l'Angleterre, formé de-„ puis tant de ſiecles, ne fut gueres „ exécuté que ſous Eliſabeth. L'adver-„ ſité avoit appris à régner à cette „ Reine, & c'eſt la meilleure école des „ Souverains. Elle mit un échafaud à „ la République d'Angleterre, & l'é-„ taya de tous côtés. On voit par ſes „ établiſſements qu'elle connoiſſoit les „ principes du Gouvernement politique „ & civil.

„ Pendant que l'Angleterre jettoit de „ nouveaux fondements de puiſſance, la „ la France, que François I avoit fait „ paroître ſur un nouveau théâtre, li-„ vrée après lui à des diſſentions domeſ-„ tiques & à des guerres civiles, s'a-„ bymoit ſous ſes propres ruines. Cal-„ vin avoit porté un coup mortel à la » Monarchie; ce n'eſt pas à cauſe que » les François ne croyoient pas à la

„ Meſſe (c'eſt une choſe à laquelle fort „ peu de gens s'intéreſſoient ;) mais „ parce que la réforme étoit le pré- „ texte des révolutions de tous ceux „ qui avoient de l'ambition. Pendant plu- „ ſieurs regnes, on ne voit que troubles „ & ſéditions.

„ La France ordonne elle-même le „ meurtre de ſes ſujets, & choiſit le „ nom d'un Saint, appellé Barthelemi, „ pour l'aſſaſſinat général. Si l'Angle- „ terre, qui avoit prodigué tant de ſang „ pour affoiblir la France, avoit fait „ un dernier effort, ç'en étoit peut-être „ fait encore de cette Monarchie ; mais, „ comme je l'ai déja obſervé, l'ambi- „ tion ne fait pas toujours tout ce qu'elle „ peut ; & bien en vaut à l'Europe ; „ car il y auroit long-temps qu'elle ſe- „ roit ſoumiſe à un ſeul maître. Un Ju- „ les Céſar moderne l'eut aſſervie in- „ dubitablement.

„ Henri IV parut : la France en avoit „ beſoin ; mais ſon regne paſſa comme „ un éclair. A peine eſt-il aſſis ſur le „ trône, qu'un horrible aſſaſſinat l'en „ précipite, & la Monarchie reſte tou- „ jours foible.

„ Cependant la Grande-Bretagne ne

erdoit pas de vue ſa puiſſance. Elle réparoit, dans le ſilence, les moyens de cette navigation, qui devoit un jour lui donner l'empire de la mer. L'adminiſtration Françoiſe ne la prévint point dans ſes deſſeins. Elle lui laiſſa le temps de s'agrandir.

„ Le regne de Louis XIII, qui ſuccéda à celui de Henri IV, n'étoit gueres propre à retirer la France de cet état d'engourdiſſement, où tant de malheurs domeſtiques l'avoit plongée. „ Ce Prince ſombre, foible & diſſimulé, étoit indéterminé pour choiſir un plan, & le ſuivre méthodiquement. Richelieu, ſon Miniſtre, que l'hiſtoire met au nombre des grands hommes, parce qu'il fit de grands changements, n'avoit pas aſſez de ce génie univerſel, qui, portant ſes vues ſur les ſiecles futurs, démêle les événements à venir. Ce Miniſtre, qui voyoit tout, ne vit pas que l'Angleterre jettoit les fondements d'une marine prodigieuſe. Il ne s'occupa qu'à abaiſſer la Maiſon d'Autriche, & les grands du Royaume, afin de dominer ſur tout. Il faiſoit des comédies, tandis qu'il auroit fallu faire des vaiſ-

» ſeaux. Mazarin, qui lui ſuccéda, étoit » un trop mal-honnête homme pour ſon- » ger au bien de l'Etat ; il ne penſa qu'à » ſes affaires domeſtiques.

» Pendant que l'Angleterre travailloit » à dominer ſur les mers, ſon Gouver- » nement éprouva une criſe. Le regne » de Jacques I, foible & languiſſant, » la mit au niveau de la France. Char- » les I n'étoit pas propre à rétablir les » affaires. Cromwell parut, qui renverſa » le trône, & fit mourir le Roi.

» Après ce tragique événement, la » République reprit ſa vigueur : le tyran » rétablit l'ordre au-dedans, & fit reſ- » pecter l'Etat au-dehors. Il ajuſta tou- » tes les pieces de la puiſſance politi- » que, de maniere qu'elles formaſſent » un tout formidable. La plupart des éta- » bliſſements qui ſoutiennent aujourd'hui » ce Gouvernement, ſont de lui.

» En voyant l'Etat floriſſant ſous Oli- » vier, on pourroit ſoupçonner que la » tyrannie eſt bonne à quelque choſe. » Jamais, ſous aucun Roi légitime, l'An- » gleterre n'étoit parvenue à ce haut » degré d'élévation. Le meurtrier de » Charles jouit, pendant toute ſa vie, du » fruit de ſon horrible politique. Non-

» ſeulement

» ſeulement il fut tranquille, mais même » diſtingué.

» Si quelque choſe peut enhardir les » particuliers à s'élever à la puiſſance » ſouveraine par un crime énorme, c'eſt » la déférence que les têtes couronnées » eurent pour cet uſurpateur. La plu- » part des Rois rechercherent à l'envi » ſon alliance, &, à ſa mort, pluſieurs » Cours prirent le deuil.

» Pendant cette ſcene tragique à Lon- » dres, Louis XIV parut : il balança le » pouvoir de l'Angleterre, & quelque- » fois fit pencher la balance de ſon côté. » Ce regne prodigieux découvrit des » reſſources dans cette Monarchie, que » les Rois ſes prédéceſſeurs n'avoient » point vues. Louis créa, pour ainſi di- » re, un ſecond Royaume, & donna » un autre génie à ſes peuples.

» C'eſt eſſentiellement à cette derniere » époque qu'il faut rapporter le ſyſtême » d'agrandiſſement des deux Couronnes, » qui acheverent de s'emparer des deux » éléments.

» La France mit ſur pied des armées » de terre innombrables, & l'Angleterre » des flottes conſidérables. Les deux » théâtres ſe joignirent, & n'en firent

» qu'un de troubles & de diviſions.

» Peut-être que la laſſitude & l'épuiſe-» ment des moyens euſſent ramené à la » fin la tranquillité entre les deux peu-» ples; mais il arriva un événement » dans le monde qui rendit les querel-» les éternelles. L'avarice fit la décou-» verte de pluſieurs mines riches dans » les nouveaux mondes.

» L'Angleterre par ſon induſtrie ſe » rendit maîtreſſe de celles du Bréſil; » & alors les prétextes ne manquerent » plus, parce que les reſſources ne ta-» rirent jamais.

» La révolution qui ſe fit dans l'eſ-» prit humain, acheva d'irriter les deux » nations; chacune ſe prétendit ſupé-» rieure dans les arts & les ſciences.

» De toutes les rivalités la plus dan-» gereuſe, eſt celle qui tire ſa ſource de » l'entendement; parce que les connoiſ-» ſances lui ſervent d'aliment. La reli-» gion en diviſant la croyance aliéna » les cœurs; enfin la différence des Gou-» vernements mit la derniere main à cette » déſunion.

» Voilà, Excellences, les cauſes pre-» mieres de ces guerres continuelles » entre les deux nations; cauſes qui

excitèrent de la diviſion chez preſque tous les peuples de l'Europe; car la France & l'Angleterre, étant devenues deux grands Etats, intéreſſerent tous les autres Gouvernements dans leurs querelles.

» Les ſieges & les batailles n'ayant » pu mettre fin aux brouilleries géné- » rales, on imagina ſouvent des ſyſtêmes » de pacification perpétuelle. Henri IV, » Roi de France, fut le premier qui tra- » vailla à ce plan; mais ce généreux » Prince montre plutôt par-là les ver- » tus d'un bon pere de famille, que » celles d'un habile politique. Son ſyſ- » tême manquoit par les principes. Un » Abbé de St. Pierre, qui paſſa toute ſa » vie à rêver politique, traita cette ma- » tiere avec autant de tiédeur que peu » de ſuccès.

» En dernier lieu, Jean-Jacques Rouſ- » ſeau, citoyen de Geneve, a donné » une ébauche d'une paix perpétuelle; » mais les moyens qu'il propoſe ſont » impraticables; rien n'eſt étayé dans » ſon plan. Il laiſſe derriere lui des la- » cunes qu'il ne remplit point. On peut » dire que cet écrivain, d'ailleurs cé- » lebre, n'eſt pas un grand magicien en

» matiere d'intérêts des Princes ; il eſt » plus ſorcier dans ſon *Devin de village* ; » du moins ſa muſique eſt plus variée » que ſa politique.

» Jacques, pour établir le prodige » d'une paix générale, en forme un plus » grand ; c'eſt-à-dire, que les Souverains » ceſſeront d'avoir de l'ambition ; & » qu'en faveur de ſon projet, ils ſeront » juſtes & modérés. Il voudroit établir » un tribunal ſuprême, où les Monar- » ques ſeroient jugés juridiquement, & » il fait de la plupart des Rois de l'Eu- » rope des juges de paix.

„Il propoſe de faire de la Républi- „que univerſelle un gouvernement con- „fédératif, où les mœurs, la religion „& les coutumes liaſſent toutes les par- „ties, & il oublie que c'eſt préciſément „ce qui les déſuniroit. C'eſt trop pré- „ſumer des Monarques, que de vouloir „qu'ils ſoient juſtes & modérés ; qu'ils „n'employent ni la violence, ni la force „ouverte. Il en eſt qui choiſiroient de „n'être point Rois, plutôt que de l'être „à ces conditions-là.

„Il en eſt de même des nations : c'eſt „aſſurément méconnoître cette foule de „mortels, qu'on appelle peuple, que de

» les croire capables de s'accorder ſur
» leur bonheur reſpectif. Si Dieu le Pere
» deſcendoit ſur la terre, & qu'il pro-
» poſât à toutes les nations un plan gé-
» néral de bonheur éternel, il s'en trou-
» veroit qui s'y oppoſeroient, & qui
» aimeroient mieux deſcendre aux en-
» fers, que de ſouſcrire à un traité gé-
» néral du ciel.

» L'humanité eſt faite ainſi; & ce ne
» ſeront ni des mots, ni des livres qui
» la changeront.

» Il ne faut pas croire non plus qu'on
» puiſſe régler les intérêts des Princes
» dans une diete générale, comme on
» l'a ſouvent imaginé. Les ſociétés po-
» litiques ſeroient diſſoutes, avant qu'on
» les y eût bien arrangées. A meſure
» qu'on auroit radoubé l'Europe d'un cô-
» té, elle crouleroit de l'autre; on n'auroit
» pas plutôt décidé les anciennes préten-
» tions, qu'il s'en formeroit de nouvel-
» les; car chaque génération voit former
» de nouveaux droits, & chaque droit
» établit de nouvelles prétentions. L'é-
» tabliſſement d'une cour ſuprême pour
» borner l'ambition des Souverains eſt
» impraticable. Pour porter les Rois à
» avoir de la modération, il faudroit ré-

» gler le mouvement de leur cœur, &
» cette morale n'eſt point du reſſort des
» dietes, établies uniquement pour diſ-
» cuter les intérêts des Princes.

» Si cet événement arrive jamais, (on
» parle d'une paix générale, fixe & per-
» manente dans tous les membres du
» corps politique de la République uni-
» verſelle) ce ne ſera que par un arran-
» gement fortuit de cauſes ſecondes : ſi
» cet âge d'or a jamais lieu ſur notre hé-
» miſphere, il faut le dire ici à la honte
» des ſociétés civiles, ce ſera à l'inſu de
» la raiſon humaine : il faudra que les
» Rois n'en ſoient pas informés, que les
» peuples l'ignorent, & que la politi-
» que elle-même n'en ſache rien.

» Indépendamment de ces cauſes gé-
» nérales de déſunion entre la France &
» l'Angleterre qu'on vient de rapporter,
» il en eſt encore d'autres particulieres.

» Une des principales eſt, que les
» deux Gouvernements à la paix ſe trou-
» vent toujours dans un état de forces
» reſpectives : on diroit qu'il y a comme
» une gageure entre les Agents des deux
» Couronnes, pour laiſſer les choſes ſur
» l'ancien pied.

» Après la ſignature du traité de paix,
» chaque nation s'applique à radouber

» ſa puiſſance. L'une recrute des ſoldats, » & l'autre conſtruit des vaiſſeaux. La » France remplit la terre de ſes armées, » & l'Angleterre couvre les mers de » ſes flottes; & de ce nouvel état de » force à celui des ſieges & des batailles, » il n'y a d'autre intervalle que l'occa- „ ſion de ſe battre.

„ Les Plénipotentiaires ne ſont pas „ phyſiciens: ils ignorent l'influence des „ éléments : aucune de leurs négocia- „ tions ne tend à rétrécir la mer, ni à „ donner des bornes à la terre. Leur po- „ litique n'eſt pas plus adroite pour pré- „ venir les reſſources qui donnent à une „ des nations les moyens de payer des „ ſubſides, & à l'autre ceux de faire la „ guerre. Il ne leur vient jamais dans l'eſ- „ prit de couper les ſources des richeſ- „ ſes des nouveaux mondes, qui, en ſe „ penchant toutes d'un côté, excitent „ les troubles & les diviſions parmi les „ deux peuples.

„ Outre tous ces vices de négocia- „ tions, il y a encore ceux des circonſ- „ tances, des mal-entendus, des contre- „ temps, & des poſitions gênées.

» La paix préſente eſt un coup de po- „ litique forcé, qui prépare lui-même à

„ une nouvelle guerre. Il falloit la faire „ plutôt, ou attendre plus tard. Il y a „ des temps malheureux, où il vaut „ mieux laiſſer donner des combats, que „ de les ſuſpendre. Les canons ſont alors „ les plus habiles plénipotentiaires qu'on „ puiſſe employer, & les champs de ba- „ tailles les meilleurs congrès. Et ces „ temps ſont ceux où les traités de paix, „ laiſſant à chacun ſes prétentions & ſes „ inimitiés, ne ſervent qu'à irriter da- „ vantage les Puiſſances qui mettent bas „ les armes.

„ Pendant ces pauſes, qui ne ſont gue- „ res que des ſuſpenſions d'armes, on „ rétablit de part & d'autre ſes forces; „ on reſpire, l'on reprend haleine, & „ l'on ſe bat enſuite avec plus de fureur „ que jamais.

„ La paix particuliere de la France & „ de l'Angleterre diſpoſe à de nouveaux „ combats. On a dit, & quelques mau- „ vais politiques ont écrit, que les guer- „ res du nord pouvoient être ſéparées „ de celles du reſte de l'Europe; mais „ on a mal dit, & l'on n'a pas bien écrit. „ Ce n'eſt pas connoître la liaiſon qu'il „ y a entre le corps Germanique & le „ reſte des Etats de l'Europe, que de

» penſer ainſi. De tous temps, l'Alle-
» magne influa ſur les affaires de notre
» monde politique : ce fut elle qui rom-
» pit autrefois les fers qu'avoient forgé
» les Romains, & qui délivra le monde
» de la ſervitude univerſelle.

» Ses guerres ſont celles de toutes
» les nations ; il faut néceſſairement
» que les premieres Puiſſances y pren-
» nent part ; quand ce ne ſeroit que pour
» maintenir l'équilibre, & empêcher
» qu'il ne s'y forme un trop grand
» pouvoir, lequel, après avoir augmenté
» conſidérablement ſes forces, pour-
» roit ſe mettre en état d'écraſer tous
» les autres.

„ En laiſſant ſubſiſter les diviſions en
„ Allemagne, il arrivera de deux cho-
„ ſes l'une, ou la Maiſon d'Autriche
„ écraſera celle de Brandebourg ; & dans
„ ce cas, la France reprendra les ar-
„ mes pour prévenir ſa trop grande
„ puiſſance, ou le Roi de Pruſſe aby-
„ mera la Reine de Hongrie ; & dans
„ ce cas, le conſeil de ce Monarque
„ ſera d'abord tenu. Fréderic paſſera
„ le Rhin : or, quelque ſoit celui de
„ ces deux événements qui arrive, il
„ faudra néceſſairement que la guerre

» recommence entre les deux Couron-
» nes. L'hiſtoire univerſelle de l'Europe
» ne fournit preſque point d'exemples
» que la Maiſon de Bourbon ſe ſoit mê-
» lée des affaires d'Allemagne, ſans que
» la Grande-Bretagne n'y ſoit intervenue.

» Paſſons à d'autres obſervations.
» Quand de trois Puiſſances qui font
» la paix, aucune n'eſt ſatisfaite, il eſt
» moralement impoſſible que la tran-
» quillité ſubſiſte. La France ſe plaint,
» l'Angleterre ſe fâche, & l'Eſpagne
» gronde.

» La premiere croit céder trop; la
» ſeconde penſe qu'on ne lui donne pas
» aſſez; & la derniere eſt convaincue
» qu'elle met plus du ſien au traité qu'elle
» ne devroit.

„Tout le monde perd au marché de
„la paix. La puiſſance conquérante elle-
„même n'eſt pas au niveau de ſes dé-
„penſes. Il s'en faut d'une ſomme im-
„menſe que la paix indemnife l'An-
„gleterre des fraix de la guerre: il n'y
„a pour cela qu'à voir le nouvel état
„de ſes dettes nationales.

„La France perd ſes troupes, ſes
„finances, & une portion de ſon do-
„maine; l'Eſpagne en eſt pour ſes vaiſ-

» ſeaux, ſes riches tréſors, & un con-
» tinent dans le nouveau monde.

» Aucune de ces Couronnes, qui met-
» tent bas les armes ne fait la paix par
» convenance. C'eſt le beſoin d'un côté,
» & la néceſſité de l'autre, qui ſignent
» au traité ; on continueroit à ſe bat-
» tre, ſi l'on en avoit les moyens ; ce
» ne ſont pas les motifs de guerre ; mais
» les finances qui manquent. Les ba-
» tailles ne finiroient pas, ſi les caiſſes
» militaires n'étoient épuiſées.

» Il y a un endroit dans cette paix
» qui la rend d'avance impraticable. Les
» coups que l'Angleterre vient de frap-
» per ſur mer ſont trop marqués ; ils
» ont épouvanté la France, au point
» qu'elle a conçu qu'il faut qu'elle ceſſe
» d'être Puiſſance, ou qu'elle rétabliſſe
» ſa marine ; & dès-lors la guerre re-
» commencera ; car c'eſt la pierre d'a-
» choppement contre laquelle tous les
» traités de paix vont ſe briſer.

» Peut-être que les bevues d'Etat ſe-
» ront encore un autre obſtacle : on rou-
» gira à la paix d'avoir fait tant de fau-
» tes pendant la guerre, & on cher-
» chera à laver cette honte.

» Depuis qu'il y a des Gouverne-

» ments chez les hommes, & que la » politique ſe mêle de conduire les na- » tions, on ne vit rien de ſemblable.

» La premiere Puiſſance belligérante „ s'eſt écraſée d'elle-même : on l'a vu „ s'affaiſſer ſous le poids de ſa propre „ grandeur. Des alliances mal combi- „ nées, des batailles mal données, des „ vues mal dirigées, ſont émanées de „ ſon Conſeil ſuprême; elle s'eſt appli- „ quée à donner des batailles ſur terre, » tandis qu'il ne falloit donner que des „ combats ſur mer ; elle a envoyé des „ forces formidables en Allemagne, & „ a dégarni ſes colonies : ce ſyſtême de „ diverſion a très-bien ſervi ſes enne- „ mis, dont toutes les entrepriſes ont „ réuſſi.

„ Ses Généraux ont ſecondé ſa mau- „ vaiſe politique. La plupart ne ſe ſont „ pas battus pour l'Etat ; ils n'ont fait „ la guerre que pour leurs querelles per- „ ſonnelles. Les uns ont fait des treves „ honteuſes, & n'ont penſé, dans cel- „ les-ci, qu'à s'enrichir ; les autres ont „ fait périr des armées conſidérables „ par des marches & contre-marches „ inutiles ; & tous ont aimé mieux ſe „ laiſſer vaincre, que de permettre à

„ leurs rivaux la gloire d'être vain-
„ queurs.

„ La derniere Puiſſance belligérante
„ a encore plus mal manœuvré. La poſ-
„ térité la plus reculée ſe ſouviendra
„ avec étonnement d'un événement auſſi
„ ſingulier.

„ Si on liſoit, dans une relation de
„ quelque partie de l'Amérique ſepten-
„ trionale, qu'il y avoit deux peupla-
„ des qui ſe faiſoient la guerre depuis
„ pluſieurs années, & qu'une de cel-
„ les-ci preſſoit une troiſieme peuplade
„ ſa voiſine, & autrefois ſon alliée, de
„ ſe déclarer en ſa faveur, dans un
„ temps qu'elle auroit pu le faire avec
„ avantage; mais que celle-ci avoit at-
„ tendu que l'autre fut écraſée pour join-
„ dre ſes armes aux ſiennes, ſe faire
„ battre, & ne ſigner vîte la paix que
„ pour payer tous les fraix de la guer-
„ re, on diroit, voilà une peuplade
„ bien ſtupide.

„ On donne ce beau projets à deux
„ M - - - s très-inhabiles : hommes ſans
„ capacités qui donnoient des avis réi-
„ térés ſur l'impuiſſance de la Cour où
„ ils réſidoient, ſans connoître ſes reſ-
„ ſources.

„ Malgré cet arrangement de cauſes „ ſecondes qui portent à la guerre, il „ ne ſeroit pas impoſſible d'établir un „ ſyſtême de paix entre les deux Cou- „ ronnes ; mais il faudroit pour cela „ s'écarter de cette routine des traités „ ordinaires.

„ Peut-être que le peu d'articles ſui- „ vants avanceroient plus ce grand ou- „ vrage, que ce tas de négociations juſ- „ ques ici inutiles.

I. Ne point ſigner de traité de paix, que les affaires d'Allemagne ne ſoient terminées.

II. Fixer la marine d'Angleterre, & l'Etat militaire de la France.

III. Annuller le traité de Cromwell ; & rendre libre le commerce du Portugal.

IV. Convenir que la premiere des deux Puiſſances qui romproit la paix, & qui commettroit la premiere des hoſtilités, tant par mer que par terre, outre les fraix de la guerre, payeroit à l'autre une ſomme de cent millions tournois.

V. Faire garantir ces articles par toutes les Puiſſances de l'Europe.

„ Cette garantie univerſelle, qui ra-

„ meneroit la paix générale, trouveroit „ peu d'obſtacles.

„ Les deux tiers de l'Europe, épou- „ vantés des bruits de guerre qui ſe „ paſſent dans l'autre, s'y prêteroient „ volontiers. C'eſt une maxime reçue „ en politique, que, lorſque deux ou „ trois Gouvernements s'adonnent aux „ vertus militaires, il eſt dangereux pour „ les autres de n'être que ſpectateurs; „ car les Puiſſances belligérantes, après „ avoir fini la conquête des peuples „ guerriers, commencent à attaquer „ ceux qui ne le ſont pas. Peut-être qu'il „ y a maintenant une diſpoſition à cette „ garantie pacifique, qui ne s'eſt pas ren- „ contrée en Europe depuis Charlema- „ gne.

„ Le Pape eſt un Prince pacifique. „ La religion lui met la palme à la main.

„ Les Vénitiens enſevelirent leurs ver- „ tus militaires ſous les ruines du Royau- „ me de Candie. Le ſyſtême de la Ré- „ publique eſt celui de la paix.

„ Gênes a appris à ſes dépens à ne „ plus faire la guerre.

„ L'Eſpagne ſort d'éprouver que ſon „ état naturel n'eſt pas celui des com- „ bats; & on peut préſumer, que, dans

„ le moment préſent, elle ſigneroit une „ garantie de paix, juſques à la fin du „ monde.

„ On vient de forcer le Portugal à „ ſe battre, & ſon coup d'eſſai ſur la „ guerre n'eſt pas des plus propres à lui „ faire prendre du goût pour les vertus „ militaires,

„ La Moſcovie eſt à la veille de n'ê- „ tre occupée que de ſes affaires do- „ meſtiques. La moitié de la Couronne „ impériale, qui eſt dans le tombeau, „ tient en échec celle qui occupe main- „ tenant le trône. Si, dans la poſition „ préſente des choſes, on offroit à cette „ Cour d'entrer dans la ligue pacifique, „ il eſt à préſumer qu'on l'y trouveroit „ très-diſpoſée.

„ Les Provinces-Unies ſeroient en- „ chantées d'entrer dans le projet d'une „ ſuſpenſion d'armes. La derniere guerre, „ preſque générale de l'Europe, n'a pu „ leur mettre les armes à la main ; c'eſt „ que leur ſyſtême aujourd'hui eſt ce- „ lui des richeſſes, & non des con- „ quêtes.

„ La Saxe ne demanderoit pas mieux, „ après l'évacuation des troupes étran- „ geres, que de garantir un traité de „ pacification.

» Les petits Etats de l'Empire ſont ſi » las de la guerre, qu'ils voudroient » qu'on fît une paix qui durât juſqu'à la » fin du monde.

» Copenhague & Stockholm ſouhaiteroient qu'on mît bas les armes dans » le Nord, & qu'on ne ſe battît plus de » dix ſiecles.

» Il n'y a que le Roi de Pruſſe, en » Allemagne, qui ait encore envie de ſe » battre, & voilà préciſément pourquoi „ il faudroit l'en empêcher par un ac- „ cord général.

„ Mais quand même la plupart de ces „ Gouvernements ne voudroient pas „ garantir cette paix, on pourroit les „ y forcer.

„ A l'exception des trois grandes nations, la France, l'Angleterre & la „ Maiſon d'Autriche, on peut regarder „ les autres Etats comme des Puiſſances intermédiaires, ſubordonnées & „ dépendantes.

„ Elles ſont proprement la méchanique des reſſorts qui font mouvoir la „ machine de l'Europe.

„ Réſumons encore : l'Italie, qui donnoit autrefois la loi à l'univers, n'a „ aujourd'hui aucune puiſſance. Un Prê-

„ tre à Rome, un deſpote à Naples, &
„ quelques corps de Nobles dans les Ré-
„ publiques, la retiennent dans la dé-
„ pendance.

„ Le Duc de Modene ne peut met-
„ tre ſur pied que deux mille hommes,
„ y compris ſa compagnie des gardes
„ du corps. La plus grande de ſes armées
„ ne compoſe gueres qu'un petit déta-
„ chement.

„ Les Républiques de Lucques & de
„ Saint-Marin n'ont point de troupes.

„ Le Roi de Sardaigne, qui auroit
„ quelquefois envie de ſe mêler des
„ guerres de l'Europe, eſt trop reſſerré
„ aujourd'hui dans ſes Etats, pour pen-
„ ſer à de nouvelles conquêtes. Depuis
„ l'établiſſement de Dom Carlos & de
„ Dom Philippe en Italie, ſes vertus
„ militaires ſont ſi à l'étroit, qu'elles
„ n'ont pas aſſez de place pour ſe re-
„ tourner.

„ La plupart des petits Etats du Nord,
„ pris ſéparément, n'ont ni force ni
„ puiſſance.

„ La Ruſſie, dont on vient de par-
„ ler, n'eſt point ſupérieure à cet Etats:
„ ſon deſpotiſme a tout abymé. C'eſt
„ le pays natal de la ſervitude. Quoi

» qu'on en diſe, elle n'a point de puiſ-
» ſance réelle, parce qu'on ne ſauroit
» trouver des ſoldats, là où il n'y a que
» des eſclaves.

LETTRE VIII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

Dieu forma le monde, enſuite il ſe repoſa : mille ans après, il créa l'Eſpagne. C'eſt le pays le plus nouveau de la terre : on diroit qu'il ſortît hier du néant, tant ſa politique, ſes arts & ſes finances ont reſté en-arriere. Il s'en faut de vingt ſiecles qu'il ne ſoit au niveau des autres Etats de l'Europe.

Les autres peuples ſe ſont formés par la réflexion, l'âge, le temps, l'ambition, & un certain deſir naturel de s'agrandir : celui-ci n'a point fait d'expériences ; il a perdu juſqu'au fruit de ſon amour-propre ; malheur le plus grand qui puiſſe arriver à une nation : car quand ſes propres paſſions ne la

ſoutiennent pas, il faut que ſa puiſſance politique diminue.

L'ambition ici eſt ſubordonnée à la pareſſe. Ce vice de l'ame, qui partout ailleurs eſt foible & languiſſant, a en Eſpagne toute l'activité des plus violentes paſſions. On ne travaille point, par le deſir qu'on a de ne rien faire. C'eſt la ſeule activité qui reſte aux Eſpagnols.

L'engourdiſſement eſt général. Ce ſommeil léthargique a attaqué toute la nation. Il y a quelque agitation à la Cour; mais cette agitation ne tend qu'à faire du bruit. On s'y donne du mouvement, on s'y agite, on s'y démene; & à la fin, tout ce travail va ſe perdre dans l'aſſoupiſſement général.

LETTRE IX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LEs trois Couronnes, de France, d'Angleterre & d'Eſpagne, viennent de

ſigner les préliminaires de la paix. Les intérêts des Couronnes, en Europe, ſe démontent comme une pendule. On met l'aiguille de la paix & de la guerre à l'heure qu'on veut.

Par ces préliminaires, l'union de la France avec la Maiſon d'Autriche finit; car c'eſt un uſage établi ici, que lorſqu'on n'a plus beſoin de ſes alliés, on les abandonne. On commence la guerre enſemble, & on fait la paix ſéparément. Après la mêlée & la déroute des combats, chacun ſe rallie ſous les étendards de ſes intérêts.

A la ſuite des diſſolutions des alliances les plus ſolemnelles, tu croiras peut-être que ces aſſociations politiques ne peuvent plus ſe renouer; mais les Rois d'Europe ſont convenus entre eux de n'avoir point de mémoire, & d'oublier juſqu'au reſſentiment que doit cauſer la rupture de pareils engagements; & bien leur en vaut, n'y ayant aucun ou preſque aucun Prince qui n'ait abandonné ſon allié ou ſes alliés après le traité de paix.

LETTRE X.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Londres.

JE t'ai parlé dans une de mes précédentes du danger qu'il y a ici pour la religion de perfectionner l'entendement. A peine un homme eſt-il ſavant, qu'il devient athée; il ne ſait pas plutôt quelque choſe, qu'il ne croit à rien.

Le peuple n'eſt pas aſſez éclairé pour imaginer qu'il n'y a point de Dieu; cet effort d'eſprit n'eſt réſervé qu'à ceux qui ont des lumieres ſupérieures. J'ai lu les ouvrages de la plupart des beaux génies Européens; ils inclinent preſque tous à l'athéiſme. Plus un homme a acquis de ſavoir, & moins il eſt perſuadé de la Divinité.

On remarque que la religion en Europe ſuit l'ignorance des peuples, & que moins les nations ont de ſavoir, & plus elles ſont perſuadées de l'exiſtence de Dieu.

En Suiſſe, où le climat, & peut-être d'autres cauſes, empêchent que les hommes n'ayent de l'eſprit, tout le monde croit à un Etre ſuprême.

Depuis que la France a renouvellé les arts, il y a une infinité de gens qui nient un premier principe.

Mais en Angleterre, où le ſavoir eſt plus profond, & où chaque citoyen ſe pique d'avoir des connoiſſances, le pays eſt rempli d'athées.

Pour moi, ſi j'étois Européen, je voudrois être Suiſſe; car j'aimerois mieux ignorer beaucoup de choſes, que d'être ſavant, au point de ſavoir qu'il n'y a point de Dieu.

LETTRE XI.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

LEs profeſſions les plus viles ſont exercées ici par ce qu'il y a de plus grand; tous les Seigneurs de ce Royaume tiennent cabaret, & font une taverne publique de leurs maiſons. On

y dîne & on y ſoupe pour ſon argent. Le maître du logis, après le repas, n'y préſente point la carte, comme cela ſe pratique au *King's Armes* ou à *Bedford-Head;* mais une rangée de domeſtiques tend la main à la porte, & fait rançonner les convives; on paye plus cher ſon repas, que ſi on l'achetoit dans une maiſon publique.

Quand un grand d'Angleterre vous invite à manger chez lui, il faut fouiller auſſi-tôt dans ſa poche, pour ſavoir ſi on peut avoir cet honneur-là. Cette taxe tient lieu de gages aux domeſtiques; c'eſt-à-dire, que c'eſt le public qui entretient ici le luxe des grands : on invite les gens chez ſoi, pour mettre un impôt ſur ce qu'on leur donne gratuitement. Les Lords vendent leur table; on ne paye point le maître, on donne l'argent aux valets.

Je ne connois point d'économie plus mal-entendue que celle-là; ce marché n'eſt utile ni à ceux qui convient, ni à ceux qui ſont conviés. Pour quelques ſalaires de moins, les maîtres ſont obligés de faire une dépenſe de plus; c'eſt-à-dire, de donner à manger, quand ce ne ſeroit que pour faire avoir le ſalaire

aux

aux domeſtiques ; car quels ſeroient les valets qui voudroient ſervir pour rien ?

Mais on n'en paye pas moins leurs ſalaires ; tous les grands ſont ſolidaires des gages des domeſtiques ; comme ils mangent réciproquement les uns chez les autres, ils les payent alternativement : il n'y que les étrangers, qui ne tiennent point de table à Londres, qui perdent à ce marché ; car ils payent les domeſtiques des autres, & perſonne ne paye les leurs.

Il en réſulte un autre inconvénient ; c'eſt que les Seigneurs ne peuvent recevoir au nombre de leurs convives, que des gens riches ou aiſés ; ce qui ne ſuppoſe pas toujours des hommes d'un rare mérite, ou du premier talent : c'eſt ſe priver de gayeté de cœur de la partie de la ſociété, ſi ce n'eſt la plus utile, du moins preſque toujours la plus agréable.

LETTRE XII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Londres.

L'Utilité des papiers publics ne ſe borne pas ici à la politique ; elle s'étend à toutes les choſes de la vie civile, y compris les déshonnêtes. Ces feuilles ſont extrêmement commodes, & aucune autre nation de l'Europe n'en a encore imaginé de ſi propres à corrompre les mœurs.

Il n'en coûte que trois ſols ſterling à une fille de dix-huit ans, pour apprendre au public qu'elle ne peut plus ſupporter les rigueurs du célibat dans lequel elle languit depuis long-temps. Avec trois ſchellings, elle peut faire ſavoir à tous ceux à qui il appartiendra, que, s'il y a quelqu'un diſpoſé à lui en faire ſecouer le joug, elle eſt prête à s'y prêter.

Il eſt vrai que, pour la forme, elle prononce le mot de mariage; mais les

gens qui ſont au fait de ces avertiſſements, ſavent bien à quoi s'en tenir.

Il n'y a pas long-temps qu'on liſoit l'article ſuivant dans un de ces papiers.

AVERTISSEMENT.

Une Demoiſelle de dix-huit ans, dont la taille eſt au-deſſus de la moyenne, qui a le viſage rond, le teint beau, les yeux bleus, le nez petit, la bouche un peu grande, les dents belles, la gorge bien placée, le tour du bras charmant, la main potelée, la jambe bien faite, & le pied mignon, ſouhaite de ſe marier à un homme d'environ vingt-cinq ans. Cela ne feroit rien, quand ils ne ſeroient pas tout-à-fait accomplis. Mais il faut qu'il ait la taille d'un militaire, le viſage oval, le front large, les cheveux noirs, les yeux châtains, le nez aquilain; n'importe que celui-ci ſoit un peu gros & long; la bouche vermeille, la poitrine large, la reſpiration libre, le regard fixe, la démarche fiere, & qu'il ne ſoit pas embarraſſé avec le beau ſexe. On ne le veut pas tout neuf; il faut qu'il ait ſervi, mais qu'il ne ſoit pas uſé.

A l'égard des qualités du cœur, on exige qu'il ſoit amoureux, ſans être jaloux; que

les lettres qu'on écrira à Madame lui parviennent, ſans être décachetées par Monſieur; ſur-tout point de queſtions aux domeſtiques.

Au reſte, j'oublois de dire qu'il doit avoir une grande fortune; car la Demoiſelle n'en a point. Elle ne ſe marie que pour aller tous les ſoirs à l'Opéra de Hay-Market, *ou à la Comédie de* Drury-Lane; *pour avoir un carroſſe coupé, deux filles de chambre, quatre valets de pied, &c.*

S'il y a quelque candidat qui ait ces qualités, il peut ſe trouver, Dimanche prochain à midi, dans la grande allée du parc, où les premieres entrevues ſe feront, &c.

Un cavalier ſe préſenta; & huit jours après, le même papier annonça au public la conſommation du mariage: mais comme il ne parla ni des témoins, ni du Miniſtre, on prétend que la partie de l'hymen n'eſt pas perdue pour le mari, & que ce n'eſt qu'un refait.

Que dis-tu de la liberté d'un peuple, qui permet à un journaliſte de faire garder les manteaux à tout un Royaume? Si un auteur, à la Chine, étoit aſſez téméraire pour oſer mettre un tel avertiſſement dans une gazette, il ſeroit arrêté;

& ſur le champ, le Mandarin, qui préſide ſur les mœurs de la nation, lui feroit donner la baſtonnade.

LETTRE XIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LEs Angloiſes ne ſe ſervent point d'eunuques dans leur domeſtique. Ces gens-là ſont trop foibles; pour peu qu'ils fatiguent, ils ſont d'abord pouſſifs. Elles prennent à leur ſervice des hommes entiers, fort & vigoureux, qui puiſſent réſiſter aux fatigues du ménage. Ces eunuques-hommes s'appellent des laquais. Une des premieres qualités pour obtenir leur place, eſt d'être bien faits; car les femmes, pour n'avoir point de vilaines tentations, choiſiſſent de beaux garçons. Elles employoient autrefois des femmes: mais elles ont trouvé que ce ſervice-là ne les menoit à rien; & elles s'accommodent beaucoup mieux de celui des hommes, qu'elles inſtruiſent à

cet effet au ſecret de leurs chambres.

Une Dame paſſe toute la matinée dans ſon appartement avec deux ou trois grands garçons poudrés & muſqués, qui s'empreſſent à la ſervir; &, parmi eux, il y en a toujours un qui fait mieux ſon devoir que les autres: auſſi eſt-il diſtingué. C'eſt l'eunuque blanc du ſerrail, qui a des prérogatives & des privileges. Quelquefois l'émulation eſt égale; alors la diſtinction eſt la même.

Il y a cependant des Dames bizarres qui choiſiſſent des Africains, pour les employer au même uſage que les Européens; ce qui paſſe pour une dépravation: car, diſent les femmes de goût, tandis que nous pouvons nous ſervir des blancs, pourquoi employer des noirs.

Si les mœurs perdent à cet uſage, la population y gagne; car on remarque que, depuis l'établiſſement des laquais à Paris, les femmes de qualité ne ſont plus ſi ſtériles.

Il eſt vrai que les héritages ne ſont pas poſſédés d'une maniere plus légitime, & que les deſcendants d'un grand ſe trouvent ſouvent les fils de valets de pied.

Ce qui étoit autrefois une immodeſtie, eſt à préſent une décence. Une femme jadis n'auroit pas oſé ſe montrer nulle part tête à tête avec un homme; aujourd'hui une jeune perſonne du ſexe galoppe les rues & les promenades publiques, avec un laquais qu'elle tient ſous le bras, & avec qui elle s'entretient. Il ſuffit qu'elle ait ce qu'elle appelle ſon domeſtique, pour regarder tout le monde effrontément.

Autrefois les femmes, pour paroître en public, étoient obligées de s'aſſocier avec d'autres; ce qui demandoit bien des recherches : aujourd'hui elles ont d'abord fait; elles prennent un homme.

LETTRE XIV.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

IL y a un projet d'agrandiſſement chez les Princes Européens, qui ſera toujours la cauſe de la deſtruction des peuples, & la ruine des Etats. Les Monarques Chrétiens ne peuvent point demeurer

dans les limites où la Providence les a placés ; il faut toujours qu'ils ajoutent de nouveaux Etats aux anciens ; & c'eſt de cette uſurpation générale que naiſſent les guerres particulieres. Un Souverain ne peut former le deſſein d'envahir une vince, ſans que huit à dix Princes n'entrent en ligue défenſive ou offenſive ; car ſi pluſieurs Souverains ont un intérêt que la puiſſance de celui à qui on l'enleve diminue, d'autres en ont un, qu'elle augmente : ainſi chacun prend les armes pour ſa propre cauſe, & les batailles commencent.

On a démontré mille fois aux Rois, que la conquête du continent le plus floriſſant ne ſauroit les indemniſer de la perte de cent mille de leurs ſujets ; cependant ils ſe dévaſtent ſans ceſſe, & s'écraſent toujours.

Il a ſouvent été parlé de donner à l'Europe une paix fixe & permanente ; il n'y auroit qu'un moyen ; je veux dire, que toutes les Puiſſances du monde chrétien paſſaſſent entre elles un concordat, par lequel elles s'obligeroient de ne pas ſortir des limites où elles ſe trouvent actuellement. Mais que dis-je ? C'eſt le projet le plus ancien qu'ait ja-

mais formé la politique morderne. C'eſt une promeſſe qu'on fait toujours, & qu'on ne tient jamais. Tous les traités de paix en Europe ſont ſcellés de cette clauſe ; & c'eſt cette clauſe qui rend tous les traités de paix inutiles. L'effroi, le carnage, l'horreur & l'épouvante régneront toujours dans cette partie de l'univers, juſques à ce qu'un Prince plus heureux ou plus entreprenant que les autres, ait fait de vaſtes conquêtes, & rompu cet équilibre, qui fait le malheur des peuples. Quelle funeſte extrêmité, que d'être forcé à ſouhaiter le deſpotiſme univerſel, pour arriver à la tranquillité générale ! C'eſt le ſyſtême de la ſervitude, qui préfere l'eſclavage à la mort.

LETTRE XV.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

DAns tous ou preſque tous les Etats d'Europe, il y a une diſtance infinie de la théorie des loix à leur pratique.

On n'ouvre gueres le Parlement d'Angleterre, qu'on ne renouvelle la défenſe ſur les jeux de haſard; & cependant, au mépris de celle-ci, on s'y livre ici ſans aucun ménagement. Le mal eſt que ceux qui font la loi, ſont les premiers à la violer.

Il y a ici auprès de la Cour un tripot honoraire, où les grands du Royaume s'aſſemblent tous les jours, & où ils ſe ruinent depuis le matin juſques au ſoir. On le regarde comme un privilege de la nobleſſe; il n'eſt pas permis à tout le monde d'y apporter ſon argent, & d'y déranger ſa fortune; il faut plus de brigues pour être admis dans cette aſſemblée de joueurs, qu'on n'en employe pour devenir membre du Parlement. Il ſeroit à ſouhaiter, pour l'avantage des familles & le bien de l'Etat, que les tenants de ce corps brelandier fuſſent encore plus difficiles qu'ils ne le ſont; on ne verroit pas tant de maiſons dérangées & de familles réduites à la mendicité à Londres. On dit que c'eſt un droit de la nobleſſe, comme ſi elle pouvoit en avoir au préjudice des loix fondamentales.

La loi contre les jeux de haſard en

Angleterre eſt donnée ſur la tête des grands comme ſur celle des petits ; il n'eſt permis à aucun ſujet de l'enfreindre, ſans encourir les peines portées par la loi. Ces mêmes peines doivent être augmentées dans la proportion du rang des tranſgreſſeurs ; parce que le mauvais exemple des grands, qui corrompent le peuple, eſt un crime de leze-Majeſté commis contre la République. Que deviendroient les meilleures ſociétés, ſi les principaux citoyens s'arrogeoient le droit de corrompre la conſtitution ?

On demande ſi la nobleſſe Bretonne n'a pas la liberté de s'aſſembler dans un lieu privilégié, où, ſéparée du reſte du corps de la nation, elle puiſſe jouir de l'immunité de ſa naiſſance. Sans doute qu'elle a ce droit ; mais à celui-ci n'eſt pas attaché le privilege de ſe ſouſtraire aux devoirs de citoyen : ce privilege ſeroit alors une tyrannie ; car tout ce qui eſt contraire aux loix, eſt une violation d'Etat.

Ce ſont de ces abus qui ſubſiſtent, parce que ceux qui ſont prépoſés pour y veiller, ſont intimidés par les rangs & la naiſſance des tranſgreſſeurs. On

peut préſumer hardiment que ſi un juge de paix faiſoit une deſcente dans le brelan, & qu'il enlevât l'argent & les joueurs, le tout ſeroit de bonne priſe ; il n'y auroit aucun de ces Meſſieurs qui pût produire le moindre titre qui l'autoriſât à faire ce que les loix défendent. Il faudroit murer cette maiſon, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de la corruption qu'elle répand parmi les grands ; car il en eſt de ce tripot, comme de tous les autres ſubalternes, où on commence par être dupe, & on finit par être frippon.

LETTRE XVI.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

VOici un grand exemple de la corruption des Gouvernements d'Europe. La paix générale eſt faite : les deux plus petits Etats du monde viennent de déshonorer les plus grandes Puiſſances de l'univers. Les Plénipotentiaires de celles-ci ont ſigné leur honte.

La poſtérité verra avec étonnement que deux peuples, compoſés de huit à dix millions de citoyens, ayent donné la loi à pluſieurs nations, qui contiennent plus de cinquante millions d'hommes.

L'Angleterre a dépouillé la France d'un grand domaine en Amérique ; elle a acquis ſur l'Eſpagne une ſouveraineté ; & le Roi de Pruſſe qu'on vouloit dépouiller, reſte comme il étoit avant la guerre ; le tout après un grand nombre de ſieges & de batailles, qui ont duré près de deux luſtres.

Il ne faut point attribuer ces événements à la fortune, qui, pour l'ordinaire, n'a point ces ſortes de conſtances ; mais les rapporter à des cauſes naturelles.

Il étoit moralement impoſſible que cela pût être autrement. Les deux grands corps qui faiſoient la guerre, avoient une mauvaiſe adminiſtration ; au-lieu que les autres avoient une conduite réglée. Chez l'une de ces dernieres Puiſſances belligérantes, le Roi conduiſoit l'Etat ; & dans l'autre, les ſujets garantiſſoient la République ; au-lieu que dans les premieres, perſonne ne veilloit ſur le Gouvernement.

La puiſſance des Etats n'eſt pas dans le nombre des hommes, mais dans l'ordre politique, civil & militaire. Les bras ne ſervent de rien, où les têtes manquent. Il n'y a qu'à voir dans les hiſtoires anciennes, comment Alexandre avec une poignée d'hommes défit l'armée innombrable de Darius. Cela eſt toujours arrivé ainſi, & arrivera toujours de même.

Les guerres, ainſi que toutes les autres choſes du monde, ont beſoin d'être bien conduites pour réuſſir, ſans quoi elles échouent.

Un Prince, qui inſtruira lui-même ſes troupes, qui les diſciplinera, qui les conduira en perſonne au combat, qui ſera lui-même ſon Général & ſon Conſeil, qui fuira la volupté, le luxe & les plaiſirs, aura néceſſairement l'avantage ſur le Monarque, qui n'aura pas la moindre idée des vertus militaires, qui ſe laiſſera conſeiller par ſes ſujets, qui aura des maîtreſſes & des favoris, qui ſera foible, & à qui la volupté & l'amour des plaiſirs feront faire des choſes contraires à ſes intérêts. --- Je dis qu'un tel Prince aura le deſſous, fût-il le Souverain des trois quarts de l'univers.

LETTRE XVII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

CE peuple eſt ſi dévot, que cela va juſques à l'irreligion. Il croit à tout, excepté à Dieu. Il adore les Saints, & prie la Divinité. Il faudroit faire une réforme dans le Ciel, pour rectifier le religion en Eſpagne. Il y a trop de Bienheureux dans le Paradis des Eſpagnols. Les vœux qu'ils adreſſent au trône céleſte, ſont interceptés à moitié-chemin; ils n'arrivent point juſqu'à lui.

La Sainte Vierge, comme on l'appelle ici, reçoit les premiers honneurs du culte. Elle a enfanté le Chriſt; ce qui lui attire des honneurs ſuprêmes. Sans la mere, le fils ſeroit plus vénéré.

La religion, faite pour diſſiper les ténebres de l'eſprit, contribue ici à obſcurcir l'entendement; la ſuperſtition, fille du deſpotiſme & de l'ignorance, tient tous les ſens enchaînés. Avant que

de travailler pour l'Etat, on fête les Saints. La République vient après les Bienheureux. Deux cents jours dans l'année ſont employés à les invoquer. Pendant ce temps-là, l'Etat languit, & le Gouvernement eſt ſans action. Que dis-tu d'un peuple, chez qui la religion a tant d'influence, qu'elle appauvrit l'Etat principal, & coupe le nerf de la puiſſance politique?

LETTRE XVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LE peuple Anglois ſe défend, & attaque ceux qui s'en prennent à ce qu'il appelle ſa liberté. Il ne ſe ſert pas du gros canon; mais il employe la petite artillerie de la bouche, avec laquelle il fait un feu continuel.

Chez lui, la batterie des diſcours & des écrits ne ceſſe jamais: une fois qu'il a ouvert la tranchée des paroles, il ne leve point le ſiege, que la place

du parti qu'il veut détruire ne ſoit rendue. Il a tant hué, tant crié, tant ſifflé, que le Miniſtre à qui il en vouloit s'eſt enfui, & lui a abandonné le champ de bataille.

Ce qui m'étonne, c'eſt que ce Miniſtre ait réſiſté ſi long-temps aux chanſons & aux murmures du public. On mépriſe d'abord ces ſortes de choſes, & on n'en fait point de cas : mais à la fin, l'impatience prend, & l'on abandonne tout.

Peut-être que le Miniſtre auroit encore tenu bon ; mais un Breton du Nord l'a tant tracaſſé, qu'il a perdu patience. Ce Breton, qui n'étoit qu'une feuille de papier volant, n'a point eu de repos qu'il ne l'ait vu hors de l'enceinte des murs de *St. James;* & n'a quitté la plume, que lorſqu'il a ſu qu'il s'étoit exilé des affaires.

En France, on eût impoſé ſilence à l'auteur, & la diſpute auroit fini-là ; mais ici le Gouvernement n'a pas le pouvoir d'empêcher d'imprimer ce qu'il n'a pas envie de lire. C'eſt un privilege de la nation ; & de la maniere qu'il eſt exercé ici, on peut dire qu'il eſt excluſif à l'Angleterte. Du moins il n'y

a en Europe aucun autre peuple qui oſât s'exprimer avec tant de licence. Il y a actuellement mille François à la Baſtille, qui mourront en priſon, pour avoir écrit, comme on l'appelle en France, trop librement; quoi qu'il s'en faille beaucoup que cette liberté défendue ſe ſoit portée auſſi loin que le fait la liberté permiſe en Angleterre.

Je ne ſais point ſi je me fais aux préjugés Anglois, ou ſi je commence à avoir des idées juſtes ſur la liberté des citoyens : mais mes oreilles ne ſont plus ſi choquées, lorſqu'un auteur, en écrivant, dit qu'un tel Miniſtre en a menti, s'il en impoſe ſur un fait public. Cependant, comme le mot me paroît toujours crud, je diſois derniérement à un Breton : Ne vaudroit-il pas mieux, dans ces occaſions, ſe ſervir d'une périphraſe, & dire : un tel Miniſtre a déguiſé la vérité? Pourquoi des détours? me répondit-il : dès qu'un Miniſtre ment, où eſt la difficulté de dire qu'il a menti; ainſi que, lorſqu'il trahit ſa patrie, de dire que c'eſt un traitre?

LETTRE XIX.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

DEpuis que le Baronnet a renoncé aux ſciences ſpéculatives, il ne lit plus que des brochures. Il dit pour raiſon qu'il ne faut faire aucune dépenſe en génie pour cette lecture, & qu'elle laiſſe l'eſprit comme elle le trouve. Il ajoute que ces écrits ne contiennent point de choſes, mais ſeulement des mots; qu'on n'a pas beſoin d'application pour les lire; que le travail eſt ſeul pour les yeux. Il prétend qu'un Anglois qui a parcouru trois mille brochures en ſa vie, n'a pas tant uſé ſon génie, que celui qui a lu cent pages de Monſieur Locke ſur l'Entendement humain.

Graces au goût de ſon âge, il a de quoi ſe ſatisfaire; car on compteroit plutôt les grains de ſable de la mer, que les brochures qui paroiſſent tous les jours dans cette Capitale. Il y a un

demi-ſiecle qu'on n'a pas fait un livre en Angleterre, quoi qu'il n'y en ait eu aucun où on en ait tant imprimé. Jamais on ne vit tant d'écrits, & ſi peu d'ouvrages.

Un certain penchant pour les écrits légers & ſuperficiels a pris le deſſus, & a abſorbé ce génie profond & ſpéculatif, qui, à ce qu'on m'a dit, formoit autrefois le caractere Anglois.

Il n'eſt gueres poſſible de deviner la raiſon pourquoi les Bretons ſont devenus ſi ſuperficiels, & pourquoi dans leurs écrits on a remarqué beaucoup de cet eſprit volatil, qu'ils mépriſoient tant autrefois.

Quelques-uns l'attribuent à cette grande affluence de livres françois qui ſe ſont introduits dans cette Iſle; car on prétend que les maladies de l'eſprit ſe communiquent comme celles du corps, & que c'eſt ce qui fait que les Anglois ſont ſi ſuperficiels : mais j'ai de la peine à croire que ce ſoit la véritable raiſon; d'autant plus qu'en comparant les âges, on trouve que les meilleurs ouvrages Anglois furent écrits dans le temps que, les François écrivant beaucoup, les Anglois les liſoient davantage.

Je crois que l'éducation que l'on donne aujourd'hui aux Bretons, y influe beaucoup. Les premiers âges de la vie, d'où dépend, pour ainſi dire, la forme du génie, ſe paſſent en frivolités. Avant que le maître de danſe, de muſique & d'armes, & celui qui enſeigne à monter à cheval, ayent achevé leurs écoles auprès de leurs éleves, le temps où l'on doit donner de la ſolidité à l'eſprit eſt paſſé. Ces académies, qui ne forment que les corps, laiſſent l'entendement comme la nature l'a formé; c'eſt-à-dire, à défricher. Il n'y a preſque plus d'étude méthodique & ſuivie; les Anglois ainſi que les François ne font qu'effleurer les ſciences. Le goût général eſt pour les amuſements frivoles. Ce génie de bagatelles, qui tire ſa ſource de l'éducation, paſſe dans les écrits. Les Anglois, qui étoient autrefois graves & ſérieux, ſont devenus aſſez gais & enjoués: ils employent beaucoup dans leurs entretiens ordinaires les jeux de mots, les quolibets & les double-ententes, & mettent beaucoup de paroles dans leurs diſcours; ce qui rend leurs ouvrages confus & prolixes: car les livres ſont comme les converſations.

Ce penchant à ne rien ſavoir eſt ſecondé d'une littérature politique, qui conſiſte à ne rien apprendre.

Il paroît ici tous les matins un large *in-folio*, diviſé en douze éditions différentes remplies de paroles, & vuides de ſens, dont ſoixante mille exemplaires ſont diſtribués réguliérement dans tous les quartiers de la Ville.

Ces papiers, comme on les appelle ici, ne ſont pas plutôt ſortis de la forge, que le public les dévore avec avidité.

Comme ces feuilles ne contiennent ni diction ni choſes, elles accoutument l'eſprit à ne réfléchir ſur rien, & lui ôtent par-là l'habitude de penſer profondément. Peut-être que d'autres cauſes ont produit ce changement. Il faut ſi peu de choſe en Europe pour cauſer une révolution dans l'eſprit humain, que les plus petites cauſes ſecondes ſuffiſent pour cela. Que cinq ou ſix femmes mettent chacune au monde un enfant, dont les organes ſoient bien diſpoſés à recevoir les impreſſions des ſciences, en voilà aſſez pour que le génie d'une nation prenne une autre tourniure. C'eſt à la mere du Chance-

lier Bacon, à celle de Newton, de Locke, d'Adiſſon & à quelques autres, que l'Angleterre doit la gloire qu'elle a acquiſe dans les lettres.

LETTRE XX.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

DE tous les Gouvernements Européens, celui d'Eſpagne eſt le plus foible & le plus languiſſant. C'eſt qu'aucune branche du pouvoir politique n'eſt à ſa place.

Un tribunal inique, ſous prétexte de religion, détruit les vertus civiles, & remplit l'Etat d'ames lâches & ſuperſtitieuſes.

Un corps innombrable de célibataires diminue continuellement la population.

Une richeſſe de fiction affoiblit l'opulence réelle.

Un grand Etat acceſſoire, ſéparé par de vaſtes mers, abſorbe le principal.

L'agriculture abandonnée, le trafic détruit, l'inaction établie, les fabriques délaiſſées, &c. ſont les cauſes principales de ſon état d'engourdiſſement.

Pour rétablir cette Monarchie, il faudroit :

I. Abolir l'Inquiſition.
II. Diminuer le Clergé.
III. Faire fermer les mines.
IV. Abandonner l'Amérique.
V. Défricher l'Eſpagne.
VI. Encourager l'induſtrie.
VII. Renouveller les Arts.
VIII. Augmenter les manufactures.
IX. Multiplier le commerce.

Mais il faudroit pour cela changer totalement le ſyſtême général, & il y a trop de gens intéreſſés à laiſſer les choſes comme elles ſont : ainſi il eſt à préſumer que ce Gouvernement ira toujours en décadence, juſques à ce que, devenu dans un état extrême de foibleſſe, il devienne la proie de quelqu'un de ſes voiſins.

LETTRE

LETTRE XXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Londres.

L'Amour en Europe prend toutes ſortes de formes. Il y a des pays où il devient poſtillon; il en eſt d'autres où il ſe métamorphoſe en coureur; en Angleterre, il ſe fait chaſſeur. Une jolie femme qui monte à cheval eſt sûre, pour m'exprimer ainſi, de ſauter le foſſé de l'amour.

On dit qu'une certaine Milady, qui avoit mis en uſage toutes ſortes de moyens pour ſe faire aimer d'un Seigneur, imagina pour derniere reſſource de grimper à cheval, & de courir le renard, qui étoit la paſſion favorite du cavalier. Dans une de ſes courſes, elle franchit un foſſé que lui-même n'avoit pu franchir; cet effort de beauté lui réuſſit. Cela lui attacha ſi bien le cœur de ſon amant, qu'il l'aima toute ſa vie. Cet exemple fut ſuivi; il y eut tout

plein de Miladys en Angleterre, qui ſe mirent en campagne pour ſauter le foſſé.

En France, les femmes tirent vanité de bleſſer des hommes; en Angleterre, elles font gloire de tuer des bêtes. A Paris, on envoye des billets doux : à Londres, on envoye des lievres.

Si tu voyois ici ces galoppeuſes de renards, tu renoncerois pour toujours au beau ſexe. Elles ſont hommes depuis la tête juſques au buſte, & l'on ne peut gueres définir ce qu'elles ſont depuis le buſte juſques aux pieds.

Malgré la bravoure dont ſe piquent ces héroïnes en gibier, on peut dire qu'elles ne rempliſſent pas l'objet de cette paſſion, & qu'elles reſtent à moitié-chemin de la chaſſe.

Chaque art a une vertu utile à la ſociété. La chaſſe eſt l'image de la guerre : cet exercice fortifie le corps, & l'accoutume aux fatigues qui en ſont inſéparables. Peut-être même donne-t-il du courage, & ſert-il à former la bravoure : dans ce ſens, il convient aux hommes, mais il ne peut convenir à des femmes, puiſqu'il ne produit point en elles cet effet. J'ai vu de ces héroïnes de renard devenir ſi foibles par cet

exercice, qu'à trente ans elles ne pouvoient preſque pas ſe tenir ſur leurs pieds.

Les femmes ont beau ſe parer des qualités des hommes, leur foibleſſe s'échappe toujours par quelque endroit. D'ailleurs, quand il ſeroit vrai que cet exercice pût leur donner de l'ardeur & du courage, le monde n'en a pas beſoin. Les femmes ne ſont déja que trop fortes par leur propre foibleſſe, que ſeroit-ce donc ſi cette foibleſſe ſe changeoit en courage?

La nature a partagé les qualités; elle a donné aux femmes la douceur, la modeſtie, la modération & la patience; lorſqu'elle a attribué aux hommes la force, l'ardeur, la bravoure & le courage.

Toutes les fois qu'on voudra changer cet ordre des vertus, on remplira la ſociété de troubles, de déſordre & de confuſion.

LETTRE XXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

ON a reçu des lettres de France qui occupent beaucoup les nouvelliſtes d'Angleterre. Un courier extraordinaire a porté l'avis que l'eſclave favorite du Roi très-Chrétien avoit ſoupé (*) avec l'Ambaſſadeur du Monarque de la Grande-Bretagne. Les politiques ne ſavent que penſer d'une démarche ſi délicate. Les ſentiments là-deſſus ſont partagés. Les uns craignent qu'elle ne tende à la ruine totale de l'Angleterre, & les autres à la deſtruction entiere de la France.

Ceux qu'on appelle ici les Jacobites ſoutiennent que chaque plat qu'on a ſervi ſur la table de l'eſclave a coûté un million ſterling à l'Angleterre, & les Anti-Gallicans prétendent, au contraire,

(*) Ce ſouper n'a pas eu lieu.

que ce ſera la France qui le payera. Comme dans toutes les affaires épineuſes de la politique on trouve des *mezzi-termini*, il y a des gens qui croyent que la Cour de Verſailles fera la dépenſe des ragoûts, & la Cour de Saint-James celle des entre-mets. Il y a pour tant des politiques qui n'augurent rien de mauvais de ce repas, & ceux-ci croyent que toute la politique du ſouper ſe borne aux mets. On eſt ſeulement embarraſſé de ſavoir comment l'Agent de la Couronne d'Angleterre ſe ſera tiré du cérémonial de ce repas, vis-à-vis d'une Dame qui, à ce qu'on dit, a toutes les nuances du goût, & qui ſait à un demi-pouce près où il faut placer chaque plat.

L'ordre du repas n'eſt pas encore parvenu à Londres. On en attend le détail avec autant d'empreſſement qu'on en avoit il y a deux ans pour celui d'une grande bataille.

Il faut que les Européens faſſent entrer la politique par-tout. Quand il n'y a ni ſieges, ni combats, ils s'accrochent aux viandes, & ils veulent alors qu'un repas décide du ſort des Couronnes.

LETTRE XXIII.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

JE reçus il y a un mois la lettre ſuivante, qui me fut adreſſée de Paris. C'eſt un François qui a honte d'en porter le nom, & qui voudroit s'aller cacher dans le fond de la Chine peur n'être point témoin, dit-il, de la honte qu'éprouve ſa nation.

Monſieur le Chinois,

» J'ai appris que vous vous diſpo-
» ſiez à partir pour Pékin; je vous prie
» de me donner une place dans votre
» vaiſſeau. Je ſuis perſuadé que, lorſ-
» que vous ſaurez les raiſons que j'ai
» de m'expatrier, vous m'accorderez la
» grace que je vous demande. Voici
» mon cas:

» Je ſuis né François; je vins au
» monde ſur la fin du regne de Louis
» XIV. Quoique ce Prince eût un peu

» gâté les affaires de la Couronne, &
» que la Monarchie eût reçu pluſieurs
» échecs conſidérables, le nom Fran-
» çois étoit encore reſpecté. Le plus
» grand militaire Pruſſien alors n'eut pas
» oſé ſe montrer devant le plus petit
» ſoldat François ; & quelle que fût la
» grandeur d'un vaiſſeau Anglois, il
» baiſſoit ſon pavillon à la vue d'un de
» nos moindres navires. Aujourd'hui ce
» n'eſt plus cela. Cent mille François
» ne peuvent pas battre cinquante mille
» Pruſſiens ; & quelques barques Bre-
» tonnes nous enlevent nos plus gran-
» des flottes. Un petit Prince Allemand
» intimide la France, & une poignée
» d'Iliotes fait la loi à la plus grande
» Monarchie du monde. Il y a en Europe
» dix François pour un Pruſſien, & on
» ne compte qu'un Anglois pour trois
» François ; cependant la Pruſſe nous
» commande, & l'Angleterre nous or-
» donne. Après une guerre flétriſſante,
» nous venons de ſigner une paix hon-
» teuſe.

» Notre Gouvernement a envoyé
» un de nos Ducs à Londres pour ſup-
» plier humblement les Anglois d'ac-
» cepter une de nos principales colo-

» nies, & de garder tous les vaiſſeaux „ qu'ils nous avoient pris, avant même „ la déclaration de la guerre.

„ Vous m'avouerez, Monſieur le „ Chinois, qu'un véritable François ne „ peut voir de ſemblables humiliations „ ſans en rougir. Pour moi, j'en ſuis „ ſi honteux, que j'ai réſolu de quit- „ ter l'Europe pour m'aller cacher dans „ le fond de l'Aſie.

„ Je vous prie de me faire ſavoir „ quand vous partez. Mon adreſſe eſt „ au café Anti-Gallican, dans la rue des „ mécontents à Paris. „

J'avois à peine fini la lecture de cette lettre, que j'en reçus une ſeconde datée de Londres.

Monſieur le Mandarin,

„ J'ai été informé que vous voulez „ bientôt retourner dans votre patrie; „ je vous aurai beaucoup d'obligation ſi „ vous voulez m'accorder la permiſſion „ de vous y ſuivre.

„ Comme Chinois, je penſe que vous „ avez trop de morale pour refuſer ma „ priere, lorſque vous ſaurez les mo-

» tifs que j'ai de m'expatrier: voici en » peu de mots de quoi il eſt queſtion.

» Je ſuis né Anglois. Je vins au monde » ſur la fin du regne de la Reine Anne. » Quoique les François fuſſent dans ce » temps-là aſſez puiſſants, nous nous » battions avec eux comme nous faiſons » encore maintenant. Il arrivoit quel- » quefois que nous avions le deſſous; » mais à la fin de la guerre, nous fai- » ſions une paix avantageuſe, qui nous » faiſoit rentrer dans nos droits. Au- » jourd'hui ce n'eſt plus cela; nous les » battons par mer & par terre; nous » détruiſons leurs armées & leurs flot- » tes: nous leur enlevons leurs ports » en Europe & dans l'Amérique; nous » nous rendons maîtres de toutes leurs » colonies, & nous terminons tous ces » exploits par une paix honteuſe. Il eſt » arrivé ici de France un homme qui » n'a pas ſix onces de chair ſur les os; » qui a fait entendre tout ce qu'il a » voulu à notre Gouvernement. On ap- » pelle cet homme Monſeigneur le Duc. » Il a perſuadé que c'étoit un avantage » pour nous de rendre à la France tout » ce que nous lui avions enlevé; il a » prouvé au miniſtere que nous nous

„ enrichiſſions en nous appauvriſſant ;
„ car, M. le Mandarin, il ne va pas
„ de moins que de la ruine entiere de
„ l'Angleterre pour avoir fait tant de
„ glorieuſes campagnes. Nous avons
„ perdu un très-grand nombre de nos
„ mariniers : notre population s'eſt af-
„ foiblie conſidérablement ; nos finan-
„ ces ſont diminuées, & nos dettes au-
„ gmentées au-delà de toute proportion.
„ Nous ne pouvions rétablir le niveau „
„ qu'en gardant ce que nous avions con-
„ quis au prix de tant de ſang & de
„ tréſors, & notre Couronne s'eſt obli-
„ gée honteuſement de le rendre.

„ Il eſt aiſé de prouver que vingt
„ défaites ne nous auroient pas tant
„ coûté, que les ſix dernieres victoires
„ que nous avons remportées ſur les
„ François. Ceux qui ont ſigné cette
„ paix ſcandaleuſe ſont perſuadés de
„ cette vérité : mais voulez-vous que
„ je vous diſe ce que c'eſt ? notre Gou-
„ vernement depuis dix ans marchoit
„ ſur un plan méthodique & ſuivi ; tout
„ lui proſpéroit ; un homme nouveau
„ a paru, qui, pour faire parler de
„ lui, a voulu le jetter à bas ; car il
„ faut en Angleterre que celui qui veut

» ſe faire jour au miniſtere faſſe de » grands changements. C'eſt un coup » de parti qui a abſorbé toute autre » conſidération ; car la cabale chez nous » ne regarde ni devant ni derriere. Elle » renverſe tout ce qu'elle trouve ſur » ſon chemin, &c. &c.

» Vous m'avouerez, M. le Manda- » rin, qu'un véritable Anglois ne ſau- » roit voir ainſi la patrie livrée au ca- » price d'un ſeul homme ſans rougir. » Pour moi, j'en ſuis ſi humilié, que j'ai » réſolu de m'aller enſevelir dans quel- » que coin de l'Aſie.

» Mon adreſſe eſt au café des Jaco- » bites, à l'enſeigne du Roi Stuard. »

Je ne ſais auquel des deux je dois donner la préférence. A tout événement, ſi le François eſt dans le même ſentiment, quand je quitterai l'Europe, je l'embarquerai pour l'Aſie.

LETTRE XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

IL y a ici deux Souverains qui ſont chargés de faire les honneurs de la Ville. L'un fait ſa réſidence à St. James, & l'autre loge au quartier de la Bourſe.

Le Roi d'Angleterre ne fait pas trop bonne chere; mais le Roi de Londres, ou le Lord Maire tient fort bonne table. Il a chez lui par fois grande compagnie. L'Empereur de la Chine, le Roi des Indes, ni celui de France, ne ſe traitent pas ſi ſplendidement. Comme les étrangers ſont admis à ſa table, je dînai chez lui derniérement. On nous ſervit ſept cents plats différents. La profuſion étoit ſi grande, que, ſi on avoit diviſé les mets, il y auroit eu de quoi donner à dîner à tous les Souverains de l'Europe.

Pour l'ordinaire, ce Lord eſt un mar-

chand. On ne peut faire un pas chez les peuples européens, ſans découvrir des contradictions. La premiere maxime du commerce chez eux eſt l'ordre, l'épargne & l'économie; & ce Lord marchand ſe livre a un prodigalité qui va juſqu'à l'extravagance.

Si cette profuſion du Roi préſent finiſſoit avec ſon regne, qui ne dure qu'un an, le mal ne ſeroit pas grand; mais les autres Lords Maires qui viendront après lui ne voudront pas dégénérer; tous ſe piqueront du même luxe, & la même magnificence ſe perpétuera dans une claſſe, dont la modération devroit être le lot.

LETTRE XXV.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

EN Europe, les louanges qu'on donne aux Princes ſont toujours relatives aux temps, aux lieux, aux circonſtances, & ſur-tout aux beſoins qu'on en a. On éleve leur courage alors juſqu'aux nues

& on exalte leur valeur au-deſſus du troiſieme ciel : mais l'apologie finit à l'endroit où l'on croit pouvoir ſe paſſer d'eux.

Depuis l'établiſſement des préliminaires de paix entre la France & l'Angleterre, il n'eſt plus queſtion ici du Roi de Pruſſe. Ses Miniſtres qu'on fêtoit tant ici il y a deux ans, & qui occupoient un grand eſpace, ne tiennent preſque plus de place. Ils ſont devenus ſi petits qu'on ne les apperçoit plus ; & ſi le même ſyſtême dure, ils deviendront à la fin des atômes inviſibles.

Les révolutions qui cauſent ces changements, produiſent un autre effet, qui eſt de métamorphoſer en vices les mêmes vertus que l'on avoit tant exalté. On accuſe ce Monarque d'avoir fait payer trop cher ſes qualités héroïques ; & les Anglois ſe plaignent de lui avoir donné non-ſeulement beaucoup d'argent mais encore de grandes louanges ; ce qui fait, ſelon eux, un double emploi.

On m'a montré à ce ſujet une lettre qu'un *Club* de vieux Bretons a réſolu d'écrire à ce Prince, dont voici le contenu.

SIRE,

» Vous n'ignorez pas que les An-
» glois ont été les très-humbles admi-
» rateurs de vos vertus héroïques.
» Nous les avons prônées dans toute
» l'Europe. Il n'y a qu'à lire nos pa-
» piers publics, où VOTRE MAJESTÉ
» y eſt exaltée en vers & en proſe.
» Nous ne nous ſommes point laſſés
» d'admirer en vous cette grande pé-
» nétration, qui vous fait juger des
» événements, avant même qu'ils ſoient
» arrivés; cet eſprit fort que rien n'é-
» tonne; ce génie général qui, dans
» une bataille, ſait tirer parti de tous
» les avantages, & qui dans une dé-
» faite ſait faire valoir toutes ſes reſ-
» ſources : le tout accompagné d'un
» héroïſme, qui fait l'admiration de
» l'univers.

» Nous vous avons payé très-exac-
» tement la valeur de toutes vos ver-
» tus en louanges, qui; chez les héros,
» ſont le prix ordinaire de grandes ac-
» tions.

» Nous vous ſupplions donc, SIRE,
» de nous rendre notre argent.

LETTRE XXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Londres.

CHaque nation, parmi les Chrétiens, a ſa maniere de prêcher ce qu'ils appellent l'Evangile. Il en eſt qui font de la chaire un théâtre tragique où l'on pleure : d'autres qui en font un ſpectacle comique où l'on rit.

En Angleterre, la ſcene de l'Evangile fait bâiller. Les Miniſtres qui le prêchent, le font d'un air ſi froid, qu'on diroit qu'ils n'ont d'autre deſſein que d'entretenir la nonchalance des pécheurs. La morale de la chaire eſt monotone. La muſique du ſermon eſt toujours ſur le même ton ; ce qui appéſantit les ſens, & les diſpoſe à l'aſſoupiſſement.

Un habile Médecin qui avoit quelquefois aſſiſté aux Sermons de ſa Paroiſſe, s'étant apperçu qu'ils le rendoient lourd & peſant, s'aviſa d'or-

donner à ſes patients, qui étoient attaquées de l'inſomnie, d'aſſiſter à la parole de Dieu une fois la ſemaine. Ce remede eût un ſi bon effet, que ſes malades, après deux ou trois Dimanches, dormoient d'un profond ſommeil.

Depuis cette expérience, il eſt démontré qu'il n'y a point d'*opium* qui approche d'un ſermon Anglois.

L'art de convaincre dépend de celui de perſuader. La conviction eſt une ſuite de la perſuaſion.

Tout le monde ſait & tout le monde ſent, que les mêmes paroles prononcées d'une certaine maniere font un effet; & proférées d'une autre en produiſent un tout différent. C'eſt toujours le ton qui fait tout. Tel diſcours qui fait bâiller, parce qu'il eſt prononcé d'un air froid, agiteroit & tranſporteroit même, s'il étoit échauffé par l'action de la parole. Si on pouvoit douter de cette vérité, il n'y auroit qu'à faire attention à ce qui ſe paſſe au théâtre, où les acteurs ne font d'impreſſion que dans la proportion du feu & de l'activité qu'ils mettent dans leur rôle.

L'art de la parole a tant de pouvoir ſur les ſens, qu'il fallut que les anciens

fiſſent fermer les tribunes, pour empêcher que les juges ne fuſſent corrompus par les orateurs.

Ceux de la chaire Angloiſe donnent dans un excès contraire. Leurs diſcours évangéliques ont bien un corps; mais ils n'ont point d'ame.

On a dit que la parole de Dieu s'annonce d'elle-même; qu'elle n'a pas beſoin de cette impulſion qui eſt néceſſaire dans les autres genres d'oration; je ſerois bien de cet avis, ſi on l'annonçoit à des anges : mais on la prêche à des hommes, dont les ſens ont toujours beſoin d'être agités pour être émus.

LETTRE XXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Londres.

POur ſuivre l'idée de ma derniere lettre, il me ſemble que tout eſt déplacé en Europe, juſqu'à la maniere d'y annoncer la parole de Dieu.

Les Prédicateurs Italiens, qui ont à faire à un auditoire qui s'émeut facilement, ſont d'un emportement outré: on diroit qu'ils parlent à des ſtatues qui n'ont point d'ame, ou que les fideles de cette contrée ont une ame ſi inſenſible qu'on ne peut l'émouvoir que par un bruit de tonnerre.

Les Anglois qui ſont eux-mêmes ces ſtatues, ont des Prédicateurs qui ſont de marbre. Ils ne changeroient pas de ton, & ne remueroient pas un doigt pour l'Empire du Chriſt dont ils prêchent la Doctrine; & il faut bien que le théâtre Anglois, que j'ai déja cité dans ma précédente, ſoupçonne le froid qui regne parmi les Bretons; car c'eſt le plus furieux & le plus emporté de l'Europe. On devroit juger par ce qui ſe paſſe dans un auditoire, de ce qui doit ſe paſſer dans l'autre.

Des ſpectateurs, à qui on liroit froidement & toujours ſur le même ton une comédie critique ſur quelque vice de la ſociété, ne ſeroient gueres convaincus du ridicule que l'auteur auroit voulu y répandre. Ils aſſiſteroient cent fois de ſuite à la même repréſentation, qu'ils n'en ſeroient pas touchés, & par

conſéquent ne ſe corrigeroient pas. Or, la chaire, dans toutes les religions, n'eſt autre choſe que la ſcene du Ciel repréſentée aux hommes.

Je ne dis pas qu'on doive faire une farce outrée de la parole de Dieu; mais ſeulement y mettre une certaine onction néceſſaire pour émouvoir ceux qui l'écoutent.

Les Profeſſeurs de la ſcene du monde, je veux dire les comédiens, étudient leur rôle. Les Predicateurs Anglois ne font point de répétition du leur.

Un Evangéliſte Breton a trois ſcenes divines à remplir le Dimanche au matin; la premiere de déjeûner, la ſeconde de compoſer ſon Sermon, & la troiſieme de le débiter.

Il en eſt même qui s'épargnent la ſeconde; car ils en ont un aſſortiment complet pour tous les Dimanches de l'année, qu'ils liſent tour à tour.

On m'a dit à ce ſujet qu'un Prédicateur d'une certaine Paroiſſe de Londres, qui s'étoit trompé, ayant pris le cahier du Dimanche antérieur pour celui du jour, commença à le lire ſans s'en appercevoir. A moţié-Sermon il

reconnut ſon erreur : alors s'arrêtant tout court, il dit à l'aſſemblée : » Mes » chers auditeurs, vous me diſpenſe- » rez d'aller plus avant. Vous ſavez ce » que j'ai à vous dire; car Dimanche » paſſé je vous lus le même ſermon : » & en achevant ces mots, il deſcendit de chaire, & s'en alla.

Pour qu'un diſcours de conviction puiſſe produire ſon effet, il faut que celui qui le débite ait tous ſes organes libres; car c'eſt en grande partie de leur jeu & de leur action que dépend la perſuation.

Un Prédicateur Anglois eſt ſi occupé de ce qu'il lit, qu'il ne peut pas faire attention à ce qu'il dit. Ses yeux fixes & immobiles ſur un papier, le rendent incapable d'aucune action. Il eſt enchaîné à ſon diſcours.

Les Prédicateurs Italiens & les François ſe dégagent de cette gêne par le ſecours de leur mémoire. Ils ſavent par avance ce qu'ils ont à dire à ceux devant qui ils doivent parler. Les principes, dont ils ſe chargent d'inſtruire les autres, ſont gravés dans leur cerveau; lorſqu'on pourroit reprocher à un Miniſtre Anglois qu'il ignore la

morale de la religion, puiſqu'il n'en eſt point qui en apprenne un mot par cœur.

LETTRE XXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LEs dernieres nouvelles de France portent que ce Gouvernement a procédé contre les Officiers qui ont mal défendu les places qui leur avoient été confiées dans l'Amérique.

Leur procès leur a été fait. On les a condamnés à n'avoir point d'honneur; c'eſt-à-dire, à perdre ce qu'ils n'avoient pas. Les uns ſont dégradés de nobleſſe, & les autres relégués pour leur vie dans des priſons.

C'eſt la nation qui ſe fait le procès à elle-même, & qui ſe déshonore dans la perſonne de quelques-uns de ſes ſujets.

Quand ceux qui devroient bien défendre l'Etat le défendent mal, c'eſt une

preuve qu'il y a un vice primitif qui en eſt la cauſe ; ce n'eſt point aux particuliers alors qu'il faut s'en prendre, mais à la conſtitution dont les principes ſont corrompus.

Un Souverain qui punit alors n'exerce qu'une triſte vengeance. Peut-être vaudroit-il mieux ne point punir, & ſe cacher à ſoi-même cette honte : mais on eſt convenu en France de ne ſonger à guérir le mal que lorſqu'il n'y a plus de remede.

LETTRE XXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin,*

De Londres.

IL y a ici une mauvaiſe & une bonne compagnie en femmes. La premiere eſt la claſſe de celles qui ſe livrent à leurs deſirs ſans beaucoup de ménagement, avec leſquelles on eſt d'abord d'accord, qui ſe montrent telles quelles ſont ; c'eſt à-dire, vaines & voluptueuſes, ſe livrant inconſidérément aux divertiſſements & aux plaiſirs.

La ſeconde contient celles qui ſont ſur leurs gardes, qui ne ſe rendent qu'après beaucoup de détours & de précautions; qui conduiſent les hommes par des labyrinthes, dont elles ſeules ont le fil; qui ſe cachent entiérement; qui ſemblent n'avoir ni deſirs, ni ſens; qui affectent de s'éloigner de tous les amuſements qui ont un air équivoque & dangereux, & qui ſont ſi déſintéreſſées, qu'elles ne conſentent point au crime, à moins d'une grande fortune.

Pour moi, qui priſe les choſes ce qu'elles valent, & à qui on n'en impoſe pas par des dehors apparents, je trouve que la mauvaiſe compagnie des femmes eſt moins dangereuſe que la bonne. On voit ici une infinité de gens qui, après avoir paſſé leur vie dans cette bonne compagnie, parviennent enfin à ce degré de morale, de n'avoir point de mœurs.

LETTRE

LETTRE XXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

CHez les nations de l'Europe, qui ſont ſous la domination ſpirituelle du Pape, la religion ne permet aux peuples que d'extravaguer une fois l'année; on appelle ce temps le carnaval, comme je te l'ai dit ailleurs; & pendant ce temps, on peut ſe déguiſer, paſſer la nuit au bal, & faire mille autres extravagances. En Angleterre, il n'y a point de temps marqué pour cela; les folies du carnaval ſont de toutes les ſaiſons. Je fus hier d'une maſcarade que donna un Duc de cette Cour. L'aſſemblée étoit nombreuſe. On y voyoit beaucoup de peuples, excepté des Anglois; & l'on eût dit que la ſalle où l'on danſoit étoit le rendez-vous de toutes les nations, à l'excluſion de celle de la Grande-Bretagne.

Les François ſe divertiſſent ſouvent

en perſonne : mais les Anglois ne danſent preſque jamais ſans maſque. Cela vient, je crois, de ce que les Bretons ſont trop graves. Ils n'oſent gambader en public avec leurs viſages.

L'aſſemblée où je me trouvai étoit extrêmement parée ; les Dames ſur-tout y étoient miſes magnifiquement. Les diamants y brilloient de toutes parts : mais j'ai appris depuis que la plus grande partie de ce luxe étoit de louage, & qu'on le payoit cette nuit-là à raiſon de tant par heure. Ce n'eſt pas mal imaginé, comme tu vois, pour l'oſtentation. Moyennant cet arrangement, il eſt permis d'avoir de l'amour-propre à un prix raiſonnable : avec dix livres ſterlings on peut être vain pour dix mille. Nos femmes Chinoiſes ne ſont pas encore parvenues à cette économie-là.

Tout le Clergé Romain étoit de ce bal ; c'eſt la ſeule aſſemblée où le Gouvernement Anglois lui permet de ſe montrer. Il lui accorde même le privilege d'être indécent. J'y vis un Cardinal qui gambada toute la nuit avec une jeune Dame, avec laquelle ſon éminence me parut même aſſez familier.

On s'attendoit à y voir danſer le Pa-

pe : mais, malheureuſement pour l'aſſemblée, la marchande de modes, qui étoit chargée de ſon déguiſement, n'avoit pu finir ſes habits pontificaux. Ce qui fit que Sa Sainteté, pour ne pas expoſer la dignité du ſaint ſiege, ne voulut pas ce ſoir-là faire un menuet en public.

Ce n'eſt pas ſeulement l'Egliſe Romaine qui jouit du droit d'irrégularité dans les maſcarades Angloiſes. Il y a pluſieurs branches de la ſociété, qui y ont le même privilege. Par exemple, je remarquai un cadrille, dans lequel je vis danſer un arlequin avec une Milady, & une Ducheſſe avec un ſcaramouche. Mais le Baronnet, qui ſe trouvoit à cette maſcarade déguiſé en pyramide d'Egypte, (*) m'expliqua l'énigme du cadrille. Il me dit que l'arlequin étoit le mari de la Ducheſſe, & la Milady l'amante de ſcaramouche.

(*) On ſe déguiſe quelquefois ainſi.

LETTRE XXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Madrid.

JE t'ai parlé ailleurs des fatigues & des travaux des Miniſtres François; ceux de la Cour d'Eſpagne ſont encore plus accablés. Ils n'ont pas le temps de reſpirer. C'eſt quelque choſe de prodigieux, que les efforts qu'ils font pour achever de ruiner la Monarchie.

On diroit qu'ils ſont payés par les autres Gouvernements de l'Europe, & que leur principale affaire eſt de rendre l'Etat foible & languiſſant. Du moins les moyens qu'ils prennent pour cela ſont infaillibles.

Leur miniſtere ſe paſſe en intrigues & en cabales : la premiere affaire pour eux eſt de ſe ſupplanter; pendant ces brigues domeſtiques, l'Etat va comme il peut; perſonne ne prend garde à lui. Tous les yeux ſont fixés ſur les démêlés de ceux qui le conduiſent. Ou-

tre leurs querelles perſonnelles, ils ſont encore écraſés par de longues écritures.

Ils s'enferment le jour, & paſſent les nuits dans les dépêches. S'il ne falloit pas qu'ils ſe montraſſent à la Cour & à la Ville, pour faire voir au Roi & au peuple leur accablement, ils ſe rendroient entiérement inviſibles. Alors les minucies les gagneroient au point, qu'ils n'auroient pas le loiſir de ſe ſouvenir qu'on les a choiſis pour être l'appui de la Couronne.

LETTRE XXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LEs femmes en général ſont trop diſſipées en Europe ; elles ne ſauroient s'adonner aux paſſions qui demandent des ſoins & des ménagements. Il faut jouir de ſoi-même, pour goûter les douceurs d'un amour tendre & délicat. Livrées à une ſuite de divertiſſements qui ſe ſuccedent continuellement, elles n'ont

pas assez de calme dans l'ame : la journée est trop courte pour elles ; les mois, les années se précipitent au-devant de leurs plaisirs, le temps leur manque ; c'est tout au plus si elles ont le loisir de tromper leurs maris.

Il y a ici une chose dans le sexe qui est supérieure à l'amour, je veux dire, la dissipation. Il n'y a point d'homme, tel aimable qu'il puisse être, qui puisse indemniser une femme du plaisir d'être toujours hors d'haleine, de courir le bal, l'opéra, la comédie ; sans compter les promenades de fondation, qui leur fourniſſent un nombre infini de moyens de dissipations, & qui les empêchent de se retrouver elles-mêmes. Outre ces divertissements, il y en a d'autres qui renaissent continuellement, & que chaque saison ramene.

Cependant les hommes, qui les galoppent dans tous ces endroits, meurent à la fin de lassitude ; & ceux qui leur succedent, crevent aussi à force de fatigues.

On avoit imaginé de réformer une partie de ces dissipations, sous prétexte qu'elles corrompoient les mœurs. Ç'eût été détruire un vice, pour ouvrir la

porte à pluſieurs autres. La volupté y auroit gagné tout ce que la réforme eût détruit de ces amuſements.

Dans un Etat où la vertu n'eſt pas ſous la protection des loix, où la conſtitution ne prévient pas l'incontinence, il ne faut pas que le ſexe ſoit livré à lui-même.

Des Européennes dans l'oiſiveté & la retenue des ſerrails d'Orient, déſoleroient ces lieux. Leur loiſir rendroit leurs paſſions furieuſes : elles s'en prendroit à tout ; faute d'hommes, elles ſe livreroient aux ennuques. Tel mari qui ſe vante en Europe de la vertu de ſa femme, ne ſait pas qu'il en eſt redevable à un enchaînement d'amuſements frivoles, & que ſon honneur (comme on l'appelle ici) tire ſon origine des danſeurs de corde, de l'opéra, ou des marionnettes.

LETTRE XXXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Londres.

SI les hommes pouvoient ſe paſſer de Religion, & adorer Dieu, ſi je puis m'exprimer ainſi, ſans culte, ils en ſeroient plus heureux, & la Divinité mieux ſervie.

J'allai dîner derniérement chez un curieux en dogmes de cette Ville, qui avoit ce jour-là ramaſſé chez lui une collection complete en religions. J'y trouvai pour convives un Catholique Romain, un Proteſtant, un Juif, un Anabaptiſte, un Turc, & moi qui étois Chinois.

Comme les différentes ſectes ſe font remarquer en Europe par un je ne ſais quoi qui les caractériſe, nous nous connûmes auſſi-tôt, ſans nous être jamais vus. Un dédain général ſe fit d'abord remarquer ſur chaque viſage.

Le Catholique Romain marqua un

grand mépris pour le Proteſtant. Celui-ci regarda le Catholique Romain comme un homme rempli de ſuperſtition. Le Juif enviſagea ces deux Chrétiens comme des gens dont l'aveuglément étoit extrême. L'Anabaptiſte conſidéra le Juif comme un homme noyé dans les erreurs les plus groſſieres. Il n'y eut que le Turc & moi qui n'affectâmes aucune haine pour des hommes contre qui nous n'avions d'autre grief, que de ne pas croire ce que nous croyions. Le commencement du dîner fut des plus ſérieux. La converſation ne s'échauffa, que lorſqu'on parla religion.

Dans les diſputes ordinaires des Européens, il n'eſt pas abſolument impoſſible que les uns cedent aux autres, parce que, quelque prévenus qu'ils ſoient pour leurs opinions, il ne ſe croyent pas tout-à-fait infaillibles; mais en matiere de dogme, il eſt établi de ne céder jamais. Cette prévention qui eſt au-deſſus de toutes les autres, ne permet point de ſe rendre.

La Religion qui, chez ces peuples-ci, excuſe tout juſques aux blaſphêmes & aux emportements, fait que, dans ces

occaſions, on en vient preſque toujours aux gros mots. Le Catholique Romain qui étoit le maître du logis, oubliant les droits de l'hoſpitalité, dit des invectives au Proteſtant, qui les fit paſſer au Juif, lequel les rendit à l'Anabaptiſte. Le Turc & moi reçûmes auſſi quelques éclabouſſures.

Après s'être bien invectivée de part & d'autre, la compagnie ſe leva de table, en ſe lançant de part & d'autre des regards menaçants. On ſe ſépara comme des ennemis, qui, à la premiere rencontre, engageroient une nouvelle affaire ſur la Religion.

L'Europe eſt diviſée aujourd'hui en autant d'ennemis qu'il y a de ſectes différentes. Dans les antipathies que la diverſité des mœurs, de génie, de caracteres forment, il y a des intervalles; mais dans celle qui naît de la différence des croyances, il n'y en a point; elle eſt toujours la même. Le temps, qui peut tout ſur le cœur humain, n'a aucun empire ſur cette averſion.

Il y a plus de dix-ſept cents ans que les Iſraélites déteſtent les ſectateurs du Chriſt; & que ceux-ci abhorrent les

Iſraélites. Les Catholiques Romains & les Proteſtants ne ſe haïſſent que depuis deux cents ans, parce qu'il n'y a environ que ce temps-là qu'ils ſont d'une ſecte différente. Ils ſe déchirent par des guerres ſanglantes ; toutes les ſectes en Europe ſont couvertes du ſang de leur croyance. A ces traits, crois-tu que les religions ayent été faites pour rendre les hommes heureux ?

LETTRE XXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Londres.

LEs François & les Anglois prennent un divertiſſement plus terrible que celui de la tragédie, qui ſe repréſente ſur leur théâtre : on l'appelle la récréation du jeu. Ce ſpectacle ſe donne dans preſque toutes les maiſons.

Le théâtre eſt une table verte ; & les principaux acteurs qui lient la ſcene avec les joueurs, ſont de petits morceaux de carton, où ſont peintes d'un côté des figures magiques qui les agi-

tent étrangement : mais elles ne produiſent pas ſur tous les joueurs les mêmes effets ; elles donnent aux uns un viſage gai & enjoué, & aux autres un air ſombre & rébarbatif.

La ſcene n'a point d'heure fixe : pour l'ordinaire, l'ouverture du théâtre ſe fait au commencement de la nuit, & finit au point du jour ; car les actes des pieces ne ſont pas limités.

Le jeu eſt une eſpece de ſcience qui conſiſte à être heureux, & ce bonheur n'eſt autre choſe qu'une combinaiſon du haſard. Tout le ſavoir ſe réduit à avoir plutôt de certains morceaux de carton que d'autres ; & c'eſt dans cette préférence que gît la difficulté de réſoudre le problême du jeu. Les annales de cette Monarchie font mention d'un grand nombre de citoyens qui ſe ſont pendus ou noyés, pour n'avoir pu le réſoudre.

Le droit écrit ſur le jeu ſe trouve dans un livre que preſque tout le monde ſait par cœur, ſans l'avoir jamais lu. Outre ce code imprimé, il y a encore des docteurs-ès-jeux, qui décident certains coups que la légiſlation n'a pu prévoir ; car les ſectateurs vont toujours plus loin que ſon dogme.

Le jeu eſt une eſpece de guerre civile, où preſque toujours le plus foible bat le plus fort, & où il faut ſouvent plus de hardieſſe que de prudence ; quelquefois auſſi la timidité réuſſit, & le courage échoue.

La nation joueuſe eſt continuellement occupée à rendre des arrêts définitifs & en dernier reſſort.

Ce ſpectacle eſt diviſé en deux branches ; le petit jeu qui eſt la ſcene divertiſſante, & le grand jeu qui forme la ſcene affligeante : dans l'une, on ſe dérange, & dans l'autre on ſe ruine : l'une pourroit s'appeller la comédie du monde, & l'autre la tragédie du haſard.

Il n'eſt gueres poſſible de pouvoir peindre ces ſcenes au naturel ; je te dirai ſeulement qu'une furie infernale agite ſes acteurs : les uns ſe battent eux-mêmes, & déchirent leurs vêtements ; d'autres caſſent, briſent le théâtre, mettent la ſcene en mille pieces, & dévorent ces mêmes figures magiques qui les agitent : il y en a qui engloutiſſent des bougies entieres toutes allumées.

Ces convulſions réitérées firent tomber ceux qui en étoient poſſédés dans une léthargie, qui donna le temps de

faire des réflexions ſur les moyens qu'il y auroit de renverſer l'autel & l'idole. On ôta du temple du haſard cette divinité aveugle que les joueurs avoient toujours vénérée, & on lui en ſubſtitua à ſa place une autre clair-voyante.

Alors il n'y eût plus d'événements au jeu que ceux que l'on voulut y faire naître. La marche des petites figures de carton fut réglée; elles ſe trouverent ſubordonnées aux loix du commandement, & obéirent aux mains adroites qui les conduiſoient.

Cette nouvelle divinité fripponne eut beaucoup de ſectateurs : on vit dans ſon temple, des adorateurs de tous les rangs & de toutes les conditions.

LETTRE XXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

EN France, & dans preſque tous les pays de l'Europe, le penchant pour les femmes eſt un vice de l'eſprit; en

Eſpagne, c'eſt une maladie de l'ame.

On n'eſt pas plus le maître de ne pas aimer, qu'on ne l'eſt de ne point être indiſpoſé. C'eſt le climat qui donne l'empire au ſexe. Sa domination tient au phyſique.

La fievre d'amour eſt continuelle chez les Eſpagnols. La maladie ne fait que changer d'objet; s'ils guériſſent d'un délire pour une femme, ils ſont ſoudain attaqués d'un tranſport au cerveau pour une autre. Le tourment eſt le même, l'application ſeule eſt différente.

La vieilleſſe ne guérit pas toujours cette indiſpoſition; on eſt infirme & amoureux. Comme on reſpire juſques au dernier ſoupir, on aime juſques au dernier moment de la vie. Il eſt même des amants qui donnent rendez-vous dans l'autre monde à leurs maîtreſſes, pour s'aimer juſqu'à la conſommation des ſiecles. Tu peux bien t'imaginer qu'un peuple ſi amoureux, eſt extrêmement jaloux : celui-ci l'eſt auſſi.

Un mari ne permet point à ſa femme de voir ſon frere, ou de converſer avec ſon couſin; il permet ſeulement qu'elle s'enferme avec ſon directeur, ou qu'elle paſſe tous les jours

trois heures tête-à-tête avec ſon Confeſſeur. C'eſt ici comme un inſtinct néceſſaire dans l'hymen, pour rendre le mariage ſupportable : en effet, que deviendroit une jeune femme qui ſeroit éternellement obſédée par un mari laid, vieux, infirme & jaloux? Son état ſeroit déſolant. Un vigoureux Dominicain, ou un robuſte Franciſcain, en balance toutes les peines. Le mari eſt content, & la femme eſt ſatisfaite. J'ai ſouvent remarqué qu'en Europe il y a remede à tout, même aux maux les plus déſeſpérés.

LETTRE XXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LA mode, en Europe, ne regne pas ſeulement ſur la parure des habits; elle étend encore ſon empire ſur l'eſpece humaine.

Il y a des temps à Paris & à Londres, où elle ne veut pas qu'on parle

diſtinctement ; c'eſt alors la mode de bégayer. Celle d'aujourd'hui eſt de n'y voir pas bien clair ; il n'eſt permis de fixer les objets qu'au travers d'un verre ; un homme, qui oſeroit y voir diſtinctement avec ſes yeux, ſeroit regardé comme indigne de fréquenter le monde : les gens comme il faut ne marchent jamais ſans un microſcope. On diroit que la nation eſt compoſée de naturaliſtes, qui font ſans ceſſe des obſervations ſur les corps.

Si on eſt à l'opéra ou à la comédie, on voit deux ou trois cents lorgnettes braquées les unes contre les autres. Les charmes des femmes, pour arriver aux hommes, doivent paſſer au travers d'un verre ; ſans quoi la mode empêcheroit qu'ils n'arrivaſſent juſques à leurs cœurs ; ils reſteroient à moitié chemin. Il faut employer la lorgnette, ſi on veut paſſer pour un homme qui connoît l'optique de la beauté du ſexe.

On me mit ces jours paſſés d'une partie de comédie, où il y avoit trois jeunes Dames & autant de cavaliers : nous nous préparions à bien voir le ſpectacle ; mais, par une inadvertance

inconcevable, il ſe trouva que toute la compagnie avoit oublié ſa vue au logis, & qu'aucun de nous n'avoit eu la précaution de porter ſes yeux dans ſa poche : de maniere que nous fûmes obligés de ne pas y voir.

On m'a aſſuré que ce ſera bientôt la mode des boſſus ; ſi cette mode attaque le ſexe, l'embarras ſera des plus grands : car comme les femmes ſont boſſues neuf mois de l'année par-devant, ſi elles le ſont encore par-derriere, on ne pourra plus ſe remuer dans Londres.

On parle auſſi de la mode des boîteux : ſi elle a lieu, la nation entiere clochera ; déja il y a des petits-maîtres ici qui boîtent tout bas.

A l'égard de la mode des diſtraits, il y a déja long-temps qu'elle eſt établie. Un homme, qui fait ſon monde, doit être toujours abſent, & ſe trouver à cent lieues de ſa localité.

LETTRE XXXVII.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

CE qui a, je crois, le plus contribué à rendre la paix générale de l'Europe pratiquable, c'eſt qu'on n'a point imaginé qu'il fallût un congrès pour diſcuter dans les formes les droits des Puiſſances belligérantes.

Deux hommes ont entrepris cette affaire, & y ont réuſſi d'abord; au-lieu que dix Plénipotentiaires y auroient travaillé long-temps, & euſſent échoué à la fin.

En fait de diviſions des Princes, c'eſt ici une maxime certaine, que plus il y a de médiateurs, & plus la médiation eſt difficile; c'eſt que les difficultés augmentent dans la proportion des médiateurs.

Chaque Agent de Couronnes veut profiter de la circonſtance préſente pour établir des droits particuliers; ce qui fait que l'affaire générale pour laquelle

on s'eſt aſſemblé, eſt retardée, & même ſouvent éludée.

Un congrès général eſt un lieu hériſſé d'épines : les difficultés des Couronnes viennent s'y raſſembler de toutes parts : c'eſt un tribunal univerſel où ſe jugent toutes les affaires de l'Europe ; & en fait de procès, on ſait que ceux qui tirent leur ſource de la politique, ſont les plus difficiles à réſoudre.

Deux ou trois Princes qui traitent enſemble pour la paix générale, vont d'abord au fait. Ils évitent les chicanes ordinaires des Plénipotentiaires. Toutes les difficultés portent ſur le principal, & aucune ſur l'acceſſoire. C'eſt déja beaucoup que de rencontrer la choſe du premier coup, & de ne diſcuter que ſur ce qui eſt l'objet principal de la querelle.

En un mot, quand on ne feroit qu'eſquiver la diſpute des fauteuils, des prérogatives, des droits de préſéance, & tout le reſte du cérémonial des Agents des Couronnes, ce ſeroit déja un grand pas vers la tranquillité publique.

LETTRE XXXVIII.

Le même, au même, à Pékin..

De Londres, Sept. 1762.

L'Expulſion des Bonzes habillés de noir & à grands chapeaux, bannis à perpétuité du Royaume de France, a porté la Cour de Rome à s'aſſembler extraordinairement, pour voir ce qu'il y auroit à faire ſur une affaire, où il n'y avoit plus rien à faire. C'eſt la manie du Lieutenant du Chriſt, d'aſſembler ſon Conſeil pour délibérer ſur ce que les autres tribunaux ont délibéré pour lui : mais comme c'eſt une vieille maladie dont on ne peut le guérir, on le laiſſe dans cette ancienne habitude. Cependant le Chef de la ſecte chrétienne n'oublie jamais de donner ſes déciſions.

Au ſujet de cette expulſion, il fit aſſembler ſon Conſeil, & avec trente-trois de ſes-aides-de camp, qu'on appelle ici Cardinaux, il déclara que les arrêts & les diſpoſitions du Parlement

de Paris pour l'extirpation de cette ſociété, étoient autant de breches contre ſon autorité, & que ces actes étant portés par une juriſdiction incompétente en Europe, étoient de nulle valeur : mais comme ces appels d'incompétence en Europe ne ſont valables qu'à la tête des armées, & que le Lieutenant du Chriſt n'en a point, l'arrêt du Parlement de Paris à été exécuté en plein.

C'eſt un bonheur pour l'Europe que ce qu'on appelle le ſaint ſiege n'ait point de troupes à ſa ſolde, ou que celles qu'il a, ne ſervent que pour la décoration & la parade apoſtolique; ſans quoi la Chrétienté, outre ſes guerres de politique, ſeroit encore remplie de guerres de religion; chaque arrêt du Parlement porté contre des Bonzes, cauſeroit un ſiege ou une bataille. Il ſemble que la puiſſance eccléſiaſtique, qui lui donne le droit de ſe mêler de tout, lui ôte la faculté de ſtatuer ſur rien; & c'eſt cette impuiſſance qui donne aux Princes Chrétiens une puiſſance réelle.

LETTRE XXXIX.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

IL faut que la loi en Angleterre ſoit bien forte, pour réſiſter à une armée de chicaneurs qui l'attaquent de toutes parts. On prétend que les troupes réglées de la chicane, pour la ſeule Ville de Londres, ſont innombrables : auſſi la pauvre loi eſt-elle aux abois ; elle n'en peut plus. Les Juges ſur-tout ſont ſi déroutés, qu'ils ne ſavent où ils en ſont.

Chaque peuple en Europe a une juriſprudence qui lui eſt particuliere, avec laquelle il juge les délits de la ſociété.

En France, on plaide ſur le fait du criminel ; en Angleterre, on plaide ſur l'eſprit de la loi ; & comme cet eſprit peut être interprété de mille manieres, il y a auſſi mille moyens pour éluder la juſtice. La loi elle-même ſemble y avoir pourvu ; car la chicane en eſt l'eſprit.

Ici preſque tous les vols ſont de bonne priſe. La loi les punit à la vérité ; mais il ne rend pas juſtice à celui qui eſt volé. Il punit l'un, mais il n'indemniſe pas l'autre ; ce qui fait que la juſtice n'eſt rendue qu'à moitié. Le bien ou la ſomme enlevée après la conviction & le châtiment qui la ſuit, ne revient pas au propriétaire ; elle reſte au voleur, comme une indemniſation de la ſentence qu'il a ſubie.

Un Anglois peut jouir impunément d'un bien mal acquis, ou d'une dette qu'il n'a contractée que pour ne la pas payer, s'il peut ſe réſoudre à paſſer ſa vie en priſon. Un autre qui peut ſe paſſer de quelqu'un de ſes membres, peut voler plus ouvertement.

Il gagne tout ce dont ſa fripponnerie pourra le faire profiter, & ne perd que ce qu'il a réſolu de ſacrifier.

J'ai vu ici un Anglois qui a acquis douze cents livres ſterlings de rente aux dépens de ſon nez, & un autre deux mille livres aux dépens de ſes oreilles. Ce dernier avoit falſifié une donation, pour laquelle fraude il fut puni : mais le bien qu'il en acquit lui reſta, & il en diſpoſa à ſa mort comme d'une pro-

priété

priété bien acquiſe. La juriſprudence Angloiſe dit que c'eſt aſſez d'une punition qui flétrit le criminel, ſans lui infliger celle de la reſtitution : autrement il y auroit un double emploi dans la peine. Il eſt vrai qu'en dernier lieu, on a fait quelque changement dans cette premiere diſpoſition de la loi ; mais elle eſt encore bien-loin de l'exacte équité.

Le premier devoir de la juſtice, après la punition du crime, qui trouble l'ordre de la ſociété, eſt de faire rentrer chacun dans ſes droits. Il eſt humiliant pour une nation, qui paſſe pour la plus éclairée de l'Europe, qu'on puiſſe lui reprocher le défaut de ce premier principe.

LETTRE XL.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

LA paix a ramené ici la tranquillité publique ; mais elle a troublé l'ordre civil. Il n'y a preſque plus de ſûreté

pour perſonne dans cette Ville. On eſt arrêté & volé en plein jour. Le ſoleil n'éclaire à Londres que pour guider les pas des bandits, & les porter plus ſûrement aux vols. Vingt mille ſoldats, qui n'ont plus d'exploits à faire, ſe ſont fait voleurs de grands chemins. Faute d'ennemis à dépouiller, ils dépouillent leurs compatriotes.

Les matelots qui ont fait tant d'honneur à la Couronne d'Angleterre dans la derniere guerre, ſe diſtinguent dans les vols; de maniere que ces braves marins, qui ont été les plus grands ſoutiens du trône, deviennent les plus fermes appuis de *Tyburn*. (*) C'eſt ainſi que la guerre, en déſolant la population & les finances pendant qu'elle exiſte, acheve de tout abymer quand elle finit. Son influence eſt ſi grande, qu'elle ſubſiſte après que les maux qui l'ont cauſée, ne ſubſiſtent plus.

Lorſque les Souverains ont entre eux des diviſions, & que leurs querelles les obligent à prendre les armes, ils forcent leurs ſujets à ſe défaire d'une

(*) Lieu où ſe font ordinairement les exécutions.

induſtrie, d'où ils tiroient leur ſubſiſtance, pour leur en donner une d'emprunt, qui finit avec les ſieges & les batailles. A la ſignature du traité de paix, une foule de citoyens ſe trouvent ſans art, ni métiers, & par conſéquent ſans ſubſiſtance.

Il faudroit après la guerre rendre à chaque ſoldat la valeur de la profeſſion qu'il a abandonnée pour ſe faire militaire. Il eſt juſte que celui qui a quitté un état pour ſervir ſa patrie, rentre dans ce même état, quand ſa patrie n'a plus beſoin de ſes ſervices; mais je ne ſache pas que cette idée ſoit jamais tombée ſous les ſens d'aucune adminiſtration d'occident : ce qui fait qu'à la paix générale de l'Europe, il y a toujours une guerre particuliere dans chaque Royaume.

LETTRE XLI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

LEs Eſpagnols ne manqueroient pas d'avoir de l'eſprit dans leurs écrits, s'il ne leur étoit défendu d'en avoir. J'ai vu par quelques-uns de leurs livres, qu'ils pourroient être ſavants, & même profonds; mais il faut qu'ils ſe donnent bien de garde qu'on les ſoupçonne; car ils ſeroient perdus ſans reſſource.

Tous les grands hommes ont été punis par la perte de la vie ou de la liberté, du crime d'avoir oſé être éclairés.

Une ſociété d'hommes oiſifs & ignorants, eſt chargée de veiller ſur les productions d'eſprit; lorſque ces productions ne s'accordent pas avec leur incapacité, elle les frappe d'anathême.

Outre ſon inſuffiſance naturelle, elle a un motif de plus, qui eſt d'empêcher que le génie national ne ſe forme. Tout

ſeroit perdu, ſi les ténebres de l'entendement étoient une fois diſſipées. Pour que le deſpotiſme monachal ſubſiſte, il faut que l'aveuglément continue.

C'eſt à ce deſpotiſme que l'Eſpagne doit le peu de progrès qu'elle a fait dans la politique, les ſciences & les arts.

Le climat a beau faire des efforts pour diſſiper l'ignorance générale. Le phyſique n'eſt jamais auſſi puiſſant que la prévention publique.

LETTRE XLII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

SI tu étois à Londres, & que tu vis le Roi d'Angleterre, tu croirois qu'il n'a point de Royaume, tant il eſt peu environné de cette ſplendeur, qui accompagne ailleurs les Rois. Son train ordinaire eſt un carroſſe à deux chevaux, & ſa garde ordinaire eſt com-

poſée de deux valets de pied : (*) il paroît ſouvent même à cheval, ſuivi d'un ſimple Ecuyer. Il n'y a point de petit Mandarin à la Chine, qui ne ſe montre en public avec un plus grand étalage.

Il eſt auſſi modeſte dans ſon domeſtique, que dans ſon extérieur.

Georges III, qui regne aujourd'hui, croyant peut-être que le palais de *St. James* étoit trop vaſte pour loger Sa Majeſté, a acheté une petite maiſon au bout du parc, où au moment que je t'écris, il fait ſa réſidence ordinaire. Imagine-toi le cabinet de notre auguſte Empereur : voilà le Palais royal.

Il y a baaucoup à dire pour & contre ſur cette matiere. Je me garderai bien de rien décider là-deſſus : un plus habile politique que moi ſeroit embarraſſé ; car ſi les autres Potentats de l'Europe font bien d'être magnifiques, ceux d'Angleterre font bien auſſi de ne l'être pas. Si un politique de Paris dit que la ſplendeur du Roi de France eſt une partie de ſa puiſſance, un politi-

(*) Le Roi paroit preſque toujours ainſi, à moins qu'il n'aille en Parlement.

que de Londres peut dire que la modération du Roi de la Grande-Bretagne forme la ſienne. Si le premier ajoute que, dans la Monarchie qu'il habite, il faut de l'éclat dans le Prince; le ſecond peut répondre que, dans le Royaume d'Angleterre, il n'en faut point.

Je crois que pour réſoudre cette queſtion, le meilleur parti qu'il y ait à prendre, c'eſt de remonter à la conſtitution politique.

La modération & l'égalité forment le Gouvernement monarchique républicain : elles en ſont l'ame. La puiſſance de l'Etat en Angleterre n'eſt point dans le Roi, elle eſt dans la nation. Le trône n'en eſt que la figure, il la repréſente : or, un Monarque Anglois, qui employeroit un grand luxe, repréſenteroit trop; il iroit au-delà de cette égalité qui en eſt le ſoutien; il offuſqueroit des yeux accoutumés à la modération, & par-là jetteroit par-tout le déſordre & la confuſion.

LETTRE XLIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LA réforme a procuré ſans doute un grand bien à ce Royaume ; mais je ne ſais ſi elle n'a pas trop réformé.

Je dirois volontiers que les François ſont trop chrétiens, & que les Anglois ne le ſont pas aſſez. Je cherche des limites chez les peuples d'Europe, & je ne trouve par-tout que des extrêmités.

On a banni l'Euchariſtie & les Saints de la Religion d'Angleterre ; mais on n'a rien ſubſtitué à la place ; ce qui forme un vuide dans ce culte.

On doit faire une différence entre cette foule de cérémonies ſuperflues, qui alienent l'eſprit du vrai culte de Dieu, & ces ſaintes pratiques, auſſi religieuſes que néceſſaires, qui y attachent l'ame.

Nous tenons beaucoup aux choſes que nous pratiquons tous les jours, &

nous ſommes aſſez indifférents pour celles que nous exerçons rarement. Delà vient que les Juifs & les Mahométants, qui ſont chargés d'actes extérieurs, ſont ſi étroitement attachés à leur religion, lorſque les ſauvages, qui n'en ont preſque point, en changent ſi facilement.

La religion de Rome eſt trop chargée de pratiques; peut-être celle d'Angleterre n'en a-telle pas aſſez. On vit ici ſans facon avec la Divinité; on ne ſe gêne point avec elle. Les fideles de cette communion aſſiſtent le Dimanche aux prieres publiques. A l'égard du reſte de la ſemaine, il n'eſt non plus queſtion d'aller invoquer Dieu dans ſon temple, que s'il n'y en avoit point. On voit même beaucoup de gens qui s'en diſpenſent ce jour-là. Ils ont chez eux l'autel & l'idole. Ils liſent quelques chapitres d'un livre, qu'ils appellent la Bible; moyennant quoi tout acte de religion finit-là.

Ce n'eſt pas que, dans les autres jours de la ſemaine, les Egliſes ne ſoient ouvertes, & que les prieres ne s'y diſent: mais il n'y a que les gens déſœuvrés, & ceux qui n'ont rien à faire qu'à prier Dieu, qui y aſſiſtent.

Cette indifférence pour les pratiques ordinaires de la religion, place les fideles de cette ſecte à moitié-chemin de l'incrédulité : delà à l'athéïſme, il n'y a preſque point de chemin à faire.

Ici le culte n'a rien de commun avec les mœurs ; les vices & les vertus ſont indépendants de la croyance. Le ſyſtême du Gouvernement & une certaine morale, pour m'exprimer ainſi, politique & civile, ſoutiennent la ſociété. On y eſt chrétien indépendamment du dogme. Dans un beſoin, on pourroit preſque ſe paſſer de religion en Angleterre.

LETTRE XLIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

L'Angleterre, me diſoit dernièrement le Baronnet, a établi un ſyſtême de guerre, qui doit exciter conſidérablement les vertus militaires, parce qu'il eſt fondé ſur l'intérêt qui eſt le plus grand

reſſort qui ſoit dans le cœur humain. Il permet que les Officiers de la Couronne s'approprient les priſes faites ſur l'ennemi. Par ce réglement, le mobilier des conquêtes appartient à ceux qui les font.

On a vu des Officiers dans cette derniere guerre, dont la bravoure a été évaluée à une ſomme de cent mille livres ſterlings. C'eſt, comme tu vois, donner un grand intrinſeque aux vertus militaires.

Il eſt à préſumer que ces derniers exemples décideront un grand nombre de citoyens à ſe faire militaires; car de toutes les émulations, celle de l'argent eſt la plus forte. Les héros de notre nation, qui avoient autrefois aſſez de grandeur d'ame pour ne faire aucun cas de leur vie, n'auront pas aſſez de force à l'avenir pour mépriſer les richeſſes.

Il eſt à craindre que ce commerce d'héroïſme ne prenne trop ſur les autres profeſſions; & que dans peu dans cette Iſle, il n'y ait trop de marchands en gloire.

Les braves nations, ajouta-t-il, qui firent autrefois la conquête du monde,

ne connurent point cette vénalité des qualités militaires : la gloire, attachée aux belles actions, leur ſuffiſoit. Ils n'euſſent pas changé cette récompenſe contre celle de tous les tréſors du monde.

La ſatisfaction d'être utile à ſa patrie doit ſuffire à tout citoyen. L'avantage de la conquête doit être général, & la gloire perſonnelle ; mais la plupart des réglements en Europe vont juſques à détruire ces mêmes vertus, ſur leſquelles les Gouvernements ſont fondés.

LETTRE XLV.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

LE lendemain de cet entretien, le Baronnet s'exprima ainſi. Pour ſuivre le fil de ma derniere idée, me dit-il, il me ſemble que notre Gouvernement a accordé plus qu'il ne devoit, en permettant aux Officiers généraux de s'approprier le mobilier des conquêtes. Ce mobilier appartient à la République ; c'eſt un bien ſacré, qu'on ne peut dé-

tourner ſans ſe rendre criminel envers le peuple.

Les citoyens, qui, par les charges & les impôts, payent tous les fraix de la guerre, doivent jouir, non-ſeulement des avantages de la conquête, mais même de tous les acceſſoires qui y ſont attachés.

Le domaine conquis ſur l'ennemi doit être uni à celui de la Couronne, & les richeſſes numéraires dépoſées dans le tréſor public pour ſervir d'indemniſation aux charges paſſées, ou prévenir la création des nouvelles, ſans quoi le peuple perdroit juſques à l'eſpérance d'être indemnifé de ſes malheurs; ce qui le jetteroit dans l'accablement, ou le rendroit furieux.

La condition naturelle du ſoldat eſt la guerre; les peines, les troubles & les dangers qui y ſont attachés, ſont une ſuite de ſon état.

Pendant une longue ſuite de ſiecles, les militaires d'Europe firent la guerre à leurs dépens; les peuples, qui demeuroient dans les Villes pendant que duroient les ſieges & les batailles, ne payoient preſque rien. Alors on pouvoit dire que les ſoldats avoient droit

ſur les dépouilles de l'ennemi ; mais la fortune ne les ayant pas toujours ſervis favorablement, ils vendirent cette prérogative aux Princes, qui à la place leur accorderent une paye qu'ils reçurent toujours réguliérement ; c'eſt-à-dire, qu'ils renoncerent par-là à tous les droits qu'ils pouvoient avoir ſur les mobiliers des conquêtes.

Quand les ſoldats Romains ſe partageoient le butin fait à la guerre, la République ne leur paſſoit point de ſolde ; quand la paye fut établie, le butin n'appartint plus aux militaires, mais devint le bien particulier du public.

Il eſt bien permis à chaque Gouvernement de récompenſer les ſujets qui, à la guerre, ont rendu des ſervices importants à l'Etat, ou qui ſe ſont ſignalés par quelque action d'éclat ; mais ce doit être par des diſtinctions des poſtes, des rangs & des honneurs ; jamais par des richeſſes qui appartiennent à la République.

LETTRE XLVI.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

CE que je t'ai dit ailleurs au ſujet des déciſions du Pa-l-m-t d'Angleterre, eſt le même à l'égard des harangues. Quand la cabale d'un parti a le deſſus, les diſcours de l'autre arrivent toujours trop tard. Ces derniers Démoſthenes Anglois ne font qu'agiter l'air par leurs raiſonnements. On les écoute cependant; car la parole eſt libre en Angleterre; on fait plus, on les admire; on trouve même leurs arguments convaincants; mais on n'en fait ni plus ni moins.

Ceci me fait reſſouvenir d'une petite hiſtoriette que j'ai lue quelque part en France, qui, quoiqu'à cent lieues de mon ſujet, y a néanmoins quelque rapport.

On dit qu'un homme, qui avoit beſoin d'argent, ſe rendit chez un uſurier, qui prêtoit à gros intérêt. Celui-ci le

mena d'abord à l'Egliſe. Un Prédicateur y prêchoit juſtement ſur l'uſure. Il fit une peinture ſi vive de ce vice, que l'uſurier en fut frappé. Il trouva que ſes raiſons étoient ſolides & convaincantes. Après que le Sermon fut fini, il ſe tourna du côté de celui qui venoit lui emprunter de l'argent : » Mon» ſieur, lui dit-il, cet homme a prêché » divinement ; on ne peut rien de mieux : » il a bien rempli ſes obligations ; al» lons accomplir les nôtres. »

Les membres du parti de la Cour, après les diſcours prononcés par ceux de la République, pourroient dire : Ces gens-là s'énoncent à merveilles ; ils ont bien fait leur devoir ; allons-nous-en faire le nôtre.

Il eſt vrai que ces belles harangues, tout inutiles qu'elles ſont, apprennent une choſe, dont il eſt important d'être informé ; c'eſt qu'une République peut ſavoir tout ce qu'il faut pour ne pas ſe corrompre, dans le temps même qu'elle ſe corrompt.

LETTRE XLVII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

LA police de ce Royaume eſt devenue un objet principal de l'adminiſtration politique. Le Prince lui-même y donne ſes ſoins. On peut voyager aujourd'hui en Eſpagne. Les chemins commencent à devenir praticables: ceux qui parcourent cette Monarchie, n'ont plus beſoin de traîner après eux leurs maiſons, comme ils y étoient obligés autrefois. Il y a des maiſons publiques ſur la route, où les étrangers ſont reçus pour leur argent; on commence à croire qu'on voyage chez un peuple chrétien.

Madrid a déja l'air d'une Ville européenne. On l'a embellie & décorée.

C'eſt commencer la réforme d'un Etat par où il faudroit la finir. Je voudrois que les Rois remontaſſent à la ſource des grands déſordres, & qu'ils laiſſaſ-

ſent les petits ſoins de police à leurs Officiers ſubalternes, qui leur en rendiſſent compte dans leurs moments perdus; je veux dire que l'acceſſoire dans l'adminiſtration ne vint qu'après le principal.

LETTRE XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LEs faiſeurs de projets en Angleterre ſont plus profonds que ceux de tous les autres pays du monde. Un politique Breton, qui m'entretient quelquefois de ſes vues ſur l'Europe, me fit voir derniérement un plan, par lequel il prétend rendre un Prince d'Allemagne le plus grand Monarque du monde.

Il s'eſt trouvé quelquefois des gens qui ont imaginé d'enlever à certains Potentats de l'Europe une portion de leur domaine: mais celui-ci ne penſe pas à moins qu'à dépouiller une vingtaine de Souverains tout à la fois; le tout pour

cent livres ſterlings une fois payées au donneur d'avis.

PLAN d'agrandiſſement propoſé au Roi de Pruſſe.

SIRE,

» VOTRE MAJESTÉ a fait la guerre » pendant pluſieurs années pour ſe con- » ſerver une ſeule Province ; tandis » qu'avec les mêmes troupes & leurs » exploits, elle auroit pu faire la con- » quête du plus beau pays de l'univers: » je veux parler de l'Italie, que perſonne » ne garde, & qui peut être priſe par » le premier conquérant d'Europe, qui » en voudra faire la conquête. Ce ſeroit » pour VOTRE MAJESTÉ l'affaire d'une » campagne.

» L'Etat eccléſiaſtique ne coûtera que » la peine de ſe préſenter. Il ſuffira, » pour que Rome ſe rende, d'un corps » d'artillerie compoſé de deux coule- » vrines. A la premiere décharge, les » troupes du Saint-Siege s'enfuiront, & » laiſſeront VOTRE MAJESTÉ maî- » treſſe de la Ville. Après s'être em- » paré du château St. Ange & du Ca- » pitole, il faudra envoyer le Pape à

» Avignon, avec le titre de Gouver-
» neur de Carpentras, & du reſte du
» Comtat Venaiſin. Jean XXII y fai-
» ſoit bien autrefois ſa réſidence ordi-
» naire, & le trouvoit aſſez grand pour
» lui; d'où vient qu'il ſeroit trop petit
» pour les Papes d'aujourd'hui?

» La conquête de Naples eſt auſſi fa-
» cile; il ſuffiroit ſeulement de chan-
» ger les coulevrines en canons. Il fau-
» droit cependant avoir un corps de
» troupes prêtes au beſoin; car VOTRE
» MAJESTÉ ne croit pas aux reli-
« ques, & les Napolitains aimeroient
» mieux mourir, que leur ſaint *Genaro*
» tombât au pouvoir d'un Prince héré-
» tique.

» Après la réduction de cette Ville,
» VOTRE MAJESTÉ fera partir le Roi
» de Naples pour la Sicile, & lui aſſu-
» rera à perpétuité ce Royaume à lui
» & à ſes deſcendants.

» En revenant de Naples & de Ro-
» me, VOTRE MAJESTÉ prendra en
» paſſant Saint-Marin, Boulogne & Fer-
» rare.

» La République de Veniſe eſt trop
» ancienne; il y a quatorze cents ans
» qu'elle ſubſiſte: il eſt donc temps

» qu'elle finiſſe. Une compagnie de vos » gardes ſuffira pour abolir ſon Sénat, » & pour faire paſſer la nation à Cor- » fou, Zantes & Céphalonie.

» Il ne faut que dix mille hommes » pour faire le ſiege de Gênes, & pour » obliger la République de s'embarquer » pour la Corſe. Toute l'Europe ſait » qu'elle a un grand deſir de dominer » ſur ce peuple. Ce ſera une belle oc- » caſion pour elle d'aller en perſonne » réduire ces rébelles.

» Le moindre de vos Officiers, avec » vingt hommes d'élite, s'emparera de » Modene, Regio & Coregio. Après » la priſe de ce petit Etat, comme ſon » Souverain aime beaucoup à régenter, » il faudra le faire Gouverneur de la » Siléſie.

» On aura beſoin d'un plus grand » détachement pour faire la conquête » de Parme, Plaiſance & Guaſtalle: » mais avec quelque peu de troupes » de plus, on s'en emparera, & cela » ſans faire tort au Prince régnant; » car Dom Philippe aime l'Eſpagne, & » ne peut point ſouffrir l'Italie. Il ſera » donc charmé de trouver cette occa- » ſion de retourner dans ſon pays.

» Le Piémont ſera plus difficile, » d'autant plus qu'il eſt gouverné par » un Prince auſſi laborieux que vigi- » lant ; mais il n'eſt pas indomptable. » Je ne crois pas qu'Emmanuel, qui eſt » ce Prince, veuille meſurer ſes for- » ces avec votre puiſſance. Il aimera » mieux partir pour la Sardaigne, ou » ſe retirer en Savoye.

» A l'égard du Milanois, le Man- » touan & la Toſcane, la Maiſon » d'Autriche vous les cédera pour la Si- » léſie ; de maniere que VOTRE MA- » JESTÉ ſe trouvera par-là ſeul Sou- » verain d'Italie.

LETTRE XLIX.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

LEs femmes en Europe crevent de vanité ; l'orgueil les étouffe : elles peuvent à peine reſpirer. Ce ſont les hommes qui leur enflent ainſi le cœur. Hé ! le moyen qu'elles puiſſent s'empêcher d'être vaines ! l'autre ſexe leur fait con-

tinuellement amende honorable. Il leur ſacrifie continuellement fortune, honneurs, rangs, diſtinctions. Les Rois ne font leurs efforts pour ſe rendre grands, que pour devenir petits devant elles. Tout tombe à leurs pieds, juſques aux ſceptres & aux couronnes.

Quoique les Anglois en général n'ayent pas le loiſir de faire les galants auprès des femmes, le peu de temps qu'ils y paſſent n'eſt pas perdu. Ils leur montrent une ſoumiſſion ſi aveugle, que cela va juſques à la dépendance abſolue.

Je vis l'autre jour dans une aſſemblée, un grand Breton fier & ſuperbe; mais qui eſt ſi humble & ſi humilié devant une petite créature, qui a pris l'aſcendant ſur lui, que cela va juſques à la ſervitude ouverte; car quand les Anglois deviennent eſclaves des femmes, ils le ſont plus que les autres. Quoi qu'il en ſoit, celle-ci le traite comme un negre. Souvent elle le relegue pendant quinze jours dans ſa chambre; & il ne faut pas que le priſonnier ſorte des arrêts, qu'il n'ait auparavant obtenu ſa grace. Si elle lui ordonnoit de ſe pendre, il s'étrangleroit auſſi-tôt. Les Eu-

ropéens appellent cela être galant, ou autrement avoir des égards & de la déférence pour le beau sexe.

Plus je compare nos coutumes à celles de ces peuples, & plus je me persuade que nos législateurs connoissoient mieux le cœur humain que ceux d'Europe, lorsqu'ils mirent la clôture des femmes au rang des premieres loix politiques ; ils prévinrent par-là, comme je te l'ai dit ailleurs, une foule de maux qui affligent presque tous les Empires de l'Europe.

LETTRE L.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

MAlgré l'expulsion des Bonzes Jésuites, on mande de Paris que le Roi de France n'a pas été encore assassiné. Les mêmes avis ajoutent que de tous les membres du Parlement qui les ont bannis du Royaume, aucun, jusqu'au départ du dernier courier, n'avoit été empoisonné. Il y a mêmes des gens qui vont

vont juſqu'à ſe flatter qu'il n'y aura point de guerres civiles dans l'Etat, & qu'on s'en verra débarraſſé ſans effuſion de ſang.

Ceux qui craignoient pour la Monarchie & le peuple, leur ſavent gré de cette modération; car, à des gens qui paſſent pour n'être pas bons, on leur tient compte de tout le mal qu'ils ne font pas.

La choſe ne s'eſt pas paſſée cependant entiérement ſous ſilence. Leur banniſſement a excité un bourdonnement ſourd, d'où eſt né ce murmure rédigé en articles.

» I. Que leur expulſion hors du Royaume attaque directement la perſonne » de Dieu, & eſt un attentat commis » contre les droits du Ciel.

» II. Que cet attentat bleſſe non-ſeulement les loix divines, mais même » les humaines, qui défendent de bannir quelque corps de citoyens que » ce ſoit, ſans une conviction manifeſte de griefs capitaux.

» III. Que les termes de l'arrêt qui » bannit la ſociété de la France, ſont » vagues, généraux, dénués de tout » fondement. & découvrent une ven-

» geance cachée qui vient de loin.

» IV. Que c'eſt violer les droits de » l'hoſpitalité, qui doivent être ſacrés » pour ceux qui ne cauſent aucun dé- » ſordre dans la ſociété générale dont » ils ſont membres.

» V. Que nul tribunal ſéculier n'a le » droit d'expulſer aucun corps régulier, » à moins de délits capitaux avérés par » tous les membres qui le compoſent.

» VI. Que des maximes pernicieuſes » de quelques-uns de leurs membres » ne forment pas un délit ſuffiſant pour » bannir la ſociété entiere; que dans » toutes les compagnies les fautes ſont » perſonnelles.

» VII. Que la ſaiſie de leurs biens » eſt un vol manifeſte; que ces biens » ne ſont ni à eux ni à l'Etat; que c'eſt » un dépôt qui a été confié à leur ſo- » ciété, qui ne peut paſſer en d'autres » mains, ſans bleſſer les intentions des » morts, & les droits des vivants, &c. » &c. »

Ce n'eſt, je crois, que dans les Etats où on laiſſe prendre trop d'empire à certains corps, qu'on peut les voir ſi oſés. Les ſociétés de Bonzes en Europe voudroient toujours diſtinguer les droits

entre eux & le Souverain : c'eſt-à-dire, établir des prétentions indépendantes de l'Etat politique.

LETTRE LI.

Le même, au Mandarin Kié-tou-nà, *à Pékin.*

De Londres.

LE Duc plénipotentiaire de France, qui a ſigné le traité entre les deux Couronnes, eſt parti pour Verſailles. Un jeune Capitaine de Dragons lui a ſuccédé. Il a le même rang & les mêmes titres. C'eſt faire un Plénipotentiaire à la pointe de l'épée.

On dit que le Capitaine Miniſtre eſt vif, bouillant & emporté ; il parle de temps en temps de ſe battre. Je préſume qu'il met la bravoure au-deſſus des qualités du négociateur. Tu peux bien t'imaginer qu'avec d'auſſi heureuſes diſpoſitions a devenir ſoldat, il ne ſera pas long-temps Miniſtre : on attend ſa chûte tous les jours. Celle-ci ne ſera point ſa faute ; mais celle de ceux qui

l'employent; je te l'ai dit ailleurs, la France n'a point d'école de Miniſtre. On devient Plénipotentiaire & Ambaſſadeur du premier coup, ſans l'avoir jamais appris.

LETTRE LII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

ON a arrêté ici un citoyen qui avoit publié des injures contre le Roi dans une feuille périodique, appellé le North Breton.

L'offenſe étoit perſonnelle à la Couronne. Il avoit écrit que le Monarque avoit menti.

Après l'avoir fait conduire dans une priſon qu'on nomme la tour, il fut queſtion d'examiner ſi l'on pouvoit l'y détenir. Après pluſieurs recherches, on trouva, ou du moins on crut trouver, que le priſonnier n'avoit point paſſé les bornes de la liberté Angloiſe, & qu'il avoit tout juſte inſulté le Prince dans

les limites de la conſtitution Britannique ; car chaque Gouvernement en Europe a ſa forme qui influe ſur la maniere de penſer des ſujets.

Par exemple, en Angleterre on penſe que le Roi ment lorſqu'il ne dit pas la vérité ; au-lieu qu'en France, en Eſpagne, en Portugal, & dans tous les Etats tout-à-fait deſpotiques, il eſt reçu que le Roi dit la vérité, lors même qu'il ment.

Comme on ne pouvoit pas détenir ce citoyen, on le relâcha : mais à peine eut-il recouvert ſa liberté, qu'il écrivit aux Miniſtres qu'ils étoient des voleurs, & les menaça de les faire arrêter comme tels. On fit de nouvelles recherches ſur cette ſeconde invective, & on trouva qu'il pouvoit employer ces termes au pied de la lettre ; attendu que ces Miniſtres avoient ordonné de fouiller chez lui pendant ſa détention, & de lui enlever ſes papiers ; & que, ſelon les loix d'Angleterre, ceux qui prennent, ou ordonnent de prendre les effets qui appartiennent à un citoyen, ſont déclarés voleurs.

Ces invectives de la part d'un ſujet, adreſſées au Roi & à ſes Miniſtres, te

révolteront ſans doute; je ne les approuve pas non plus; mais il y a tel Gouvernement en Europe chez qui tout cela peut convenir.

Le citoyen détenu étoit membre du Parlement; c'eſt-à-dire, un des repréſentants du corps où réſide la ſouveraine puiſſance : or, s'il étoit permis aux Miniſtres d'Etat de ſe ſaiſir des membres, bientôt ils empriſonneroient le Parlement entier, & ſeroient comme Cromwell, qui les ayant chaſſés les uns après les autres, ferma la porte, & emporta la clef avec lui.

LETTRE LIII.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

MOn hôte de Paris qui eſt un fort honnête homme, quoiqu'un peu politique, me promit avant mon départ, que s'il arrivoit quelque nouveauté dans cette Capitale, qui méritât l'attention de notre Cour, il m'en donneroit auſſitôt avis.

Je ne penſois plus à ſa correſpondance, lorſque hier, jour de poſte, je reçus la lettre ſuivante avec cette adreſſe:

A Monſieur,

Monſieur CHAM-PI-PI, *Directeur général de Réflexions morales, & politiques ſur l'Etat préſent de l'Europe.*

A Londres.

MONSIEUR,

» Depuis le dernier traité de paix » entre la France & l'Angleterre, il eſt » arrivé dans cette Ville un grand nom- » bre d'ours, ou pour mieux dire des » ſauvages.

» Ces ours ne marchent pas à qua- » tre pattes comme ceux qui ſont dans » les bois; ils ſe tiennent debout ſur » leurs pieds, ont un corps, des bras, » des mains comme des créatures rai- » ſonnables; on les prendroit preſque » pour des hommes.

» Ces ſauvages ſont habillés à l'Eu- » ropéenne, excepté que la taille de » leurs habits eſt placée ſous les aiſſel- » les, & que leur juſte-au-corps reſ- » ſemble aux ſoutanes de nos Prêtres.

» Vous aurez ſans doute remarqué » dans vos réflexions politiques, que » nous autres François, nous avons au » bout des manches de nos chemiſes de » petits morceaux de toile fine, que » nous appellons manchettes, pour quant » à eux ils n'ont que leurs mains au bout » de leurs bras.

» Il faut ſans doute que dans le pays » de ces ſauvages, ceux qui ont la tête » groſſe paſſent pour avoir plus de gé- » nie que les autres; car ils l'enflent par » des perruques rondes d'une grandeur » énorme.

» Ils ouvrent de grands yeux mornes » & ſtupides, & nous regardent d'un » air ſi étonné, qu'il ſemble qu'ils n'ont » jamais vu des hommes. Pour ce qui » eſt de leur maniere de s'exprimer, je » ne vous en dirai rien : je ſais bien qu'ils » ſifflent ; mais j'ignore s'ils parlent. » Ceux qui converſent avec eux pré- » tendent qu'ils ont une difficulté dans » la langue, & qu'ils inclinent beaucoup » à devenir muets; car ils ſont quel- » quefois quatre heures de ſuite autour » d'une table ſans proférer un ſeul » mot.

» Ces mêmes ſauvages boivent beau-

» coup de *bierre* forte, du vin, & » fument conſidérablement de tabac. » Après qu'ils ont vuidé enſemble un » grand nombre de bouteilles, ils ſe » cherchent diſpute, & ſe battent com- » me des dogues : c'eſt la ſeule conver- » ſation humaine qu'on leur connoiſſe.

» Ils ne font uſage ni de l'épée ni » du ſabre ; leurs armes offenſives & » défenſives ſont leurs ongles. Au-lieu » que les François s'ôtent la vie dans » leurs diſputes, ceux-ci s'arrachent les » yeux.

» Ces animaux ſont toujours attrou- » pés entre eux, & ne fréquentent point » les autres bêtes du pays.

» En général, ils fuyent la bonne » compagnie ; il n'y a que les femmes » ſans mœurs & les filles de l'Opéra » qui ſachent les apprivoiſer.

» On leur fait cependant ici un bon » accueil ; car ils apportent de leur » pays de petits grains d'or, dont les » Pariſiens font grand cas.

» Ils ne font pas un long ſéjour dans » cette Capitale. A peine y ſont-ils ar- » rivés, que les femmes de ſpectacle les » obligent d'entreprendre le voyage de » Montpellier, pour leur faire changer

» d'air ; car celui de Paris leur attaque » les nerfs, & les empêche preſque de » marcher.

» Pour ne pas vous tenir plus long- » temps en ſuſpens, je vous dirai que » ces ours ſont des Anglois ; mais j'ou- » bliois que vous faites actuellement » votre ſéjour à Londres, & que vous » vous trouvez par conſéquent vous- » même dans la grande ménagerie de » ces bêtes. Je ſuis, &c.

Depuis que je fréquente la France & l'Angleterre, j'ai ſouvent réfléchi à cette antipathie naturelle qu'il y a entre ces deux nations, qui les porte à ſe déchirer continuellement par des portraits ridicules, & j'ai trouvé qu'elle eſt fondée ſur des cauſes phyſiques, morales & politiques, & que par conſéquent il n'y a plus moyen de la prévenir.

L'Anglois eſt ſombre ; le François eſt gai. L'un penſe beaucoup, l'autre ne réfléchit pas tant ; celui-là a du bon ſens ; celui-ci a de l'eſprit. Le Gouvernement du premier eſt républicain ; celui du ſecond eſt monarchique. L'Anglois croit être libre ; le François s'imagine qu'il eſt eſclave ; l'un compoſe

un petit peuple ; l'autre forme une grande nation ; ſans compter la rivalité dans les arts, & les ſciences, &c. &c. il n'en faut pas davantage pour éterniſer la haine, & l'antipathie entre ces deux peuples.

LETTRE LIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *de Londres.*

De Madrid.

LEs hommes au milieu deſquels je me trouve ſont ſi fiers que cela va juſques à l'orgueil. J'en cherche par-tout la cauſe, & ne la rencontre nulle part.

Les Eſpagnols ſont les hommes les plus laids de l'Europe. De la couleur naturelle de ce peuple à celle des Maures d'Afrique, il n'y a qu'une deminuance. La nation eſt dans une ignorance craſſe à l'égard des grandes ſciences ſpéculatives qui diſtinguent les autres dans la chrétienté. Elle ne ſait preſque rien. La pauvreté des Eſpagnols va juſques à l'indigence : en général, ils

meurent de faim ; leur frugalité eſt une ſuite du climat, ou pour mieux dire de leur fainéantiſe : mais il leur manque preſque toujours le néceſſaire.

Toutes les branches du pouvoir politique & civil ſont abymées : aucune partie de l'adminiſtration n'eſt à ſa place. La nation a perdu l'équilibre ; elle n'eſt en proportion de forces relatives avec aucun Etat ; le plus foible de l'Europe peut la ſubjuguer.

Le deſpotiſme abſolu du Prince rend ce peuple eſclave. Il eſt ſubordonné non-ſeulement au Roi, mais même au tribunal des Moines. La politique l'humilie d'un côté, & la religion l'avilit de l'autre. Il faut qu'une nation ſoit naturellement bien fiere, pour être auſſi orgueilleuſe au milieu de tant de ſujets qui doivent l'empêcher de l'être.

LETTRE LV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

L'Ambition des petits Princes vient trop tard. Les grandes Puiſſances d'Europe ſont établies irrévocablement. Leur pouvoir qui date de loin, pour m'exprimer ainſi, a preſcrit. Il n'y a plus moyen de les anéantir. On peut bien leur faire tête pendant quelques années, & remporter même des victoires : mais c'eſt tout ce qu'on peut faire. Elles reprennent inſenſiblement le deſſus, & la force ſupérieure l'emporte toujours à la fin ſur l'inférieure.

La France a reçu pluſieurs échecs pendant cette guerre : mais elle reſte toujours un corps immenſe. La Maiſon d'Autriche a eſſuyé également des revers : mais cela n'a rien diminué de ſes premieres forces, qui ſont toujours ſupérieures à celles de l'ennemi, qui vient d'avoir l'avantage ſur elle. Quel-

ques années de repos rendront à ces corps toute leur premiere vigueur ; on peut bien les fatiguer, mais non pas les abymer.

Georges & Fréderic font beaucoup de bruit de leurs trophées. Je ne veux rien diminuer ici de leur gloire ; mais il eſt certain qu'Ils la doivent à l'engourdiſſement de ces deux premieres Puiſſances, qui leſ euſſent écraſés du ſeul poids de leur grandeur, ſi le défaut d'adminiſtration n'eût empêché l'activité de leurs forces.

Il n'y a pas plus de grandeur à ſe faire honneur de ces exploits, qu'à ſe vanter d'avoir eu l'avantage ſur deux corps malades.

Quoique Chinois, je frémis pour ces deux petits Etats, quand je penſe que le moindre nouvel arrangement des cauſes ſecondes peut faire changer leur fortune de face, & que deux petits individus de quelque pied de haut peuvent renverſer le ſyſtême de leur grandeur.

Qu'il naiſſe un habile Miniſtre en France, & l'Angleterre retombe auſſi-tôt dans ſon premier état de médiocrité. Qu'il paroiſſe un génie ſupérieur au Conſeil de Vienne, & la Pruſſe eſt anéantie.

On prétend que ſi un certain homme, appellé Maurice, ne fût pas mort avant la guerre, la France eut fait une paix plus glorieuſe. Les politiques vont même plus loin; ils diſent que s'il eût été en vie, Fréderic n'auroit jamais oſé faire une invaſion en Saxe. Les révolutions des Etats dépendent preſque toujours ici de l'exiſtence d'un ſeul mortel.

Le calcul eſt clair. Il n'y a point de combinaiſon dans les cabinets qui puiſſe le détruire. Il peut ſe prouver par la regle des nombres, qui, en matiere de puiſſance, eſt la premiere démonſtration géométrique: c'eſt-à-dire, que vingt-cinq millions de bras ſont ſupérieurs à dix millions.

L'Angleterre, dit-on, a une bonne adminiſtration: mais la France n'a qu'à perfectionner la ſienne. Les terres Bretonnes produiſent beaucoup; mais la Monarchie Françoiſe n'a qu'à augmenter ſon agriculture. La Grande-Bretagne a une nombreuſe marine; la France n'a qu'à en établir une qui ne lui ſoit pas inférieure.

Ces différentes adminiſtrations ne ſont pas un ſecret d'Etat; leur publicité les rend communes à toutes les nations. La

France peut les employer comme l'Angleterre ; peut-être même avec plus d'avantage, parce qu'elle a plus de reſſources. Même raiſonnement pour la Maiſon d'Autriche.

LETTRE LVI.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

IL y a dans la nation Angloiſe comme un germe de diviſion qui prévient la tranquillité publique.

Cette Monarchie vient de ſigner la paix avec la France ; mais il lui reſte une guerre avec elle-même. Les Grands de l'Etat ſe démettent de leurs charges ; ils abandonnent la Cour, & ſe retirent dans leurs terres. Le peuple, qui n'a point de retraite, ſe plaint amérement. Le mécontentement vient de ce que le Monarque qui regne aujourd'hui s'eſt choiſi un Miniſtre qu'il veut maintenir dans ſon poſte. On n'eſt pas fâché que le Miniſtre l'ait ; mais ſeulement que le Roi ſe le ſoit donné : ce qui

paroît ici un attentat contre la liberté publique.

Il eſt queſtion de ſavoir ſi le Roi d'Angleterre a le droit d'être auſſi indépendant que le dernier de ſes ſujets. On prétend que le Gouvernement de la Grande-Bretagne eſt combiné, de maniere que, pour que le peuple ſoit libre, il faut que le Roi ſoit eſclave.

Les Anglois diſent pour leur raiſon, que, quand ils appellerent un Prince étranger à la Couronne, la conſtitution ſe trouva faite comme cela; que c'étoit à prendre ou à laiſſer.

Il y a un proverbe en Europe qui dit que les pactes font les loix, & que les loix font les Rois. Georges III dit à ſon tour qu'il ne veut pas être le premier eſclave de l'Etat; que la ſervitude n'eſt pas faite pour les Souverains; qu'il veut jouir des mêmes prérogatives que ſes peuples.

Je me garderai bien de rien décider ſur cette queſtion. Ce qu'on peut dire là-deſſus en général, c'eſt qu'on ne ſauroit trop limiter le pouvoir des Rois qui gouvernent les peuples indépendants.

La conſtitution a beau être libre; ſi

elle cede la moindre de ſes prérogatives, on verra bientôt l'autorité royale s'établir irrévocablement.

Le deſpotiſme eſt une lime ſourde, qui ronge inſenſiblement les chaînes de la liberté. Un peuple, qui ſe relâche de ſes droits, eſt tout étonné à la fin de ſe trouver eſclave avec tant de moyens qu'il avoit de ne l'être pas.

LETTRE LVII.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

LE Parlement d'Angleterre s'aſſembla hier pour la premiere fois de cette année. L'ouverture s'en fit par une grande affaire ſur laquelle tous les repréſentants de la nation devoient délibérer. Ce n'étoit ni de la paix, ni de la guerre ; il ne s'agiſſoit pas non plus de ſoulager le peuple du poids des impôts qui les accable. Il étoit queſtion d'un coup de politique bien plus conſommé. On mit en conſidération deux points très-importants ; ſavoir : 1. Si on ne devoit pas

faire rendre compte à un certain homme de ſa conduite, pour avoir conſeillé le Roi de faire la paix ; 2. ſi le Monarque étoit le maître de choiſir parmi ſes ſujets celui qu'il voudroit, pour le conſulter ſur les moyens qu'il y auroit de rendre ſon peuple heureux.

Le débat fut long ; car les deux queſtions, comme tu vois, étoient bien embarraſſantes. La nuit étoit déja bien avancée, quand on eut fini de parler à ce ſujet.

C'étoit quelque choſe de ſingulier de voir les détours d'eſprit que les orateurs employoient, pour prouver qu'ils avoient raiſon dans une choſe ſur laquelle ils étoient convaincus qu'ils ne l'avoient pas.

Quelques ſéances après, un beau diſcoureur, à qui un long & pénible miniſtere n'a laiſſé que la goutte & l'uſage de la parole, harangua pendant quatre heures, & ne décida rien.

Je voudrois que ceux qui ont occupé le premier rang dans une adminiſtration, mais qui ne ſont plus en place, devinſſent muets. Ils prouveroient par-là qu'ils n'ont aucun regret d'avoir quitté la charge qu'ils occupoient ; ſans quoi

on peut les ſoupçonner d'avoir autant d'ambition dans la retraite, que dans le poſte qu'on les a obligé d'abandonner.

LETTRE LVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

LE théâtre Eſpagnol reſſemble à la nation. Il eſt auſſi grave qu'elle. Ses ſujets les plus comiques ſont tirés du dogme. On n'y expoſe point les vices; on y repréſente la religion. On y joue les myſteres en perſonne.

J'ai vu crucifier le Chriſt ſur la ſcene. Il ſouffre comiquement la mort pour les péchés des hommes. Un bouffon fait le rôle du bon Dieu, & un mauvais plaiſant, celui du Pere éternel.

Il paroît auſſi quelquefois des légions d'Anges ſur ce théâtre; mais comme ces Anges ſont des Eſpagnols, ils ſont ſi noirs, qu'on les prendroit pour des démons.

Outre les Anges, les Archanges &

les Chérubins, il y a auſſi des Saints comiques; ceux-ci pour l'ordinaire ont la phyſionomie fort gaye. J'y ai vu un Saint Antoine payé pour faire rire le public, qu'on ne ſoupçonneroit jamais d'avoir paſſé ſa vie dans les jeûnes & les mortifications.

Le Saint Pierre de ce théâtre eſt un gros réjoui, qui paſſe une partie de la journée à boire. On m'a dit à ce ſujet qu'un ſoir de repréſentation, où il étoit queſtion d'un acte dans lequel toute la hiérarchie céleſte devoit paroître ſur la ſcene, il oublia les clefs du Ciel au cabaret; de maniere qu'on ne put finir la piece, parce que Dieu & les Saints ſe trouvoient enfermés dans le paradis. Les réflexions naiſſent ici de toutes parts; je n'en ferai qu'une. Un peuple, qui mêle ainſi les choſes ſaintes avec les profanes, & qui fait une farce de la religion, ſe prive par-là du ſeul moyen qui lui reſtoit pour devenir vertueux.

LETTRE LIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LA piece ſuivante n'eſt pas grand choſe ; j'aurois héſité à te l'envoyer, ſi je n'euſſe ſu que tu es bien-aiſe de connoître tout ce qui entre dans le caractere de cette nation. Elle m'a été remiſe par le Baronnet, & je la crois de ſa diction ; j'en juge à la quantité de paroles ; car il écrit plus qu'il ne dit.

HISTOIRE des guerres civiles du Théâtre Anglois.

» Un célebre Auteur Européen pré-» tend, que lorſque les hommes furent » en ſociété, ils perdirent le ſentiment » de leur foibleſſe, & qu'auſſi-tôt la » guerre commença ; un autre croit » que les batailles ſont auſſi anciennes » que le monde. On peut dire que » la guerre du théâtre Anglois date

» de la création du théâtre lui-même.

» Depuis le Roi Guillaume, on compte » un grand nombre de batailles rangées » ſur cette ſcene, ſans parler des ren- » contres particulieres. La premiere dont » je ferai mention dans ces mémoires » hiſtoriques, fut ſur la fin du regne de la » Reine Marie. Les gages de la bataille » furent deux ſoufflets donnés ſur le théâ- » tre; l'un reçu par un comédien qui » vivoit il n'y a pas long-temps, & » l'autre rendu par le même comédien » à un Gentilhomme, qui eſt mort de- » puis long-temps. La premiere origine » de cette querelle étoit ſi peu de cho- » ſe, qu'à peine auroit-elle pu fournir » matiere à deux Puiſſances politiques » de l'Europe pour ſe faire la guerre.

» Les amis & les connoiſſances du » Seigneur, qui étoient ce ſoir-là à la » comédie, ſe rendirent de tous les en- » droits de la ſalle ſur le théâtre, où » les premieres hoſtilités avoient com- » mencé. Là, ils ſe rallierent en corps » de troupes, & ſe répandirent par-tout » l'épée à la main. Le parti du comé- » dien, qui n'étoit pas le plus fort, ju- » geant la défenſe de la place du théâ- » tre impraticable, abandonna à l'en-

» nemi le champ de bataille. Ce fut » alors que les grands coups ſe frappe- » rent. On jetta à bas les ſcenes; on » briſa les bancs; on enfonça les lo- » ges, & on alloit démolir entiérement » le théâtre, & peut-être même mettre » le feu à la maiſon, lorſqu'il parut une » troupe de *Watchmen*, conduits par un » comédien, qui ſe ſaiſirent des pertur- » bateurs, & les amenerent devant un » Juge de paix, où la paix fut ſignée. » Ainſi fut terminée cette guerre, qui fut » preſque auſſi-tôt finie que commencée. » Il eſt probable que toutes les autres » auroient fini de même; le mal eſt que » dans les ſuites il y eut des *Whigs* & » des *Torrys* de théâtre, & que les » *Watchmen* devinrent eux-mêmes des » ſoldats dans chaque parti, & les ju- » ges de paix des Officiers intéreſſés dans » la querelle. Dès-lors chacun ayant ſa » livrée & ſes étendards, & la guerre » ſe déclarant dans les formes, il n'y » eut plus moyen d'aſſoupir le feu de » la diſcorde.

» La guerre qui s'alluma au petit théâ- » tre de *Hay-Market*, ſous le regne de » Georges II, fut beaucoup plus vive; » on y donna des batailles rangées dans toutes

» toutes les formes. Cette ſeconde guerre » prit ſa ſource dans la permiſſion que » le Gouvernement avoit donnée à des » comédiens François de repréſenter, » tandis qu'il avoit fait fermer pluſieurs » théâtres nationaux. Ces hiſtrions étran- » gers avoient fait afficher en gros ca- » racteres, qu'ils joueroient par auto- » rité & permiſſion du Roi. A ces mots, » la populace prit feu, elle réſolut de » les empêcher de repréſenter. Cette » émeute qui ne paroiſſoit rien, rouloit » néanmoins ſur un point très-impor- » tant; il étoit queſtion de ſavoir ſi cette » autorité étoit quelque choſe, ou rien: » la troupe Françoiſe la tenoit du Prin- » ce, ainſi il s'agiſſoit d'une eſpece de » droit de la Couronne.

» Cette affaire n'ayant pu ſe termi- » ner par la voie de la négociation, » chaque parti donna ſon manifeſte de » guerre, & le jour de la bataille fut » annoncé dans les papiers publics. Plu- » ſieurs Miniſtres des Cours étrangeres » ſe rendirent ce jour-là à bonne heure » au théâtre, pour voir qui l'emporteroit » ou du Roi ou du peuple: ce fut peut- » être pour la premiere fois qu'on vit des » Ambaſſadeurs aſſiſter à une bataille.

» Le Gouvernement avoit envoyé » deux juges de paix dans le parterre, « pour profiter de quelques moments » d'intervalle, afin de ramener le peu- » ple à ſigner une capitulation. Un de » ceux-ci, avant que la piece commen- » cât, tenta pluſieurs fois une ſuſpen- » ſion d'armes ; il employa d'abord la » douceur, & enſuite mit en uſage les » menaces, déclarant à haute voix qu'il » étoit venu-là comme Magiſtrat, pour » ſoutenir l'autorité Royale ; que l'in- » tention du Roi étoit que la piece ſe » jouât ; que, pour cet effet, il avoit » conduit avec lui une compagnie de » ſoldats aux gardes ; & que le premier » qui s'oppoſeroit à la piece, ſeroit ar- » rêté.

» Cette harangue ne produiſit aucun » effet ; le peuple répondit au juge que » ni les loix ni le Roi n'avoient aucun » pouvoir ſur lui, pour l'empêcher de » louer ou de déſapprouver une piece » & des acteurs. L'affaire s'engagea vers » les ſix heures du ſoir ; au-lieu d'un » coup de canon, le ſignal de la ba- » taille fut donné par un coup de ſifflet. » Le rideau étant tiré, on vit les ac- » teurs au milieu de deux files de ſol-

» dats qui avoient la baïonnette au » bout du fuſil. A cet aſpect, le peu- » ple, qui n'étoit pas venu pour ſe » battre contre des baïonnettes, s'a- » dreſſant aux juges de paix, leur demanda » de quel ordre ſe trouvoient placées- » là ces troupes; ſi les Anglois n'étoient » plus des hommes libres, & de quel » droit on mêloit des ſoldats dans ſes » amuſements. Ces queſtions étoient trop » délicates, pour y répondre; les ju- » ges déſavouerent les files de ſoldats, » & auſſi-tôt les troupes ſe retirerent.

» Ce fut alors qu'on entendit un bruit » de guerre épouvantable dans le par- » terre. Pour rendre le concert plus » touchant, on avoit imaginé des inſ- » truments de bouche, qui formoient » dans les airs des ſons affreux : ſi l'en- » fer avoit voulu donner un concert » aux démons, il n'eut pas imaginé une » muſique plus diabolique. Les acteurs » effrayés s'enfuirent; on ſubſtitua des » danſes à la piece, mais les danſeurs » ne furent pas mieux reçus que les ac- » teurs.

» Un des juges de paix voyant l'affaire » bien engagée, fit ſigne de la main aux » ſpectateurs, & demanda au peuple un

» pour-parler ; on fit ſilence. Alors le » Magiſtrat déclara en termes formels, » que ſi on ne diſcontinuoit le bruit, » il alloit lire la déclaration du Roi, » qui ordonnoit que la piece fût jouée, » & qu'après la lecture, il ſe rendroit » immédiatement au palais de *St. Ja-* » *mes*, pour lui donner part de la ré- » bellion.

» Le parterre ne répondit à cette me- » nace que par ces mots : *point de ca-* » *pitulation.* Il n'étoit pas difficile de » connoître quel parti l'emporteroit ; » car comme il ne s'agiſſoit que de pouſ- » ſer de grands cris, & que des co- » chers & porteurs de chaiſes compo- » ſoient les troupes du parti de la Ré- » publique, ils devoient l'emporter ſur » les poitrines foibles & délicates qui » formoient celui de la Cour. Les hiſ- » trions François tenterent à pluſieurs » repriſes de jouer la piece ; mais le » parterre les empêcha toujours de con- » tinuer ; & l'opiniâtreté continuant, ils » baiſſerent le rideau, & de cette ma- » niere le champ de bataille demeura » au peuple, qui fut le triomphant.

» Une autre guerre fut ſuſcitée quel- » ques années après par d'autres hiſ-

» trions de la même nation ; ils étoient
» encore protégés du Gouvernement, &
» c'eſt à cauſe de cela qu'ils ne l'étoient
» pas du peuple. En Angleterte, comme
» dans tous les autres Etats d'Europe, les
» émotions populaires ſeroient d'abord
» éteintes, ſi les Grands ne s'en mêloient
» point. Pluſieurs Lords prirent parti
» dans cette troiſieme guerre ; il ſe for-
» ma deux cabales, & le jour de la ba-
» taille fut encore indiqué.

» Milord Tren --- am commandoit
» les troupes du Roi, & Sir G--e
» V---ut celles de la République. Ces
» ſeconds acteurs furent reçus comme
» les premiers ; lorſqu'ils parurent ſur
» la ſcene, des cris & des hurlements
» épouvantables ſe firent entendre dans
» les airs. A ces cris ſuccéda ſur le théâ-
» tre un déluge d'oranges, de pierres
» mêlées de quelques coûteaux ; ce qui
» mit d'abord les acteurs en fuite. On
» jouoit ce ſoir-là l'Embarras des richeſ-
» ſes ; on auroit mieux fait d'appeller
» la piece, l'embarras du parterre.

» Tandis que les deux grands corps
» d'armée étoient aux priſes, & que
» les Généraux des deux partis animoient
» leurs troupes, la petite guerre ſe fai-

» ſoit dans les loges, & derriere les cou-
» liſſes; des détachements ſe battoient
» à coups de pied & à coups de poing.
» Soit que les troupes du parti de la
» Cour, depuis la derniere bataille, ſe
» fuſſent perfectionnées dans ce genre de
» combat, ou que celles de la Républi-
» que fuſſent moins aguerries, les co-
» médiens finirent leur piece, & de cette
» maniere demeurerent les maîtres du
» champ de bataille. L'affaire fut plus
» effrayante que meurtriere. Les deux
» armées en ſe préſentant au combat
» avoient oublié leurs épées; ils n'a-
» voient pour armes offenſives & défen-
» ſives, que des bâtons : il n'y eut en-
» tre les morts & les bleſſés que cinq
» ou ſix viſages balafrés, & trois ou
» quatre perruques de brûlées.

» La plupart des grands événements
» tirent leur origine des plus petites cau-
» ſes; cette guerre qui mit une ſeconde
» fois aux priſes la puiſſance politique
» avec le bas peuple, avoit été ſuſcitée
» par un aventurier François. Cet hom-
» me étoit d'une des plus anciennes fa-
» milles roturieres de France; ſes an-
» cêtres avoient été laquais de pere en
» fils, depuis le déluge; lui-même avoit

» porté la livrée à Paris. C'étoit un de » ces archi-intrigants, qui n'ayant point » de fortune, cherchent à en faire une » aux dépens de qui il appartient; il » avoit tous ſes paſſe-ports pour faire » ſon chemin, & s'avancer dans le » monde; il avoit pendant long-temps » exercé le métier de Mercure à Paris, » enlevé pluſieurs caiſſes, & fait deux » ou trois fois banqueroute. Jamais hom- » me n'a eu à un degré plus ſublime » les qualités qui ſervent à former les » grands aventuriers; il poſſédoit les » quatre vertus cardinales de l'intrigue; » car il étoit *menteur*, *audacieux*, *effronté* » & *impudent*. Milord Stafford lui avoit » dit à Paris qu'une comédie Françoiſe » réuſſiroit à Londres, & auſſi-tôt il » ramaſſa quelques mauvais acteurs qui » étoient ſur le pavé en France, & pa- » rut à Londres d'un air auſſi triom- » phant, que s'il eût traîné à ſa ſuite » les meilleurs comédiens de l'hôtel de » Bourgogne.

» Après la défection de ſon théâtre, » ſes hiſtrions le firent arrêter; mais il „ ne ſe déconcerta pas pour cela; du „ fond de ſa priſon, il mit à contribu- „ tion le café de White, & en obtint

„ une capitulation de ſept ou huit cents
„ livres ſterlings, & avec cette ſomme
„ il repaſſa en France, où il ſe trouva
„ plus riche qu'avant ſon voyage d'An-
„ gleterre.

„ La quatrieme guerre du théâtre An-
„ glois tient plus du comique que du
„ tragique. Les Bretons aiment naturel-
„ lement tout ce qui porte un caractere
„ extraordinaire, le ſimple & le natu-
„ rel ne les touchent point, il leur faut
„ des tableaux frappants. Un particu-
„ lier, pour s'accommoder à leur goût,
„ fit afficher qu'à un certain jour, on
„ verroit au nouveau théâtre de Hay-
„ Market, une choſe que les âges paſ-
„ ſés n'avoient pas encore vue, & que
„ les ſiecles à venir ne verroient jamais;
„ qu'un arlequin de la grandeur & de
„ la taille d'un homme ordinaire, entre-
„ roit dans une bouteille de pinte. C'é-
„ toit donner à la nation un ſpectacle
„ de ſon goût; car quoi de plus mer-
„ veilleux, que de voir entrer un hom-
„ me dans une bouteille, où un enfant
„ de douze ans pouvoit à peine paſſer
„ deux doigts!

„ Ce prodige ſurprenant donna à par-
„ ler à tous les ſavants de la Ville; l'A-

» cadémie des Sciences de Londres re-
» chercha la cauſe de cette infuſion ſur-
» prenante. On attendoit avec grande
» impatience le jour annoncé dans l'af-
» fiche, pour être témoin de ce phéno-
„ mene. Le jour venu, le théâtre fut
„ plein dès les trois heures après midi ;
„ jamais on n'avoit vu une aſſemblée
„ ſi nombreuſe. Des Princes, des Lords
„ & des citoyens de tous les rangs vou-
„ lurent aſſiſter à cette premiere repré-
„ ſentation. Les chymiſtes s'y rendirent
„ en grand nombre, ils mouroient d'en-
„ vie de voir comment ſe feroit la diſ-
„ tillation d'arlequin. Les Miniſtres d'E-
„ tat & les politiques furent des pre-
„ miers à y prendre place : il eſt vrai
„ que cette expérience pouvoit deve-
„ nir utile au Gouvernement, ſur-tout
„ en temps de guerre, où les expédi-
„ tions de troupes ſont fréquentes ; car
„ ſi un arlequin entroit dans une bou-
„ teille, il s'enſuivroit delà qu'un ſol-
„ dat pourroit entrer dans un vaſe de
„ la même grandeur. A l'égard de la
„ cavalerie & de la maiſon du Roi, il
„ auroit ſuffi de faire les bouteilles un
„ peu plus grandes : ce qui eût fait une
„ grande épargne à l'Etat, pour les fraix

» des tranſports, & eût diminué le nom-
» bre des vaiſſeaux de ligne.

» Toutes les claſſes de la ſociété étoient
» intéreſſées à cette découverte : les pol-
» trons, qui, comme on dit, ſe met-
» troient dans le trou d'une aiguille,
» en voyant leurs ennemis, ſe ſeroient
» cachés dans une bouteille ; les amants,
» qui quelquefois ont beſoin de ſe ren-
» dre inviſibles, ou de ne tenir qu'un
» petit eſpace ; mais ſur-tout les dé-
» biteurs, dont la Ville de Londres
» eſt remplie : car ils n'auroient pas
» plutôt apperçu un Bailli, qu'ils ſe
» ſeroient cachés auſſi-tôt dans une bou-
» teille.

» L'affiche avoit annoncé l'infuſion
» d'arlequin à ſix heures du ſoir, & il
» en étoit ſept qu'on n'avoit aucune de
» ſes nouvelles. On crut d'abord que
» n'ayant pas mangé de huit jours pour
» ſe rendre plus fluet, il étoit tombé
» en foibleſſe, & on eſpéroit qu'il pa-
» roîtroit après ſon évanouiſſement. On
» attendit encore quelque temps ; mais
» perdant à la fin patience, on voulut
» ſavoir ce qu'étoit devenu arlequin :
» on apprit alors qu'au-lieu d'entrer dans
» une bouteille, il avoit ſaiſi l'argent

» de la porte, & étoit allé probable-
» ment boire des bouteilles.

» A cette nouvelle, au-lieu de ne s'en
» prendre qu'à ſoi-même pour avoir été
» auſſi ſtupide, on s'en prit au théâtre
» qu'on mit en pieces.

» La derniere bataille dont j'ai à par-
» ler, regarde l'Empereur de la Chine,
» quoiqu'elle ſe ſoit donnée à Londres
» au théâtre de Drury-lane. Environ
» cinquante ſujets de ce grand Prince
» étoient arrivés de Pékin, pour diver-
» tir la nation Angloiſe par un ballet
» Chinois : malgré un ſi louable deſſein,
» ils furent inſultés par la populace.
» Mais pour parler ſans métaphore, &
» rapporter les choſes en fidele hiſto-
» rien, ces Chinois avoient le malheur
» d'être la plupart François.

» Un ballet de ce nom fut la cauſe
» de cette guerre. Les politiques l'attri-
» buent aux diviſions qui régnoient alors
» entre les deux nations; mais il faut
» l'attribuer à celles qui régnerent de
» tout temps entre les deux théâtres An-
» glois de Drury-lane & Covent-gar-
» den.

» Ce ballet annonçoit au public un
» ſpectacle nouveau, tant pour l'inven-

» tion des danſes, la beauté des habits,
» que pour le nombre des Acteurs, &
» les décorations, & par-là procurer
» cinq ou ſix mille livres ſterlings au
» directeur. Covent-garden étoit perdu,
» ſi cet événement fût arrivé à Drury-
» lane; ce premier commença donc à
» dreſſer ſes batteries pour que ce bal-
» let échouât.

» La ſcene Angloiſe eſt une image
» de ce qui ſe paſſe dans la politique
» des Cours de l'Europe. Quand deux
» Puiſſances veulent rompre enſemble,
» & ſe déclarer la guerre, elles char-
» gent leurs Ambaſſadeurs de faire cou-
» rir des bruits déſavantageux, qui ſe-
» ment la zizanie, & préparent les peu-
» ples à la diſcorde.

» La cabale de Covent-garden char-
» gea ſes émiſſaires, c'eſt-à-dire, les pa-
» piers publics, de répandre des bruits
» déſavantageux ſur ce ballet, afin d'in-
» diſpoſer d'avance le public. Les prin-
» cipaux griefs qu'on alléguoit contre
» ce divertiſſement Aſiatique, étoient
» que ceux qui l'exécuteroient étoient
» des Européens ennemis de l'Etat, que
» les habits étoient de la fabrique de
» France, & le tailleur François.

» On attendit les premieres repré-
» ſentations pour en voir l'iſſue ; car
» s'il eût échoué, il n'y auroit point eu
» de guerre : mais il prit, & dès-lors
» il n'y eut plus de paix. Quoique les
» ennemis de ce ballet fuſſent rangés
» en bataille dans le parterre & les ga-
» leries, pendant les premieres repré-
» ſentations, il n'y avoit eu d'autres
» coups de donnés, que ceux des ſif-
» flets ; mais le Roi vint voir ce di-
» vertiſſement, le trouva de ſon goût,
» & l'applaudit ; alors il n'y eut plus
» à balancer, les hoſtilités commence-
» rent, & la bataille fut décidée.

» Pluſieurs jeunes Seigneurs avoient
» déja pris parti dans cette guerre, &
» s'étoient rangés ſous différents dra-
» peaux ; les Jacobites ſoutenoient le
» parti des Chinois, & les Républicains
» celui des Anti-Gallicans. L'armée Chi-
» noiſe n'étoit pas à beaucoup près ſi
» nombreuſe que celle de la Républi-
» que ; mais quelques Officiers princi-
» paux de celle-là, pour établir le ni-
» veau, & balancer la fortune de la
» guerre, avoient enrôlés dans leur
» corps deux ou trois cents porteurs
» de chaiſe Irlandois, qu'une pinte de

» bierre, & *two penny* d'eau-de-vie ren-
» dent les meilleurs ſoldats de l'Europe.
» Le jour de la bataille ayant été fixé
» à la ſixieme repréſentation, on ſe ren-
» dit au théâtre dans l'intention d'en
» venir auſſi-tôt aux mains. Les danſeurs
» n'eurent pas plutôt paru ſur la ſcene,
» que l'affaire fut d'abord engagée; les
» Anti-Gallicans commencerent les hoſ-
» tilités. Ils briſerent les bancs du par-
» terre, jetterent à bas la boiſerie de
» quelques loges, & mirent en pieces
» une partie du théâtre : on auroit dit
» voir une armée de charpentiers. Je
» ne ſais ſi les Lords Anglois (car c'é-
» toient eux qui démoliſſoient le plus)
» font dans leur premiere jeuneſſe ap-
» prentiſſage de charpenterie; mais il
» eſt certain qu'il n'en eſt pas de plus
» habiles en Europe, pour jetter à bas
» une piece de charpente; cinq ou ſix
» Gentilhommes Anglois dans un clin
» d'œil vont vous démolir un théâtre
» de fond en comble. Il n'y eut que
» fort peu de coups de donnés dans la
» ſalle, la grande affaire ſe paſſa à la
» porte du théâtre. Je voudrois avoir
» aſſez de ce génie pittoreſque militaire
» pour faire le récit de cette journée,

» ou, pour mieux dire, de cette ſoi-
» rée, où les deux armées rivales ac-
» quirent tant de gloire.

» Un gros d'Anti-Gallicans vint d'a-
» bord aux priſes avec un corps de
» Chinois; le choc fut des plus vifs;
» dans quelques minutes, il y eut plus
» de deux cents coups de bâtons don-
» nés, & autant de coups de poings re-
» çus. Dans le front d'armée de cha-
» que parti, étoient de jeunes Lords
» qui ſe ſignaloient beaucoup dans cette
» occaſion. La grande action générale
» dura plus d'une heure; mais comme
» chaque champion mouroit d'envie d'ac-
» quérir une gloire perſonnelle, les
» deux armées ſe ſéparerent, & on ſe
» battit par pelotons. Ce fut alors que
» la véritable bravoure parut, & qu'on
» vit à découvert le courage de cha-
» que combattant. Les exploits des grands
» hommes qui ſe ſignalerent dans cette
» occaſion, ſont ſans nombre.

» Am----- de l'armée républicaine,
» donna un coup de poing à un Lord
» Jacobite, qui ayant fait perdre tout
» équilibre à ſon corps fluet, le jetta
» par terre preſque mort. Milord S---,
» s'étant pris aux cheveux avec un por-

» teur de chaiſe Irlandois, le terraſſa. » Sir Georges, qui protégeoit le ballet » Chinois, donna un ſi furieux coup de » tête dans la poitrine d'un Gentilhom- » me Anti-Gallican, qu'il lui fit auſſi-tôt » cracher le ſang. L— lança un ſi fu- » rieux coup de bâton ſur le viſage d'un » citoyen de Londres, qui crioit à » haute voix : *point de ballet Chinois*, » qu'il lui creva l'œil gauche. M— » donna un croc-en-jambe à un mar- » chand de la Cité, qui s'oppoſoit à la » danſe, & le fit culbuter ſur le dos. » P— ſauta ſur un Anti-Gallican, & le » mordit ſi cruellement au viſage, qu'il » lui emporta la moitié d'une joue. B — » appliqua une croquignole ſur le nez » d'un étudiant de Temple-Barr, qui » étoit du parti des Chinois, & le fit » éternuer ſix fois de ſuite ſans pren- » dre du tabac. G— du parti de la Cour, » donna un ſi furieux coup de tête à » un Officier du parti de la République, » qu'il lui fit ſauter ſix dents, &c. &c.

» Je ne finirois point ſi je voulois » rapporter tous les faits héroïques qui » ſe paſſerent dans cette mêlée ; mais » le parti Anti-Gallican, qui étoit le » plus nombreux, remporta la victoire ;

„ les Chinois furent repouſſés & diſ-
„ perſés.

„ Cependant la renommée prompte à
„ publier les grands événements, ré-
„ pandit bientôt dans la Ville le bruit
„ de celui-ci. Les femmes de cochers &
„ de porteurs de chaiſe, qui connoiſ-
„ ſoient la bravoure de leurs maris, ne
„ doutant pas qu'ils ne fuſſent intéreſſés
„ dans cette affaire, ſe rendirent ſur le
„ champ de bataille, pour les faire en-
„ terrer, ſi elles les trouvoient morts,
„ ou les porter à l'hôpital, s'ils n'étoient
„ que bleſſés. Quelques-uns furent re-
„ connus & enlevés; & d'autres ne ſe
„ trouvant pas, leurs femmes s'en re-
„ tournerent, mal-ſatisfaites de ne pou-
„ voir leur rendre leurs bons offices
„ dans cette occaſion.

„ Pluſieurs courtiſannes dont les ave-
„ nues de Drury-lane ſont remplies,
„ ſe rendirent par curioſité à l'endroit
„ où venoit de ſe paſſer le combat.
„ Mais Polly H---- qui ſoupoit dans
„ ce temps-là en compagnie au Bagnio
„ de Maltby Covent-garden, & qui
„ accourut comme les autres, ne s'at-
„ tendoit pas de trouver étendu par
„ terre, parmi les bleſſés, ſon cher

„---- Footman : elle y regarda à plus „ d'une fois; & ne pouvant douter que „ ce ne fut lui, elle lui parla ainſi : *What's* „ *the matter?* * * * * * „ * * * * * * * * „ * * * * * * * *

„ Après la victoire, le parti Anti- „ Gallican tint conſeil de guerre ; il fut „ réſolu d'aller former le ſiege de la „ maiſon de Gar-k dans Southampton- „ ſtreet, un des directeurs du théâtre „ de Drury-lane. Au-lieu de bombes, „ on ſe ſervit de pierres. Dans un inſ- „ tant, ſes fenêtres furent briſées, & on „ eut renverſé les murailles, comme ſi „ l'armée victorieuſe eût eu à ſa diſ- „ poſition des ſapeurs & des mineurs. „ L'hiſtoire ne dit point où ſe trouvoit „ alors cet entrepreneur qui avoit ſuſ- „ cité cette guerre; une anecdocte par- „ ticuliere dit que le grand Richard „ étoit caché alors dans une bouteille.

„ Quoique le parti républicain eût „ remporté une victoire complete, ce- „ lui des Chinois n'étoit pas ſi abattu, „ qu'il ne pût ſe rétablir, & recom- „ mencer la guerre; mais des puiſſan- „ ces neutres dans cette guerre, inter- „ poſerent leur médiation, & il y eut

„ un pour-parler. On propoſa des ar-
„ ticles préliminaires ; & peu de jours
„ après, la capitulation fut ſignée aux
„ conditions ſuivantes.

„ I. Qu'il ne ſeroit plus queſtion de
„ ballet Chinois.

„ II. Que le directeur de Drury-lane
„ feroit des réparations au parti Anti-
„ Gallican.

„ Cela fut exécuté : les Chinois par-
„ tirent pour la Chine, ou pour le pays
„ qu'ils voulurent ; & quelques ſoirs
„ après, Gar-k parut en ſuppliant ſur
„ la ſcene. Il fit des excuſes au public,
„ du mal qu'il lui avoit fait de lui don-
„ ner un ballet magnifique, & le re-
„ mercia de la peine qu'il avoit voulu
„ prendre de lui caſſer ſes vîtres.

„ Un comédien Eſpagnol auroit mieux
„ aimé mourir mille fois, ou quitter le
„ théâtre, que de deſcendre à une telle
„ baſſeſſe ; mais il y a une monnoie
„ d'or en Angleterre, qu'on appelle
„ Guinée, qui a la vertu du fleuve d'ou-
„ bli ; elle étouffe tout reſſentiment chez
„ les acteurs, & empêche qu'ils ne ſe
„ ſouviennent des offenſes reçues. D'ail-
„ leurs, cet acteur eſt ſi fort attaché à
„ ſon état, & aime tant la direction,

» que s'il étoit tué dans une mêlée par
» la populace, & qu'il y eût à Londres
» un théâtre compoſé de ſpectres, ſon
» ombre reviendroit de l'autre monde
» pour être directeur. Ce n'eſt point
» par goût pour la ſcene, ni par un
» génie décidé pour la repréſentation,
» mais par un attachement particulier,
» qu'il a contracté avec le caiſſier du
» théâtre. »

LETTRE LX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LEs Européens ſont ſi gais, qu'ils mettent de la joye dans l'affaire la plus ſérieuſe de la politique; je veux dire la guerre. Il y a parmi les Princes Chrétiens une muſique de combats, qut s'exécute pendant que les armées s'égorgent : c'eſt pour porter l'allégreſſe juſques dans le ſein même du trépas.

Ce concert mortuaire eſt compoſé

de trompettes, timballes, hautbois, flûtes & tambours, &c. Autrefois on ſe ſervoit de la muſique du violon; mais depuis l'invention du gros canon, on a trouvé qu'il juroit ſous l'archet.

Cette ſymphonie des batailles n'eſt pas la même; elle varie ſelon le goût & le génie des nations.

Par exemple celle qui conduit les Allemands à la mort, eſt grave; l'Angloiſe eſt triſte, la Pruſſienne eſt impérieuſe, l'Italienne eſt bouffonne & comique, & la Françoiſe eſt légere, vive, badine & enjouée.

Les airs varient ſuivant la différentes manieres de ſe tuer. Il y a un mode pour la mêlée, un autre pour la retraite, &c. &c. Selon les obſervations générales que j'ai faites ſur cette muſique meurtriere, j'ai trouvé que les combattants de deux armées s'approchent *piano*, ouvrent l'affaire *patitiquo*, la continuent *andante*, la ſuivent *grave*, *ma non tropo*, ſe mêlent en *fouga*, la quittent *allegro*, & ſe retirent *preſto*, & quelquefois *preſtiſſimo*.

A mon retour à Pékin, je te porterai un corps complet de cette ſymphonie tuante, qu'on pourroit appeller le concert des morts.

Je t'ai parlé de celle-ci dans cette lettre à l'occaſion d'une promenade que je fais quelquefois ici le matin au parc de St. James, ou les troupes du Roi Georges montent ce qu'on appelle la parade en muſique ; ce qui inſpire tant de joie aux ſoldats, qu'ils vont prendre poſſeſſion de leur poſte en danſant. (*)

LETTRE LXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

J'Aſſiſtai ici derniérement à un ſpectacle fort divertiſſant, où la nation Eſpagnole s'amuſe beaucoup. Ce ſont des hommes qui ſe battent contre des bêtes. Cela s'appelle à Madrid la fête des taureaux. Il y a pour cela un vaſte théâtre deſtiné pour donner du plaiſir

(*) Il veut parler ſans doute du pas militaire, réglé & cadencé.

aux cavaliers & aux Dames. Il y a plus de cérémonial pour ouvrir le combat des taureaux dans cette Capitale, que la Cour n'en met ordinairement pour déclarer la guerre à la France ou à l'Angleterre.

La Maiſon royale s'y rend avec une pompe majeſtueuſe, & tous les Grands de la Monarchie s'y placent ſelon leur rang.

Le premier animal dont la mort doit commencer le divertiſſement, ne peut périr que par un décret du Roi: il faut que le Monarque faſſe un ſigne de la main pour qu'on l'égorge.

Les bouchers, qui le jour de cette fête doivent tuer les taureaux, ſont des cavaliers de diſtinction; les uns ſont à pied, & les autres à cheval. Ils paſſent pour très-courageux, lorſqu'ils ont plongé un fer pointu dans le corps d'un grand nombre de ces animaux; mais il y a ſi peu de bravoure à cela, que le plus timide de nos Chinois ſtylé à ce manege en égorgeroit autant qu'eux.

Ils s'exercent à cette tuaillerie longtemps avant que de l'exécuter en public, & ils ne paroiſſent dans la carriere de l'héroïſme des taureaux, que

lorſqu'ils ſont ſûrs d'y acquérir de la gloire. A la défaite de chaque animal, des cris perçants s'élevent dans les airs ; on diroit qu'à la mort d'un taureau la nation augmente en force & en puiſſance.

On a cherché pluſieurs fois, avec beaucoup de ſoins, à découvrir ſi c'étoient les Maures ou les Romains qui avoient établi ces combats ; mais je crois que ce n'eſt pas la peine de faire tant de perquiſitions pour parvenir juſques à la ſource d'un uſage auſſi barbare.

LETTRE LXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

IL étoit arrivé autrefois un événement ſur la terre qui avoit ſurpris l'univers. Deux hommes, dont l'un s'appelloit Alexandre, & l'autre Céſar, avoient fait la conquête du monde. C'étoit une énigme pour la poſtérité.

La

La guerre préſente vient de la développer. On voit deux petits Princes, dont les Etats ne ſont pas plus grands que deux médiocres Provinces de la Chine, tenir la puiſſance générale en échec. Que ſi dans un ſiecle, où tant de cauſes ſecondes s'oppoſent à l'empire de la domination, on voit de pareilles révolutions, que devoit-ce être dans un temps où le feu du deſpotiſme étoit dans ſa premiere vigueur ? Ce qui ſe paſſe aujourd'hui dans le monde Chrétien, explique tous les ſonges de l'antiquité ; on commence à croire que tout a été poſſible.

Cette découverte fait trembler l'Europe ; car il ne tient qu'à deux ou trois Souverains entreprenants de déſoler cette partie de l'univers. J'ai examiné l'état des choſes chez les Puiſſances Chrétiennes ; je trouve qu'il y a un vice dans le ſyſtême moderne. Il manque une digue à la république univerſelle, pour arrêter les invaſions particulieres. Les Princes Chrétiens dans les guerres établiſſent des congrès pour mettre des bornes à l'ambition des Souverains ; ils feroient bien mieux d'en établir pour la prévenir.

Un Prince guerrier naît dans un petit Etat de l'Europe. Le desir de dominer prévient en lui les années : il pense à troubler le monde dans un âge où les autres ont à peine des desirs. Son unique passion est la guerre : il dresse lui-même ses troupes, les éleve sur un nouveau plan militaire; en attendant des batailles réelles, il en donne d'imaginaires. Son Gouvernement devient insensiblement militaire : bientôt il n'a plus de citoyens; tous ses sujets sont soldats.

Pendant ce temps-là, des Monarques puissants qui regnent sur de grands peuples, n'ont aucun goût pour les armes: toutes leurs inclinations sont pacifiques; l'idée seule de la guerre les effraye, parce qu'elle trace à leur imagination des travaux que leur mollesse & leur volupté craignent. Ces vastes Etats ont bien des troupes; mais ils n'ont point de soldats. Quels avantages le premier n'a-t-il pas sur ceux-ci?

D'un autre côté, une petite République monarchique devient puissante. Elle acheve l'ouvrage de sa marine; toutes ses vues sont tournées du côté de la navigation. Un Sénat, composé d'hom-

mes qui entendent les intérêts de la nation, en eſt occupé ſans ceſſe. Cette nation forme un peuple de matelots; la mer eſt couverte de ſes navires; elle domine ſur l'océan. Cette République devient la maîtreſſe du commerce du monde : ſes richeſſes ſont immenſes, parce que ſes reſſources ſont infinies.

Pendant que cette République s'éleve & domine en Europe, d'autres Etats, qui ont les mêmes avantages, & plus de reſſources, prennent un chemin tout oppoſé à celui qui devoit les conduire à une grande navigation. Ces Gouvernements tournent leurs vues d'un autre côté. Au-lieu de mariniers, l'Etat eſt rempli d'artiſans : un grand luxe ſe forme ; la molleſſe prend le deſſus, & toutes les pieces de l'Etat ſe plient les unes ſur les autres. Cependant l'Europe entiere n'a point de contrepoids qui puiſſe balancer la force de ces deux Puiſſances; l'une maîtreſſe de la mer, & l'autre de la terre, dominent ſur le monde Chrétien.

Les politiques d'Europe ſont ſurpris; ils ne reviennent point de leur étonnement, en voyant ce qui ſe paſſe dans

l'Empire Chrétien ; mais cette révolution a une cauſe dont les effets ne ſont qu'une ſuite néceſſaire. Voilà l'hiſtoire des Grecs & des Romains, & la clef du chiffre de la vie d'Alexandre & de Céſar.

Il faudroit un établiſſement dans le monde Chrétien ; je veux dire, vingt géometres politiques, qui meſuraſſent continuellement le degré de force de chaque Etat particulier, pour en avertir la République univerſelle ; afin qu'en diminuant le pouvoir de l'un, & augmentant celui de l'autre, on pût, pour ainſi dire, donner un leſt à l'Europe.

LETTRE LXIII.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

EXpliquez-moi, me diſoit dernièrement le Baronnet, par quels moyens ſe maintient cet ordre de ſubordination qui ſe trouve dans toutes les familles Chinoiſes ? car ſi ce que nous en diſent

les relations eſt vrai, il y a une dépendance admirable dans chaque maiſon. Pour nous, continua-t-il, nous avons beau faire des loix, établir des réglements, la confuſion de notre Gouvernement domeſtique augmente tous les jours.

Je le crois bien, lui répondis-je; vous ne faites rien pour le réformer: toutes vos inſtitutions portent ſur la grande famille, aucune ſur la petite. A l'égard de nous autres Chinois, nous avons un recueil de maximes domeſtiques, qui ſe tranſmettent de génération en génération dans les familles particulieres. Les chefs les apprennent par cœur, & ont ſoin de les faire pratiquer dans leurs maiſons. Elles ſont en petit nombre, & c'eſt ce qui fait qu'elles ſont obſervées plus facilement. Il faut bien qu'elles nous ſuffiſent, puiſqu'elles ont ſervi à maintenir l'ordre domeſtique pendant tant de ſiecles, & que nous n'en avons jamais employé d'autres.

Maximes domeſtiques pour entretenir l'ordre dans les familles Chinoiſes.

»Il ne faut pas que les jeunes per-

„ ſonnes de différent ſexe ſe rencon-
„ trent jamais enſemble.

„ Une belle-ſœur ne doit pas s'entre-
„ tenir avec ſon beau-frere.

„ Lorſqu'une jeune fille va en viſite
„ chez une de ſes parentes, il ne lui
„ doit point être permis de s'aſſeoir à
„ la même table avec ſes freres.

„ Il n'appartient pas à un fils de fa-
„ mille de châtier les domeſtiques de la
„ maiſon, ou les eſclaves. Lorſqu'ils
„ commettent quelque faute, il doit
„ laiſſer le ſoin à ſon pere de les cor-
„ riger.

„ Il ne faut pas non plus que les jeu-
„ nes femmes puniſſent les ſervantes ou
„ les concubines, quand elles font ou
„ diſent quelque choſe contre la décen-
„ ce; c'eſt au chef de famille qu'appar-
„ tient ce ſoin-là.

„ Si le maître eſt trop rigide, les
„ domeſtiques le ſerviront avec moins
„ d'affection. Pour gagner leur amour
„ & s'attirer leur reſpect, il n'y a qu'un
„ moyen, qui eſt d'unir la gravité à la
„ douceur.

„ De tous les devoirs domeſtiques,
„ l'éducation eſt le plus eſſentiel. Quand
„ les jeunes gens commencent leurs étu-

» des, il ne faut pas leur charger la mé-
» moire de longs préceptes ſur la mé-
» thode de vivre dans le monde ; il ſuffit
» de leur indiquer les livres qui peu-
» vent leur en donner la connoiſſance.
» La premiere choſe qu'il faut leur ap-
» prendre, c'eſt d'être modeſtes ; la ſe-
» conde, de bannir le luxe & la magni-
» ficence des habits, & la troiſieme,
» d'aimer la frugalité de la table.

» Ne ſouffrez point qu'ils ayent la
» moindre fréquentation avec des jeu-
» nes gens d'une mauvaiſe éducation,
» & qui ſoient enclins à la débauche.

„ Quand leur mémoire ſera déve-
„ loppée, enſeignez-leur par degrés les
„ différents devoirs de la ſociété. Et afin
„ que les leçons que vous leur donne-
„ nerez s'impriment plus facilement dans
„ leur mémoire, employez les compa-
„ raiſons familieres.

» Si les femmes ſe trouvent rare-
» ment enſemble, il y aura moins de
» ſcandales & plus d'union dans les fa-
» milles : ce qui ſe dit dans leur apparte-
» ment, ne doit pas être répété ailleurs.

» L'éducation des filles doit être en-
» tiérement différente de celle des gar-
» çons : il faut élever ceux-ci dans l'é-

» tude des livres anciens & modernes, » pour les rendre capables de parvenir » aux dignités : à l'égard des filles, leur » éducation doit les contenir dans la » pratique de ces vertus, chaſteté, mo- » deſtie, obéiſſance, ſoumiſſion, fruga- » lité, &c. Le plus grand éloge qu'on » puiſſe faire d'une jeune perſonne du » ſexe, c'eſt de dire qu'elle n'eſt point » ſavante.

» Quand un garçon eſt parvenu à » l'âge de douze ans, l'appartement des » femmes doit lui être interdit : de » même qu'une fille, qui eſt parvenue » à cet âge, doit finir toute commmu- » nication avec celui des hommes. »

LETTRE LXIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

IL n'y a point de loix en Eſpagne pour prévenir l'oiſiveté. Il eſt permis ici à chacun de n'avoir rien à faire, & d'être membre de la République, ſans y exercer aucune profeſſion.

L'occupation des citoyens n'entre point dans le plan du Gouvernement. On peut être mort pour ſa patrie quarante ans, avant que de s'y faire enterrer.

L'inaction n'eſt pas un vice : au contraire, c'eſt une vertu, ou du moins un titre pour arriver aux honneurs. Quand on peut prouver ſix cents ans de fainéantiſe de pere en fils, on acquiert la nobleſſe, avec tous les honneurs & toutes les diſtinctions qui y ſont attachés. Cette génération nonchalante eſt plus eſtimée que la plus active.

Un citoyen, ennuyé de ſon oiſiveté, & qui veut s'adonner à quelque induſtrie, ceſſe d'être eſtimable : il y a un terme exprès en Europe pour exprimer ce mépris : cela s'appelle dégénérer ; & il y a fort peu de gens à Madrid qui veuillent ſe rendre mépriſables.

On ne parvient à l'eſtime publique qu'en n'étant bon a rien. On fait ſi peu de cas de ceux qui travaillent, qu'il eſt impoſſible que la nonchalance ne prenne le deſſus. Il y a ici une émulation générale à n'en avoir aucune. La religion, la politique & les mœurs, s'accordent

parfaitement à établir ce ſyſtême de repos.

Le Roi d'Eſpagne a trois cents mille de ſes ſujets qui s'enferment dans des cloîtres, où ils ſont vœu de paſſer leur vie dans l'oiſiveté ; il en a cinquante mille autres qui n'ont d'autre occupation que de poſer un fuſil à terre, & le remettre ſur l'épaule. On compte vint mille maîtres oiſifs dans cette Monarchie, qui occupent quarante mille domeſtiques à ſervir leur oiſiveté.

Dès qu'un citoyen a acquis cent onces d'argent de rente par ſon induſtrie, il quitte ſa profeſſion, pour embraſſer celle d'être oiſif depuis le matin juſqu'au ſoir.

De cette nanchalance générale ſe forme une fainéantiſe univerſelle, d'où naît l'indigence publique. Un de nos Empereurs diſoit fort ſagement, que s'il y avoit un homme oiſif dans l'Empire, quelqu'un de ſes ſujets devoit ſouffrir la faim ou la ſoif.

Les moraliſtes chrétiens ſont embarraſſés de découvrir la cauſe de cette foule de vices qui ſont en Europe, & qui ne ſe font pas remarquer chez les peuples d'Aſie. Cela vient de la liberté

que les Européens ont d'être oiſifs, & de la néceſſité où les loix mettent les Aſiatiques de travailler.

Chez un peuple laborieux par ſyſtême d'Etat, les mœurs ne ſauroient être ſi corrompues. Dans une nation où chacun a ſon application, les vices ne trouvent point de portes; au-lieu que chez celle où l'oiſiveté regne, la corruption perce de toutes parts.

LETTRE LXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Londres.

QUoique le dogme de la religion du Chriſt conſiſte eſſentiellement dans ces petits nombres de chefs, *création*, *annonciation*, *conception*, *naiſſance*, *mort*, & *réſurrection*, il y a des gens ici qui ont la mémoire ſi ingrate, qu'ils ne peuvent jamais s'en reſſouvenir; d'autres qui, pour s'épargner la peine de ranger cela dans leurs têtes, n'en croyent pas un mot.

Cette derniere religion, qui conſiſte à n'en avoir aucune, eſt ici fort à la mode : il eſt vrai qu'il eſt ſi facile de devenir croyant de cette ſecte, que le moindre génie ſuffit pour cela; car ſon acte de foi ſe réduit à ce monoſyllabe, *rien.*

Les Italiens, peuples du midi de l'Europe, qui ſe jouent de ce qu'il y a de plus ſaint dans la religion, appellent un homme qui penſe ainſi, *un deſingannato.* (*)

La ſecte de *rien* ne s'eſt pas formée parmi le petit peuple. Celui-ci a toujours une religion qui contient quelque choſe; elle eſt venue des grands, & tire ſon origine des Cours, où tout eſt tourné en ridicule, juſques à la Divinité elle-même. On laiſſe aux enfants & aux femmellettes de croire à une Providence; les gens du bel air ſe mettent au-deſſus de ce préjugé vulgaire.

Si un grand s'aviſe de quelques pratiques extérieures de religion, ſes égaux ne manquent jamais de le tourner en dériſion. Je crois, Dieu me le par-

(*) C'eſt-à-dire, un homme détrompé de tout.

donne, diſoit derniérement ici un Seigneur Anglois à un autre qu'il voyoit ſouvent aller à l'Egliſe, que tu crois qu'il y a un Dieu.

Il n'y a point d'homme bien élévé en France & en Angleterre, qui ſache un peu ſon monde, qui ſuppoſe un Etre ſuprême. Ceux mêmes qui repréſentent la religion, n'en ont aucune: on a accuſé pluſieurs Papes, qui ſe diſent ſucceſſeurs du Chriſt, de douter du Chriſt. A l'égard des autres Mandarins ſubalternes, s'ils croyent qu'il y a un Dieu, ils vivent comme s'il n'y en avoit point; ce qui revient au même.

Les beaux génies, les ſavants, les lettrés, les hommes remplis d'érudition, ſont de la religion de *rien*. S'il y a un grand Auteur qui ſoit l'admiration de l'Europe, il y a toujours dix contre un à parier, qu'il ne croit point en Dieu. L'eſprit, cette noble faculté de l'ame, qui place l'homme à côté de la Divinité, par une fatalité particuliere aux Européens, les ravalle au-dſſous des bêtes. Lorſqu'on voit ici un mortel qui a paſſé ſa vie dans les ſciences les plus abſtraites, & qui a parcouru tous les abymes du ſavoir, on peut être aſſuré

qu'il eſt parvenu à ce ſublime degré de perfection, de ne croire à *rien*. Crois-tu, cher Kié-tou-na, que ce ſoit la peine d'être ſi ſavant, pour ignorer tout ?

LETTRE XLVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LEs mariages ſe font à Londres de la même maniere qu'à Pékin. Des entremetteurs entament l'affaire. Les premiers pourparlers s'ouvrent par les préſents que le prétendant doit donner à ſa future épouſe, & de ceux que la mariée doit apporter au mari ; ce qui s'appelle dot. Quand cela eſt réglé, & que la parole eſt donnée de part & d'autre par des tiers, on ſe voit & on s'unit enſemble pour toujours. On prévoit à tout avant l'hymen ; il n'y a qu'une choſe qu'on oublie ; je veux dire, de ſavoir ſi les parties contractantes ſe conviendront. Il eſt vrai que c'eſt

ſi peu de choſe, que cela ne vaut pas la peine d'y faire la moindre attention. Comme on ne ſe marie pas pour cela, cette penſée ne vient jamais dans l'eſprit.

Il faudroit bien des affaires pour faire entendre ici à une jeune perſonne du ſexe, que les ſentiments & la délicateſſe ſont néceſſaires à l'hymen, & que le goût & l'inclination doivent en ſerrer les nœuds. La choſe doit être regardée comme inpraticable : premiérement, parce que l'amour eſt libre, & qu'il eſt toujours gêné, lorſqu'un Prêtre ordonne à une fille d'aimer ſon mari. Auſſi ne tarde-t-on pas à ſe défaire de cette gêne. Dès qu'une jeune Demoiſelle a ainſi épouſé un homme, elle cherche auſſi-tôt à ſe marier à un autre en ſecondes noces; car ce premier hymen n'eſt qu'un avant-goût de celui qu'elle contracte après.

Ce ſecond engagement ſe fait avec plus de connoiſſance de cauſe. Dans celui-ci, on n'a pas beſoin d'entremetteur. On ſe voit, on ſe parle, & on s'aime. Il y a encore cet avantage, que l'engagement ne dure qu'autant que les parties ſe conviennent; au-lieu que le

premier dure, après que les cauſes qui l'ont formé ne ſubſiſtent plus.

LETTRE LXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Londres.

IL y a comme un balancement général dans tous les Etats de l'Europe, qui ſoutient l'équilibre, & l'empêche de tomber au pouvoir d'un ſeul Prince. Les Gouvernements qui pourroient beaucoup, ſont retenus par des cauſes morales.

La France peut mettre ſur pied cinq cents mille combattants; mais les François ne réſiſtent point aux fatigues de la guerre. L'Allemagne & l'Italie, qui ſont en Europe les deux théâtres des révolutions générales, ſont deux tombeaux où cette nation va continuellement s'enſévelir.

Cette Monarchie ne ſauroit entretenir ce prodigieux eſſaim de ſoldats, ſans ſe faire autant de mal qu'à ſes propres ennemis. Telle eſt la poſition de

la République univerſelle, qu'aucun de ſes membres ne peut former le deſſein d'établir une grande puiſſance, ſans détruire la ſienne; & c'eſt cette barriere qui juſqu'ici a garanti l'Europe. Preſque tous les Monarques qui ont voulu la franchir, ſont devenus plus petits qu'ils n'avoient voulu ſe faire grands.

Le Clergé immenſe de l'Europe, diminuant continuellement la population générale, répand un affoibliſſement univerſel ſur tous les corps politiques. L'encouragement qu'on y donne au commerce, arrête ſes forces; une foule de profeſſions établies ſur le luxe énervent les nations. Les grands Etats ſont aujourd'hui remplis d'artiſans, qu'on ne ſauroit faire ſoldats, ſans ruiner l'induſtrie, qui, en procurant aux Etats les richeſſes, cauſe elle-même leur foibleſſe.

La nobleſſe de tous les pays ne donne aux nations que des Officiers, & point de ſoldats; reſtent les ménagers & les laboureurs, & c'eſt toujours ſur ceux-ci que tombe le poids des armes : c'eſt auſſi cette reſſource qui empêche qu'on n'en ait; car, pendant que les laboureurs ſe battent, le pain manque aux

nations, & la famine avertit les peuples d'abandonner les camps.

Il n'y a aucun Prince en Europe qui ſoit en état de faire la guerre avec ſes revenus; ils ſont toujours obligés d'écraſer leurs peuples par des impôts réitérés; & alors le dérangement général des finances les oblige de faire la paix au plus fort de leurs victoires. Si on parcourt toutes les branches du pouvoir général de chaque Gouvernement chrétien, on trouvera qu'il y a des cauſes ſecondes qui les empêchent de ſortir de l'état de médiocrité où ils ſe trouvent.

Voilà, cher Kié-tou-na, des raiſons tirées de la nature des choſes. La politique européenne ne les apperçoit pas, parce qu'elle ne remonte jamais aux premiers principes généraux, & qu'elle va toujours dans ſes anciennes erreurs. Voilà ce qui fait la ſûreté de l'Europe, & qui la garantit mieux que ſes traités, ſes négociations, & cette ſuite continuelle de plans de paix & de guerres.

J'ajouterai à ceci, que ſouvent les cauſes particulieres arrêtent l'effet des générales. Peut-être que la nouvelle puiſſance de l'Angleterre entretient la ba-

lance, & que c'eſt préciſément, parce qu'elle cherche continuellement à abymer un grand corps qui l'environne, qu'elle entretient l'équilibre de l'Europe. Il reſte à ſavoir ſi ſon ambition particuliere ne la fera pas ſortir des bornes de la politique générale.

LETTRE LXVIII.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

TOus les Rois d'Europe ne ſont pas également oiſifs dans leurs palais. Il en eſt qui menent une vie fort laborieuſe: tels ſont ceux qui prennent continuellement le divertiſſement de la chaſſe, plaiſir très-pénible.

On me communiqua, il y a quelques jours, une anecdote moderne, qui doit être inſérée dans l'hiſtoire univerſelle des Princes chrétiens; car les faiſeurs d'annales en Europe ne laiſſent rien échapper de ce qui peut rendre éternelle la mémoire des Souverains.

Il eſt queſtion de tranſmettre juſques

à la derniere poſtérité les faits éclatants de quatre grands Monarques entre ceux qui occupent aujourd'hui des trônes.

ANECDOTE de chaſſe digne des ſiecles futurs.

L'An de grace 1763, quatre puiſſants Rois d'Europe parcoururent deux mille lieues de pays à la ſuite du gibier.

Ils creverent cent chevaux de courſe, & éreinterent cinquante gardes du corps qui galoppoient après eux.

Les mêmes Souverains conſommerent cette même année mille quintaux de poudre, deux milliers de balles, & uſerent deux cents canons de fuſil.

EXPLOITS EXTRAORDINAIRES.

Ces Monarques tuerent dix mille perdrix, quatre mille faiſans, huit mille bécaſſes, & vingt mille cailles.

VICTOIRES completes remportées ſur les Bêtes à poil.

Ils défirent cinquante ſangliers, cinq cents renards, dix mille lapins, & trente mille lievres.

BATAILLES rangées données aux Bêtes à cornes.

Ils tuerent cinq cents cerfs, deux mille daims, & quatre mille biches, &c.

Comme la choſe paſſe pour l'image de la guerre, tu croiras peut-être que ces Monarques, qui livrent continuellement des combats aux animaux, ſoient de grands guerriers : mais il ne ſont rien moins que cela; quoiqu'ils ayent fait beaucoup de ſieges, & livré un grand nombre de batailles, ils ne s'y ſont jamais trouvés en perſonne. Ils font la guerre par leurs Généraux : s'ils n'y avoit point de gibier dans leurs parcs, il n'auroient jamais connu l'uſage du fuſil.

LETTRE LXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

LA découverte des nouveaux mondes a affoibli l'ancien. Une maladie, juſ-

ques alors inconnue, vint attaquer la nature juſques dans la ſource de la vie & du plaiſir ; ce fut la ſoif de l'or qui la procura : on alla continuellement à l'Amérique, & on en apporta toujours de nouveaux levains.

On peut comparer aujourd'hui l'Europe à une grande infirmerie remplie de valétudinaires. L'amour à la Chine produit ſouvent des regrets & des remords; car il procure preſque toujours des peines & des douleurs ; dans le commerce qu'on a avec les femmes, on ne perd pas ſeulement ſes mœurs, mais même ſa ſanté. La continence eſt devenue une vertu néceſſaire ; on eſt obligé de fuir la volupté ſous peine de mort. Telle eſt l'alternative où l'Europe ſe trouve ; il faut qu'elle ceſſe de ſe peupler, ou qu'elle continue d'être malade.

A l'égard du remede qu'on a découvert, il eſt encore plus funeſte que le mal. Si l'application qu'on en fait arrête les effets de cette maladie, elle eſt la cauſe de tant d'autres, qu'on peut dire que la nature y a plus perdu que gagné. D'ailleurs, quand on lui ſuppoſeroit cette efficacité que la médecine

lui donne, l'Europe n'en ſeroit pas mieux; car à meſure que l'argent vif purifie d'un côté, la corruption s'inſinue de l'autre. Il faudroit, pour guérir le grand corps malade, le ſéparer de lui-même, & empêcher la communication des hommes avec les femmes.

Cette maladie n'a preſque point fait de progrés en Aſie; les loix y ont pourvu; la ſéparation des deux ſexes a prévenu ſes effets. On l'eût guérie radicalement comme toute autre maladie. Des peuples, à qui la religion défend la fréquentation des deux ſexes, a en lui de grandes reſſources.

Tous les peuples d'Europe ſont infectés de cette maladie; il n'y a point de claſſes qui en ſoient exemptes, parce qu'il n'y en a aucune qui ne ſe livre à la débauche des femmes.

Les armées foibles & débiles ne réſiſtent point aux fatigues des armes, & c'eſt peut-être là une des raiſons pour leſquelles l'Europe depuis deux ſiecles eſt continuellement en guerre. Sa politique s'irrite elle-même par ſes mauvais ſuccès; les conſeils changent ſans ceſſe, & prennent des réſolutions funeſtes aux peuples: car des Princes mala-

des ſont naturellement inquiets ; ils cherchent dans les révolutions un ſoulagement que la morale ſeule pourroit leur procurer.

L'Eſpagne eſt entiérement infectée de cette maladie. La corruption a gagné les parties les plus ſaines de ſa population. Les vierges elles-mêmes en ſont atteintes. Les mariages les plus ſaints n'en mettent pas toujours à l'abri. Malheureux le climat, où la vertu elle-même produit d'auſſi funeſtes effets que le vice !

LETTRE LXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LE Baronnet me mena ces jours paſſés chez une veuve Angloiſe de ſa connoiſſance, où nous trouvâmes une Demoiſelle à marier fort ſérieuſe, & une Dame mariée très-gaie. Cette premiere avoit un viſage triſte, & ne diſoit mot ; & la ſeconde, au contraire, avoit un

un air enjoué, & parloit beaucoup.

A la vue de ce contraſte, mon conducteur s'étant approché de moi, me dit à l'oreille : Voulez-vous voir changer la ſcene ? & ſans me donner le temps de lui répondre, il ajouta : Vous allez être témoin d'un coup de théâtre imprévu. Alors il parla à la Demoiſelle d'un certain homme qui pouvoit devenir ſon mari, & la Dame, d'un certain homme qui étoit ſon mari ; & dans le même inſtant la décoration changea. La Demoiſelle devint gaye & joyeuſe, & la Dame, triſte & rêveuſe.

Les filles en Angleterre pétillent de joie dès qu'on leur parle de mariage, & les femmes bâillent, lorſqu'on leur parle de leurs maris.

L'hymen ici reſſemble à ces perſpectives, qui de loin charment l'œil ; mais dont la proximité découvre les défauts & les imperfections qu'on n'avoit pas apperçu. Après la bénédiction nuptiale, la beauté de la façade du mariage tombe ; & il ne reſte plus que la carcaſſe de l'hymen.

Cela vient de ce qu'il n'y a point de mœurs en Europe. Le plus ſaint de tous les engagements eſt un moyen qu'on

employe ordinairement pour arriver à la ſatisfaction des ſens, qui n'a que des dégoûts lorſqu'elle eſt ſatisfaite.

A la Chine, nous épouſons nos femmes pour être ſans ceſſe avec elles; ici on les épouſe pour en être continuellement ſéparés. Le mariage chez les Européens eſt un perpétuel divorce.

Le Baronnet ſoutient que cette déſertion eſt abſolument néceſſaire; & que, ſans elle, on ſeroit moins uni. Il démontre géométriquement qu'on ſe fuiroit davantage, ſi on ne ſe fuyoit pas tant.

Cela prouve encore que les mœurs des deux ſexes en Europe manquent par l'aſſortiment; que leurs vertus comme leurs vices ſont incompatibles: en un mot, qu'il y a cent mille lieues des qualités des femmes à celles des hommes.

LETTRE LXXI.

Le même, au même, à Pékin..

De Londres.

LEs mendiants en France ſont bien embarraſſés pour exciter les paſſants à la pitié : bientôt ils ne ſauront plus quoi leur dire ; car il y a long-temps que les Chrétiens ne font plus l'aumône pour l'amour de Dieu ; mais il reſte beaucoup de reſſources aux pauvres d'Angleterre : les uns demandant l'aumône pour être oiſifs, les autres pour ſe diſpenſer du ſoin d'exercer aucune profeſſion ; ceux-ci pour fumer du tabac, ceux-là pour boire de la petite bierre.

Ils ont un autre avantage ſur ceux de France ; c'eſt qu'ils ont la liberté de dire aux gens pourquoi ils les importunent.

Comme je me promenois derniérement dans une des rues de la Ville de Londres, un pauvre me demanda un ſol d'aumône pour brûler le Pape. Comme je n'ai jamais encouragé le crime, je lui refuſai ſa demande ; car je regarde com-

me un délit capital de donner de l'argent à un homme pour en faire mourir un autre. Quoi qu'il en ſoit, cette charité, qui tend à n'en avoir aucune pour le Chef de l'Egliſe Romaine, procure aux mendiants de cette Capitale une aumône très-abondante ; car il n'y a point de bon Proteſtant à Londres qui refuſe la charité pour une action auſſi charitable.

Il y a auſſi de pauvres politiques : ceux-ci demandent l'aumône pour boire à la ſanté d'un certain parti. Toute l'habileté du mendiant dans cette occaſion, conſiſte à découvrir quel eſt le dominant. Ceux qui ont ce talent ſont ſûrs d'avoir de quoi s'enivrer deux fois la ſemaine ; au-lieu que ceux qui ne demandent l'aumône que pour l'amour de Dieu ne peuvent s'enivrer qu'une fois le mois.

LETTRE LXXII.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

IL y a en France & en Angleterre une queſtion qu'on ne réſout jamais ; il s'agit de ſavoir ſi le théâtre en général n'eſt pas plus nuiſible aux mœurs, qu'il ne leur eſt avantageux & utile : les ſentiments ſont partagés : les gens de lettres, qui ſoutiennent les arts, ont écrit des bibliotheques entieres, pour prouver ſon utilité ; & les Mandarins Prêtres, qui ſont les gardiens des mœurs, en ont publié d'autres, pour démontrer le contraire.

Ces derniers ont un intérêt perſonnel de déſapprouver ce qu'ils défendent ; ils ont beau ſonner les cloches à l'heure du théâtre, perſonne ne vient à leurs pagodes. Ceux-là diſent que le théâtre mene à la vertu ; ceux-ci prétendent qu'il conduit au vice. Les uns veulent qu'il faſſe arriver au ciel ; les autres ; qu'il précipite dans l'enfer. Qui croire ?

Pour moi, je penſerois que les premiers pourroient avoir raiſon, & que les ſeconds n'auroient pas tout-à-fait tort.

Il ne ſeroit pas abſolument impoſſible que le théâtre donnât des mœurs. C'eſt le miroir de la vie humaine; mais il faudroit rectifier la glace, & empêcher qu'on ne s'y vît tout de travers. Ceux qui ſont de la religion de la ſcene, prétendent qu'elle eſt une eſpece de ſermon moral : mais cela ne peut pas être; car dans aucune religion, on ne ſauroit faire un bon ſermon ſur un mauvais texte.

L'amour, cette paſſion aveugle, qui ne connoît ni loix ni coutumes, forme la baſe de ſa morale. Une piece dramatique, qui voudroit rédiger en préceptes cette paſſion, & par-là régler les mouvements du cœur, ſeroit comme un ſermon, qui pécheroit contre les regles du théâtre.

Tout le ſacrifice que la morale de la ſcene peut faire à la vertu, c'eſt de lui immoler des victimes un moment avant la conſommation du crime : preuve de ſon impuiſſance à le prévenir, & de ſon peu de force à y réſiſter. On n'eſt fort que pour ſuccomber avec plus d'éclat; on ne guérit d'une foibleſſe que pour

tomber dans une autre; on cede à l'amour, ou l'on ſe livre à ſon déſeſpoir; on eſt lâche ou téméraire.

Une autre ſource empoiſonnée du théâtre, eſt le canal par où cette morale paſſe. Des hommes, vicieux par état, invitent le public à ſe corriger de leurs vices; ils prêchent une perfection qu'ils ne ſentent pas eux-mêmes, & invitent à des devoirs qu'ils ne pratiquent point: des gens noyés dans le crime ſont les précurſeurs de la vertu; c'eſt l'infamie elle-même en perſonne, qui parle morale. Des concubines de profeſſion, qui font un métier ouvert de libertinage, exhortent à la continence; rien ne ſeroit plus contraire à leur état, que de telles converſions; elles ſe détruiroient elles-mêmes, ſi elles réuſſiſſoient dans ce deſſein: leur condition, au contraire, eſt de corrompre les mœurs. La chaſteté, dont elles ſont parade, ne dure que pendant la piece; la toile baiſſée, elles conſomment le crime.

Une des grandes cauſes du peu de progrès de la vertu ſur la ſcene, eſt le lieu où elle ſe paſſe; quoique les pieces ayent pour objet la réforme des mœurs, on ne va au théâtre que pour s'y cor-

rompre. C'eſt le rendez-vous public du vice, & où la vertu court de plus grands riſques, parce que les deux ſexes ne s'y rendent que pour ſe ſéduire.

Pour tirer quelque avantage du théâtre, il faudroit jetter à bas l'édifice de la ſcene, & la bâtir ſur un autre plan: c'eſt moins la ſource qui a beſoin d'être rectifiée, que ſes conduits. Il faudroit empêcher que toutes les voies du théâtre qui conduiſent à la vertu, ne fuſſent corrompues, & que la débauche elle-même ne fût point le chemin de la continence. Après tout, il eſt à préſumer que ce long travail ſeroit encore inutile; car ſi les Européens abuſent du dogme de leur religion, s'ils vont offenſer la Divinité juſques dans ſes temples mêmes, comment n'abuſeroient-ils pas de la morale de la ſcene? Ils violeroient également le ſanctuaire du théâtre.

LETTRE LXXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Londres.

LEs Chrétiens prétendent que Dieu s'eſt fait homme, & a expiré ſur une croix, pour les rendre meilleurs. Si ce qu'ils diſent eſt vrai, on peut dire qu'il eſt mort en vain; car, de l'aveu même de leurs maîtres de morale, la corruption eſt plus grande aujourd'hui, qu'elle ne l'étoit avant la venue de leur Chriſt.

Il eſt certain du moins que les idolâtres ne connoiſſoient pas la moitié des vices, qui ſe ſont remarquer parmi ceux qui profeſſent la religion du Meſſie.

Une méchanceté naturelle s'eſt répandue au milieu du chriſtianiſme. Le menſonge, la médiſance, la calomnie, le vol, l'homicide, le meurtre, la noirceur, le poiſon, la vengeance, la trahiſon, la perfidie, &c. &c. ſont les vices communs des ſectateurs de l'Evangile. Les Turcs, les Indiens, les Japonois, ne ſont

pas faits comme cela. Il regne chez ces peuples une candeur naturelle, dont on ne trouve aucuns veſtiges chez les Chrétiens.

Pour moi, ſi j'avois à choiſir entre deux cultes, dont les ſectateurs de l'un fuſſent remplis de vertus, & les autres coupables de mille crimes, je choiſirois le premier; quelques preuves qu'on m'apportât de la vérité de l'autre.

On dit pour excuſe qu'il n'y a qu'une religion auſſi ſainte qui puiſſe ſe conſerver au milieu de mœurs ſi corrompues: mais ne ſeroit-ce pas cette même carruption qui feroit que les Chrétiens ne chercheroient pas à changer de croyance? Car je t'avoue qu'il eſt fort commode de vivre dans une religion, qui, ſans avoir la permiſſion d'être vicieux, tolere tout ce qui l'eſt.

LETTRE LXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

IL me ſemble, cher Kié-tou-na, que, tout bien conſidéré, les Monarques d'Europe n'entendent point leurs intérêts; ils voudroient acquérir de la gloire, & ils ne négligent rien de ce qu'il faut faire pour réduire leurs ſujets dans la ſervitude: deux choſes diamétralement oppoſées; c'eſt comme ſi on vouloit employer le vice à acquérir la vertu.

Il y a ici deux projets dans chaque Cour; l'un eſt d'avilir la nation, & l'autre de l'agrandir; on les voit courir après ces deux plans avec le même empreſſement; elles ſuivent toujours le premier, & ne s'écartent jamais du ſecond. Ces deux points de vue ſont ſi compliqués, que j'oſe dire qu'un Roi Européen aimeroit mieux ne point acquérir de gloire, que de la devoir à la liberté de ſes ſujets; & il choiſiroit plu-

tôt de n'avoir point de grandeur, que d'en être redevable à leur gloire : & en cela, ils ſont contraires à eux-mêmes. On peut regarder les ſujets comme les premiers inſtruments de l'héroïſme ; ils en ſont la cauſe & l'effet. La force & la puiſſance ſont dans les peuples ; les Princes ne ſont que les machines qui les font mouvoir : or cette force & cette puiſſance ſont toujours une ſuite de la liberté politique.

J'ai lu l'hiſtoire de preſque toutes les nations de l'Europe ; j'ai comparé les âges de leur grandeur, de leur élévation, & j'ai trouvé que les peuples ont été lâches ou courageux ; c'eſt-à-dire, foibles ou puiſſants, dans la proportion qu'ils ont été plus ou moins eſclaves. Comment ces Princes pourroient-ils être grands, s'ils corrompent eux-mêmes la ſource de leur grandeur ! ils voudroient enter leur force ſur les fondements de la foibleſſe.

Dans les révolutions préſentes de l'Europe, on eſt étonné de voir une Monarchie qui, avec tant de moyens de remporter des victoires, n'eſt connue aujourd'hui que par ſes défaites ; mais on ne voit pas qu'il y a une cauſe pre-

mière : le deſpotiſme qui y augmente tous les jours, affoiblit continuellement la nation. A quoi ſert de mettre en campagne de nombreuſes armées ? Avant que d'aſſembler des troupes, il faut avoir des ſoldats : voilà la clef de l'affoibliſſement de cet Etat ; voilà la cauſe premiere de cette révolution étrange. Ce n'eſt pas que cette nation par elle-même ne ſoit brave, hardie & courageuſe ; de tous temps ce fut-là ſon lot ; mais les principes de ſon héroïſme ſont corrompus. On n'a qu'à diminuer ſon deſpotiſme, il n'y a qu'à ôter la cauſe de ſa foibleſſe, & on la verra ſoudain reprendre ſa premiere ſplendeur.

LETTRE LXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

JE fus introduit ces jours paſſés chez une Dame de Madrid, qui donne à jouer. C'eſt un état aujourd'hui en Eſpagne, comme en France. Il s'aſſemble

tous les jours dans cette maiſon des gens dont le talent conſiſte à mêler des cartes : talent ſupérieur pour la Dame, puiſqu'il lui procure un revenu de cent mille réaux tous les ans, avec leſquels elle vit ſplendidement, & paroît partout avec la même aſſurance, que ſi elle exerçoit la plus honnête de toutes les profeſſions.

Il eſt vrai que cela ſe fait avec quelque décence. Son domeſtique met des bougies & des cartes ſur les tables ; on le paye pour la peine qu'il prend, & ſa maîtreſſe en retire le profit. On pourroit appeller cela vivre ſur les paſſions d'autrui, & ſe faire un revenu des vices des hommes.

Cette vilaine profeſſion eſt réſervée ici à la nobleſſe. Il n'y a que les femmes de condition qui ayent le privilege de raſſembler chez elles mauvaiſe compagnie, & de faire un tripot de leurs maiſons. Preſque toutes les veuves de qualité, qui ont de la vertu, & qui ne veulent point donner dans le travers, donnent à jouer à Madrid.

Lorſqu'on n'eſt ni dupe ni frippon, on ne ſauroit être admis dans ces aſſemblées. Il faut perdre ſon argent, ou

voler celui des autres ; il n'y a point d'alternative : l'inſtitution eſt faite comme cela.

Je n'eus pas plutôt été préſenté à la Dame de la maiſon, qu'on m'offrit des cartes. Je m'excuſai ſur ce qu'étant étranger, je ne connoiſſois point les jeux européens. A cette réponſe, la Dame fit la grimace, & parut ſurpriſe qu'on vînt exprès chez elle pour s'excuſer ſur ce que tous les autres viennent y faire. Mon conducteur Eſpagnol, qui n'avoit pas le même prétexte, & qui malheureuſement pour ſa bourſe, n'étoit pas Chinois, joua, & perdit ſon argent ; car dans ces maiſons, ces deux choſes vont preſque toujours enſemble.

Pendant ce temps-là, je regardois la contenance de la maîtreſſe du logis, & je remarquai qu'elle n'étoit occupée que d'une choſe ; je veux dire, d'accoupler autour des tables ceux qui ſe trouvoient dans ſon appartement. Une partie n'étoit pas plutôt finie, qu'elle tâchoit auſſi-tôt d'en relier une autre, & ne paroiſſoit être à ſon aiſe, que quand tous ceux de la compagnie étoient occupés. Crois-tu que cent mille réaux de rente vaillent le mépris qu'on a pour

des femmes qui font un ſi vilain métier ? on dit à cela ici, qu'il faut vivre. Il eſt vrai, mais non pas indignement.

LETTRE LXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

IL n'y a point de continent ſur la terre où l'on parle plus de la liberté qu'en Europe, & il n'y en a aucun dans le monde où il y en ait moins. Chaque Etat a ſa conſtitution qui lui eſt particuliere, & qui contient les priviléges des peuples; mais ce ſont des fantômes de droits qui ne repréſentent plus rien.

Je crois bien, qu'après la décadence de l'Empire Romain, les ſociétés qui ſe formerent de cet immenſe corps, furent combinées, de maniere que les peuples ne fuſſent pas tout-à-fait eſclaves, & que les uſurpateurs mêmes ne voulurent pas établir le deſpotiſme abſolu. Mais il arriva dans les ſuites un

événement qui rendit inutiles les prérogatives des peuples : cet événement forme l'hiſtoire générale de la ſervitude univerſelle de l'Europe.

Les Rois chrétiens, qui, long-temps après les Romains, étoient reſtés déſarmés au milieu de leurs ſujets, demanderent des gardes, ſous prétexte qu'il y avoit des gens mal-intentionnés contre leurs perſonnes. Dans peu, ils exigerent de grands corps de troupes à leur ſolde; comme il falloit de l'artillerie, on vit paroître de tous côtés des arſenaux remplis d'armes offenſives & défenſives. Ce fut avec une auſſi bonne proviſion de forces qu'ils commencerent le projet du deſpotiſme. Juſques-là ils avoient parlé avec timidité à leurs peuples; mais lorſque leurs argumens furent appuyés du gros canon, ils furent plus hardis.

Il y a aujourd'hui trois Princes en Europe qui ont un million de combattants à leur ſolde. Crois-tu qu'avec ce prodigieux eſſaim de ſoldats, les peuples de ces trois Etats ſoient bien libres? C'eſt, dit-on, pour ſe garantir de la ſervitude étrangere ; mais on tombe dans l'eſclavage domeſtique.

Quand la puiſſance militaire commença, la conſtitution civile finit ; il n'y eut plus de dépôt de loix, parce que les tribunaux ſe trouverent trop foibles pour réſiſter à la force des Princes.

Ce n'eſt point la perte des mœurs, ce n'eſt pas le relâchement des loix, ni la corruption des peuples, ni le luxe, ni l'aiſance, ni les richeſſes qui ont ôté la liberté aux nations Européennes, ce ſont les grands corps de troupes réglées que les Souverains ont commencé de tenir à leur ſolde. On peut les regarder comme les premiers inſtruments du deſpotiſme général : ces corps de troupes ſont toujours prêts à obéir à l'ordre des Rois, & à tout exterminer au premier ſignal.

LETTRE LXXVII.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

EN liſant l'hiſtoire des grands Capitaines Européens, j'avois cru qu'il étoit difficile d'être héros ; mais rien de ſi aiſé.

Il n'y a point d'imagination à cela ; voici comment la choſe ſe paſſe. On donne deux cents mille combattans à un homme qu'on nomme Général, & on lui dit : vous irez attaquer une telle nation. Ces combattants ſont armés de toutes pieces. Ils ont une démangeaiſon naturelle d'en venir aux mains avec l'ennemi, & les Officiers, qui les commandent, encore davantage. Le Général les conduit ſur le champ de bataille, d'où il ſe retire, après leur avoir donné ordre de ſe battre, & après avoir commandé à ſes Aides-de-camp de venir, après l'action, lui apprendre qui a remporté la victoire.

Quand il eſt queſtion d'aſſiéger une Ville qui eſt bien fortifiée, il faut appeller le principal ingénieur, à qui il demande combien d'hommes il faudra ſacrifier pour la prendre. Celui-ci calcule, il lui donne l'état des morts, qui ſouvent ſe montent à quinze ou vingt mille. Le ſiege commence ; les vingt mille hommes périſſent, & la place eſt priſe. Pendant ce temps-là, le Général qui eſt ſûr de ſon fait, dreſſe la capitulation, & c'eſt tout ce qu'il y met du ſien.

Il eſt vrai qu'il n'eſt pas toujours dans l'oiſiveté; car il va, il vient, il campe, il décampe; il avance, quand l'ennemi eſt foible; il ſe retire, quand il eſt trop fort; ſi en quittant ſon poſte, il croit que l'ennemi puiſſe y ſubſiſter, il déſole le pays; ſi dans le nouveau qu'il occupe, il manque de ſubſiſtance, il établit des contributions; ſi on ne les lui fournit pas, il fait pendre les principaux des Villes qui devoient les lui fournir.

Il a des Officiers généraux ſous lui, qui ſont chargés des plus pénibles détails, & qui lui en rendent compte. Des eſpions lui donnent des avis ſur les différentes manœuvres de l'ennemi, & il agit en conſéquence. La campagne finie, il cantonne ſes troupes, & ſe rend à ſa Cour, pour rendre compte au Roi de ſes opérations, d'où il paſſe à la Capitale pour jouir de ſa gloire. Aurois-tu jamais ſoupçonné qu'on pût être Général à ſi peu de frais?

On diroit que tous ces grands Capitaines ont un privilege excluſif pour ſe préſerver de la poudre à canon: après trente ſieges & vingt batailles, ils meurent dans leur lit. L'un finit par

la goutte, l'autre par la gravelle ; celui-là par la colique, celui-ci par la diarrhée, d'où ils paſſent dans de ſuperbes mauſolées, qui ſont les monuments éternels de la gloire de la nation.

LETTRE LXXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

JE ne trouve pas que les connoiſſances de l'occident vaillent la peine qu'un Aſiatique entreprenne pour elles le voyage de l'autre pole. Les Européens ont ramaſſé avec des peines infinies des millions de paroles dans des livres, & ont donné à des mots le nom de ſciences.

L'art oratoire ne fait que ſéduire l'eſprit ſans le convaincre. La poéſie a gâté l'imagination ; la métaphyſique n'a point percé le voile de la Divinité ; la philoſophie a rempli le monde d'erreurs ; la phyſique n'a point enſeigné à connoître la formation de l'univers ; l'hiſtoire naturelle a à peine découvert la na-

ture ; la ſcience des mathématiques n'eſt point d'accord avec ſes principes ; l'aſtronomie n'a appris que la marche des aſtres ; l'hiſtoire n'a ſervi qu'à remplir le monde de fictions ; la chronologie, qu'à faire douter de tout ; la médecine, qu'à affliger la nature humaine par des maux qu'elle ne connoiſſoit pas avant que cet art fût mis en ſcience, &c. &c.

J'épuiſerai la plupart de ces ſujets dans mes lettres ſuivantes.

LETTRE LXXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LA principale ſcience des Européens ne contient que des ſons : on l'appelle éloquence, ou l'art de parler. Ses profeſſeurs, qu'on nomme orateurs, n'ont d'autre affaire que d'ouvrir la bouche, & d'articuler.

Il ne faut point d'eſprit pour être orateur ; quelquefois même le génie eſt nuiſible. Cet art ne tient point à l'état

intellectuel de l'homme : ſon ſiege eſt au bout des levres, d'où il exerce ſon empire. Un automate, à qui on feroit prononcer des mots, pourroit devenir orateur.

Les Européens, naturellement grands parleurs, & qui paſſent leur vie à diſcourir, ne pouvoient manquer de faire de grands progrès dans cette ſcience.

Il ſuffit que l'orateur agite l'air agréablement, & que ſon articulation charme l'oreille. Cette ſcience a pourtant ſes inconvénients : un des principaux eſt, que la même expreſſion ne rend pas toujours le même ſens. Il arrive qu'un diſcours qui fait pleurer dans un temps, fait rire dans un autre.

Tous les orateurs Européens prennent pour modele un vieux parleur, appellé Démoſthenes; ils voudroient s'exprimer de même ; mais les critiques prétendent que les parleurs modernes n'ont pas la langue ſi bien pendue.

On a ſouvent fait le procès à l'éloquence comme à un art impoſteur, plus propre à ſéduire l'eſprit humain, qu'à le guérir de ſes erreurs. Les orateurs furent bannis, & quelquefois même flétris; mais la fureur de parler étant la

paſſion dominante des Européens, il revint toujours.

L'art oratoire ſe diviſe en pluſieurs branches, qui tendent au même effet, qui eſt de perſuader. Chaque orateur a ſon genre particulier d'éloquence. Le diſcours pathétique eſt pour faire pleurer; le véhément, pour ébranler; l'eſprit fort, pour emporter l'imagination.

Il y a des orateurs qui parlent beaucoup; il y en a d'autres qui ne diſent rien. Les connoiſſeurs prétendent que le ſublime de l'art oratoire eſt de laiſſer à part la parole, pour s'exprimer ſans rien dire; c'eſt ce qu'on appelle en termes de l'oratoire, des ſilences éloquents : dans ce cas, les muets peuvent devenir de grands orateurs.

Je me ſuis trompé; lorſque j'ai dit qu'il ne faut point de génie pour être orateur. Il me ſemble, au contraire, qu'il en faut un très-grand; on n'en a pas beſoin pour parler ſur quelque choſe; mais il faut du talent pour diſcourir trois heures ſur rien, & c'eſt-là le grand mérite des orateurs Européens.

LETTRE LXXX.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

LEs hommes ne ſe contenterent pas de parler ; ils voulurent encore rimer. Après avoir gêné le diſcours par des loix, on le contraignit par des vers. L'eſprit fut mis à la torture : on fit une meſure, où l'on appliqua l'imagination ; ce qui la gêna ſi fort, que le bon ſens en ſouffrit.

On donna des pieds à la raiſon, & on l'obligea de marcher en cadence : on dit même que le diſcours ordinaire fut inventé après coup, & qu'on parla en vers avant que de s'exprimer en proſe ; ce qui ſeroit un double délire de l'eſprit humain, qui l'eût porté à extravaguer avant que de penſer.

La poéſie arrondit l'imagination ; elle donna, en quelque maniere, une forme à l'eſprit. Les poëtes rendirent quelquefois leurs idées ſous la forme d'un autel, d'une hache, d'un œuf de pigeon, &c. &c.

Il faut tant d'impreſſions pour faire un grand poëte, que la nature fait rarement cet effort : auſſi les excellents ſont rares. Ses deux principales qualités ſont l'enthouſiaſme & le délire d'eſprit, d'où naît la verve, ſans laquelle on ne peut point faire des vers; & cette verve n'eſt autre choſe qu'un déréglement d'imagination.

Ces faiſeurs de rimes ſont d'un pays qu'on nomme le Parnaſſe ; contrée ſans doute inculte, & où l'agriculture eſt très-négligée ; car preſque tous les poëtes meurent de faim.

Cet art eſt très-commode chez les Européens ; ſans lui, on auroit de la peine à ſe corrompre. Quand leurs écrivains ont quelque deſcription ſale, impie, malhonnête, ils la mettent en vers ; ſans doute, afin qu'elle reſte plus long-temps gravée dans la mémoire des hommes. Cela s'appelle ici des licences poétiques.

L'art poétique a pour fondateur un pauvre aveugle, qui rimoit il y a deux mille ans. On faiſoit ſi peu de cas de lui de ſon temps, qu'avant de mourir, on oublia de lui demander de quel pays il étoit ; de maniere qu'on ne ſait pas

bien exactement d'où la poéſie tire ſon origine.

Homere (c'eſt le nom de l'aveugle) paſſe pour le modele des vers; mais comme la plupart des Européens ſoutiennent qu'il eſt inimitable, le modele eſt devenu inutile. Cependant l'aveugle n'eſt pas venu au monde pour rien; ſa naiſſance a ſervi à convaincre les phyſiciens modernes, que la nature, en le formant, avoit fait un ſi grand effort, qu'elle s'étoit entiérement épuiſée; de maniere qu'elle n'eſt plus en état de produire un ſemblable poëte. La prévention à ſon égard eſt ſi grande, que cela va juſqu'à l'idolâtrie.

On pourroit mettre en doute ici l'infaillibilité de Dieu; mais il n'eſt pas permis de douter de l'infaillibilité de l'Iliade.

J'ai appris le Grec exprès pour lire ce poëte; je le trouve ſublime dans quelques endroits, & trivial dans d'autres: dans la partie où il excelle, il eſt au-deſſus des Dieux; dans celle où il eſt médiocre, il eſt au-deſſous des hommes.

LETTRE LXXXI.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

LA métaphyſique n'a point appris aux Européens à connoître Dieu. Elle fut de tous temps une ſource d'erreurs les plus groſſieres. Dans les temps qu'on nomme ténébreux, les hommes prirent ordinairement l'effet pour la cauſe. Ils adorerent le ſoleil, la lune & les étoiles, au-lieu de celui qui les avoit créés.

Delà on paſſa aux animaux. Il n'y a point de nation qui n'ait eu quelque bête pour ſon Dieu. Enſuite on deſcendit aux plantes. Les raves firent autrefois une grande figure parmi les Divinités du Ciel. Les vers furent auſſi déifiés. Paſſe encore qu'on fît un Dieu d'une chenille : un inſecte eſt un être exiſtant, mais on déifia le néant.

On fit plus : on précipita les dieux dans l'enfer, & on plaça les diables dans le ciel.

On multiplia les divinités céleſtes à l'excès ; chez quelques peuples, il y avoit autant de dieux que d'hommes. Les Romains en avoient trente mille ; & ſi on ajoute à ceux-ci les pénates ou dieux domeſtiques, on trouve qu'il y avoit beaucoup plus de divinités que de familles. Mais tous ces dieux n'étoient pas égaux en puiſſance ; il y en avoit douze ſupérieurs, qui avoient l'intendance des choſes du ciel, & des affaires de la terre ; tous les autres étoient leurs agents, & n'agiſſoient qu'en ſecond. Ils étoient en ſi grand nombre, que les maiſons en étoient remplies. Ils s'accrochoient aux gonds, aux portes, aux ſerrures & aux foyers. On ne pouvoit faire un pas dans ſa maiſon, ſans paſſer ſur le corps de cinq ou ſix dieux.

Toutes ces divinités n'étoient point rigides ; elles avoient une morale commode : au-lieu de défendre les crimes aux hommes, elles leur enſeignoient à les commettre.

Les Chrétiens parurent. Ils réformerent tous ces dieux, & n'en placerent qu'un dans le ciel. Une nouvelle métaphyſique ſe forma ; mais je ne te dis

rai point ſi elle eſt plus claire qué l'ancienne. La nature de cet Etre n'eſt pas mieux conue que celle des divinités, dont on fit la réforme il y a dix-huit ſiecles.

Les Chrétiens ignorent ſi leur Dieu voit tout par ſa preſcience, ou s'il ne lit dans les événements du monde qu'après coup. Je dis que ce n'eſt pas connoître la nature de Dieu, que d'ignorer s'il voit ou ne voit pas, s'il ſait ou s'il ne ſait pas.

LETTRE LXXXII.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

LA philoſophie, qui paſſe pour la mere de toutes les ſciences, eſt elle-même la ſource des plus grandes erreurs.

Ce que les Chrétiens rapportent à ce ſujet eſt remarquable; ils diſent que Dieu ayant créé l'homme, il le doua du ſavoir le plus profond; mais que le péché originel le plongea dans la

nuit obſcure de l'ignorance. Voilà donc la nature humaine incapable de ſavoir par principe de création.

Je ne tracerai point ici les différentes opinions des philoſophes; ce ſeroit vouloir entreprendre de donner un traité complet de l'extravagance humaine.

Il n'y a point de folie dans la nature qui n'ait été conforme à l'opinion de quelque philoſophe. Les uns ont enſeigné que les dieux naiſſent & meurent comme les hommes; d'autres, qu'ils tirent leur origine de l'air : quelques-uns ont avancé que la création eſt une ſuite des exhalaiſons de la terre; certains, que le ſouverain bien étoit dans la volupté. Les uns faiſoient conſiſter la ſcience à ne rien ſavoir, & les autres mettoient la certitude du ſavoir à douter de tout.

On ne ſait point préciſément d'où la philoſophie tire ſon origine, & ce n'eſt pas une grande perte pour le genre humain; car à quoi ſert de connoître une ſcience, dont les découvertes conduiſent à l'égarement?

Quelques ſavants Européens prétendent que l'Egypte fut ſon berceau, &

ils lui donnent des profeſſeurs qu'on appelloit Mages. Ces Mages ne furent pas plutôt philoſophes, qu'ils extravaguerent. Les uns paſſoient leur vie à contempler le ſoleil, & à ſe brûler les yeux à force de fixer cet aſtre; les autres danſoient ſur un pied depuis le matin juſqu'au ſoir.

Les profeſſeurs modernes de cette ſcience ne ſont pas plus raiſonnables que les anciens. La philoſophie en Europe n'eſt autre choſe que la vanité réduite en pratique. Elle enfle l'eſprit, & par-là donne plus d'activité aux paſſions du cœur. Au-lieu de rectifier les mœurs, elle ſert à les corrompre.

On n'eſt pas d'accord ſur ſes principes; ce qui fait qu'elle eſt plutôt un ſujet de diſputes, qu'un moyen pour acquérir des connoiſſances.

On a ſouvent tenté de terminer les différends des philoſophes; mais cette négociation a été plus impratiquable que celles de la politique; car les Rois entendent quelquefois raiſon, au-lieu que les philoſophes n'écoutent que leurs paſſions.

Depuis le renouvellement des arts, les Souverains ont fait mille conven-

tions de paix; au-lieu que les philoſophes n'ont pas ſigné entre eux une ſeule treve.

Tu trouveras ici les noms des philoſophes modernes; Galilée, Gaſſendy, Deſcartes, Bacon, Hobbes, Bayle; tu peux les faire inſcrire dans les archives de Pékin, comme les derniers perturbateurs de l'eſprit humain.

LETTRE LXXXIII.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

DE toutes les études, la phyſique eſt celle qui découvre le plus la vanité de l'eſprit humain. Dieu, en créant l'univers, jetta un voile ſur ſon ouvrage, & cette ſcience voudroit le déchirer. L'hiſtoire de la phyſique eſt celle de la foibleſſe humaine: ſix mille ans d'application n'ont ſervi qu'à faire découvrir un coin de la nature. Les expériences les mieux conſtatées peuvent ſervir à démontrer que la phyſique eſt une ſcience occulte. Plus on rapproche

ſes connoiſſances, & plus on recule ſes bornes : de maniere que ſes progrès ſont eux-mêmes un obſtacle à ſon avancement.

Si on ne peut conteſter à la phyſique quelques-unes de ſes parties, on peut lui nier le tout. Elle n'a aucun axiôme qui lui ſoit particulier.

Pendant long-temps elle étoit réduite à des mots, dont on n'entendoit pas le ſens. Ses termes favoris étoient l'acte, la puiſſance, les propriétés ſpécifiques, les vertus intrinſeques, les qualités naturelles, les formes ſubſtancielles. Pour être phyſicien, il ſuffiſoit de ſe reſſouvenir de certaines propriétés qu'on donnoit aux choſes. Par exemple, ſi l'on vouloit expliquer l'effet que les connoiſſances font ſur l'eſprit, on diſoit que les connoiſſances contenoient la faculté de rendre ſavant : on expliquoit l'élévation des corps par un certain penchant qu'ils avoient à s'élever, & leur gravité, par un certain poids qui les portoit vers leur centre, &c.

Il eſt vrai que les phyſiciens modernes l'ont ſéparée d'une foule d"abſurdités qui la rendoient ridicule ; mais l'obſcurité a demeuré la même. Les

qualités primordiales attribuées aux éléments, la direction du mouvement, la figure des particules inviſibles, ſont des écueils contre leſquels l'eſprit phyſique échouera toujours.

La phyſique court, pour ainſi dire, après l'imagination; elle voudroit former de nouveau ſens, & établir une ſeconde nature, pour ſuppléer au défaut des lumieres qui lui manquent pour expliquer la premiere.

Les phyſiciens n'ont pas même l'idée de cette même nature, dont ils expliquent les effets.

Les uns diſent, que c'eſt le principe du mouvement & du repos; les autres, que c'eſt un être penchant; quelques-uns ont prétendu prouver que c'eſt un agent aveugle, dont toutes les combinaiſons dépendoient du haſard; d'autres ont avancé que Dieu & la nature n'étoient qu'une même choſe.

On ne s'eſt pas mieux accordé ſur les éléments. Les uns ont donné à l'eau la propriété du principe général, & ont voulu que le ſoleil même tirât d'elle ſon eſſence; c'eſt-à-dire, que le feu & l'eau ne fuſſent qu'une même choſe.

Le plus grand des philoſophes, qu'on révere encore en Europe comme une eſpece de ſaint en phyſique, a dit que la forme contient une ſubſtance véritable, & que la figure des corps a une exiſtence différente de l'exiſtence de la matiere.

Cette ſcience, après avoir erré long-temps dans la forme, meſura la matiere. L'imagination fit une échelle avec laquelle la phyſique monta au ciel. Elle calcula la diſtance des planettes, & peſa tous les corps. La formation du monde ne fut plus un ſecret. Un phyſicien moderne expliqua la conſtruction de l'univers. Voici quels en ſont les matériaux.

Le premier élément, compoſé de matiere ſubtile, n'eſt que la pouſſiere des froiſſements des corps; celle du ſecond élément n'eſt pas ſi légere; elle commence à prendre une forme; la troiſieme eſt compoſée de la matiere la plus ſolide, qui a le plus réſiſté aux fatigues de l'agitation de l'univers, c'eſt de celle-ci que la terre eſt compoſée, ainſi que l'air & l'eau, &c. &c.

Ce qui devroit dégoûter de cette ſcience, c'eſt qu'elle eſt remplie de

contradictions, plus propres à humilier l'eſprit humain, qu'à le perfectionner. La queſtion du vuide a formé une guerre civile parmi les ſavants, qui ont combattu long-temps de part & d'autre avec les armes de l'abſurdité. Il étoit queſtion de ſavoir ſi l'univers contenoit quelque choſe, ou en d'autres termes, ſi l'ouvrage de Dieu ne formoit qu'un vuide. Il n'étoit gueres probable qu'il eût ſorti la terre d'un néant, pour la faire retomber dans un autre. La voûte du ciel eut demeuré ſans appui, ſi la muraille qui la ſoutient n'eût porté ſur quelque choſe. Les eſpaces eux-mêmes que la phyſique admettoit étoient contraires au vuide, & il y eût eu un défaut dans la formation de l'univers, ſi ces eſpaces neuſſent pas été remplis. Si ces eſpaces étoient ſujets au calcul, ils contenoient quelque choſe; car le néant ne ſauroit être meſuré; ce qui n'exiſte pas n'eſt rien.

Le mouvement fut une autre ſource de guerres ſcholaſtiques. Des ſectes entieres de phyſiciens, non-ſeulement nierent l'acte actif, mais même prétendirent prouver l'impoſſibilité du mouvement.

Les premiers phyſiciens enſeignoient qu'une matiere aveugle exécutoit au haſard les loix générales du mouvement.

L'attraction eſt un autre écueil contre lequel la phyſique moderne a échoué ; on ne ſait pas mieux ce que ſignifie ce terme, que lorſqu'on l'inventa il y a trois mille ans ; car il n'explique point ce qu'on entend par le mot de vertu attractive ; cependant cette révolution ne leur a pas appris à ſe méfier de leur inſuffiſance.

Quoique la voûte du ciel eut déja été tracée par les anciens phyſiciens, un philoſophe moderne, nommé Deſcartes, en retraça de nouveau le plan, & c'eſt le plus beau projet de l'univers que jamais l'imagination ait formé : il met à ſa place chaque piece de l'architecture du monde.

Son ouvrage eut peut-être été parfait, s'il ſe fût borné à l'hiſtoire méchanique du ciel ; mais il dévança la Divinité ; il établit des éléments, forma des tourbillons, & ſe fit un ſecond créateur ; le ſoleil eſt ſon ouvrage ; il l'incruſte d'une matiere ſubtile ; c'eſt de celle-ci qu'il compoſe la lumiere. Il

forme enſuite les corps ſolides & opaques.

On pourroit reprocher à ce philoſophe Européen d'avoir refroidi le ſoleil; du moins on ne ſauroit imaginer que la matiere ſubtile pût former le feu le plus ardent qui ſoit dans la nature.

J'ai lu ce phyſicien, & je trouve qu'il eſt ſouvent contraire à lui-même. Rien ne doit rendre plus ſuſpectes les ſciences que la paſſion dominante que les ſavants ont d'innover. Dans tous les ſyſtêmes phyſiques, les corps plus maſſifs avoient été mis au centre, & les plus déliés à la ſuperficie : l'Européen a changé tout cela ; il a mis les plus peſants à la ſuperficie.

Cette nouvelle création de l'univers excita une émulation générale. Les ſavants qui juſques-là ne s'étoient embarraſſés que des affaires de la terre, ſe mêlerent encore de celles du ciel. Les rêveries de ce nouveau philoſophe donnerent naiſſance à pluſieurs ſonges phyſiques : on a toujours rêvé depuis : on dit que ces ſonges ſont vrais; c'eſt ce que je ne déciderai point.

Un autre phyſicien, qui vint après,

décompoſa le ſoleil de Deſcartes, & le compoſa d'une matiere moins ſubtile, pour le rendre plus chaud; il fit faire, pour m'exprimer ainſi, bon feu au ſoleil; mais il dit que, quoiqu'il brûle continuellement, il ne ſe conſume jamais. Il a raiſon; car ſi cet aſtre ſe brûloit, il y a long-temps qu'il n'y auroit plus de ſoleil. Il lui donne ſeulement quelquefois des taches; mais cela n'arrive que d'un combat qui ſe paſſe entre la matiere ſubtile & la compacte dans lequel il arrive quelquefois que cette premiere a le deſſous; mais auſſi il y a des affaires où elle remporte la victoire, alors le ſoleil reprend ſon ancienne ſplendeur.

Paſſons aux autres branches de la phyſique.

La lumiere répandit une telle obſcurité ſur les eſprits, que la plupart des phyſiciens en furent offuſqués. Les couleurs empêcherent long-temps les Européens d'y voir. Cependant on commençoit à ſe perfectionner dans cette partie de la phyſique : on ſavoit déja qu'on ne voyoit pas les couleurs pendant la nuit; il n'en fallut pas davantage pour faire ſoupçonner qu'elles n'é-

toient pas dans les objets ; mais ſeulement dans la réflexion de la lumiere.

On n'étoit d'accord que d'un mot ; il falloit l'expliquer. Les uns vouloient que ce fût la réflexion des globules du ſecond élément ; les autres, les facettes différemment arrangées ſur la ſuperficie des corps ; quelques-uns, une vibration plus ou moins prompte des rayons de la lumiere. On alloit tomber, ſans doute, dans de plus grandes erreurs, ſans un Anglois, nommé Newton, qui éclaira l'Europe par le moyen d'un verre ; on peut dire qu'il donna une paire de lunettes à la nature. Il eſt à préſumer que ce philoſophe y voyoit plus clair que les autres ; car il avoit toute la lumiere du monde dans ſa tête. Il fit une eſpece de muſique de la clarté ; il nota les couleurs, & en fit une gamme lumineuſe. Les tons de la muſique du jour ſe réduiſent à ſept principaux ou majeurs ; l'orangé, le rouge, le violet, le bleu, l'indigo & le verd ; les autres ne ſont que les ſémi-tons du jour.

Cependant ce grand homme, qui paſſe pour la lumiere de ſon ſiecle, laiſſa la clarté du jour dans l'état où

il la trouva. Il ne dit pas préciſément ce qu'elle eſt, mais où elle eſt. Sa phyſique ne porta que ſur la méchanique des couleurs. Son travail ſe borne à décompoſer l'aſtre qui éclaire le monde. Il diſſéqua les rayons du ſoleil; il fit l'anatomie du jour. On pourroit l'appeller le chirurgien de la lumiere.

Il remarque que les couleurs principales ſont égales en nombre aux principaux tons de la muſique : obſervation importante qui ſert à prouver que les Européens voyent comme ils chantent.

On a dit que la lumiere étoit le feu; mais qu'eſt-ce que le feu ? c'eſt ce qu'on n'a pas expliqué. Les Européens ont fait des découvertes ſur les effets de la lumiere; la clarté ſe trouve comme auparavant environnée de ténebres. Les Européens ſont encore à ſavoir ſi la lumiere eſt un corps.

Le chemin qu'elle fait pour arriver ſur la terre forme un autre embarras; on ne ſait comment s'y prendre pour la faire voyager de ſi loin, ſans la faire arrêter ſur la route; comme la diſtance eſt immenſe, il faut la faire voyager avec beaucoup de vîteſſe; ſans quoi il ne ſeroit jour en Europe qu'à minuit.

L'inconvénient étoit le grand nombre de tourbillons qu'elle rencontroit ſur ſon paſſage ; mais on franchit cette difficulté comme on peut, ainſi que tous les autres problêmes phyſiques.

Certains philoſophes prétendent que la lumiere ſe communique par un progrès ſucceſſif. Ils ont calculé le temps qu'un rayon de ſoleil met pour arriver juſques à nous, & ils ſavent cela plus juſte que celui qu'un courier met pour aller de Londres à Paris. Il eſt décidé aujourd'hui en phyſique qu'un rayon de lumiere fait cent trente mille lieues dans une ſeconde. Le ſon ne voyage pas ſi vîte que la lumiere ; il va ſix cents mille fois plus lentement : c'eſt tout au plus s'il peut faire trois cents lieues dans une heure ; encore faut-il que les chemins ſoient libres, & qu'il ne rencontre point d'embarras ſur ſon chemin.

On prétend que dans le nord il marche plus vîte, & va moins lentement que dans le midi ; c'eſt, ſans doute, le froid qui le fait dépêcher.

On ſait aujourd'hui combien il y a de lieues d'ici au ſoleil ; ce qui fait qu'on peut ſavoir le temps qu'il faut à la lu-

miere pour y arriver. On a ſupputé ſa dégradation par les différentes hauteurs des maſſes d'eau & d'air. On ſait que nous ſerions dans une nuit continuelle, ſi l'athmoſphere de notre globe conſervoit la même denſité qui l'environne pendant un certain nombre de lieues qu'on détermine.

Après la lumiere, il fut queſtion de ſavoir comment on y voyoit. On a dit que la vue étoit dans les rayons viſuels, ou autrement, que la vue étoit dans la vue.

Un philoſophe a avancé que les objets ſe peignoient dans les airs, & que cette peinture en produiſoit une ſeconde plus petite, & que celle-ci en produiſoit une troiſieme moins grande; juſques à ce que de gradation en gradation il s'en formât une dans l'œil ſemblable à l'objet viſible. Malgré les efforts qu'on a fait pour voir clair, la phyſique a laiſſé la vue très-louche. Les cataractes ont toujours reſté ſur les yeux : on a eu beau expliquer la méchanique de la viſion, la grande queſtion a demeuré la même; c'eſt-à-dire, comment les ſens de vue exercent leur fonction ſur l'ame. Les phy-

ſiciens modernes n'ont pas voulu cependant que l'humanité fut aveugle comme dans les ſiecles d'ignorance; voici maintenant comme on fait en Europe pour y voir.

» On décide que la rétine eſt l'or-» gane de la vue, ou le réſervoir des » rayons viſuels, & cela à cauſe qu'elle » eſt compoſée d'un tiſſu velouté; il » s'enſuit delà qu'elle eſt néceſſairement » fort ſenſible, & ſuſceptible d'impreſ-» ſions très-fines, telles que ſont celles » des raiſons viſibles; mais la grande » raiſon eſt quelle eſt ſituée dans le fond » de l'œil, où les corpuſcules des rayons » viſuels doivent ſe réunir. Cette pre-» miere opération de la rétine étant » finie, la rétine en recommence une » autre: elle fait paſſer les objets dans » le cerveau par le moyen du nerf op-» tique, qui ſe trouve-là toute exprès » pour cela ».

L'analyſe des corpuſcules a encore beaucoup embarraſſé la phyſique. Ce méchaniſme de la nature a un voile, que l'entendement humain ne déchirera jamais. Les phyſiciens ont bien démêlé le myſtere des météores; ils ont donné un plan méthodique & ſuivi de la for-

mation du tonnerre; mais plusieurs autres secrets des corpuscules ont échappé à leur pénétration.

La matiere subtile l'est au point, qu'elle échappe à l'imagination; le feu s'envole, & disparoît au moindre regard des physiciens. L'eau a des propriétés qu'on n'a pu encore découvrir; on en connoît bien les effets; mais on ignore la cause.

Lorsqu'on fouille dans les replis les plus cachés de la nature, on y découvre des prodiges inouis. Un corpuscule de la grandeur d'un grain de sable forme un monde rempli de créatures sujettes à toutes les loix de la nature. Ces mondes en contiennent d'autres dans leur intérieur. Quelque explication que les physiciens ayent donné à l'attraction de l'aimant, il y a une distance immense de la connoissance des effets à celle de sa cause.

Les fontaines ont causé des discussions chez les physiciens Européens, aussi déraisonnables que singulieres. On a voulu savoir d'où leur eau venoit : comme il n'étoit pas possible que cet amas se formât de celle de la pluie, qui n'est pas plutôt sur la surface de la terre,

qu'elle eſt imbibée, on eſt preſque demeuré d'accord qu'elle venoit de la mer. Il y avoit une difficulté ; c'eſt que celle-ci eſt ſalée, & que celle des fontaines ne l'eſt pas. Il fallut avoir recours à quelque expédient ; on établit une grande cuve ſous terre, où cette eau bout, & ſe deſſale avant que de ſe rendre dans les réſervoirs des fontaines.

Mais le flux & le reflux de la mer a été l'écueil de la phyſique ancienne & moderne. On diroit que l'eſprit humain a fait ici un effort pour devenir plus déraiſonnable. Il n'y a point d'extravagances que les Européens n'ayent eſſayé pour expliquer ce phénomene.

Les uns ont dit que le ſoulevement des eaux vient d'un grand pertuis, dans lequel les eaux ſe précipitent. Ceux-là ont avancé que ce ſont les rivieres qui ſe déchargent dans la mer ; ceux-ci, un feu que Dieu avoit donné à cet élément, & qui brûlera juſques à la fin du monde.

Les Européens en général attribuent aujourd'hui la cauſe du flux à la preſſion de l'air, cauſée par les globules de la planette lunaire ; mais ce ſyſtême

ne trouve pas moins de contradictions que les autres. La plus grande eſt, que ſous la ligne où cette preſſion devroit être plus forte, le flux & le reflux ſont moins grands que dans les extrêmités où elle ne l'eſt pas tant.

La preſſion de l'air a été une autre énigme; on a dit qu'elle eſt cauſée par le mouvement circulaire de tous les corps, & par l'effort des tourbillons qui environnent la terre, & que c'eſt-là une des cauſes de ſon reſſort; mais cette raiſon ne ſatisfait gueres que ceux qui ſe contentent de mots, &c. &c.

Je me ſuis un peu étendu ſur cette branche du ſavoir; c'eſt que je ſuis perſuadé, que ſi on pouvoit parvenir à avoir une connoiſſance exacte de la matiere, on parviendroit dans peu à perfectionner toutes les autres ſciences. Je ſerai plus court ſur les autres matieres.

LETTRE

LETTRE LXXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

L'Hiſtoire naturelle n'a point appris aux Européens à connoître la nature: ce que les Auteurs en ont écrit n'eſt que le Roman du monde matériel. Le projet ſeul d'une hiſtoire naturelle découvre un plan de vanité, qui doit être lui-même un obſtacle à la réuſſite.

La vie de l'homme ne ſuffit point pour découvrir la plus petite propriété d'un minéral; comment pourroit-on perfectionner la connoiſſance des animaux, des arbres & des plantes?

Les Européens n'ont pas deviné la nature; ils n'ont fait que la ſoupçonner.

On a donné à quelques-uns de ſes effets des termes généraux d'antipathie & de ſympathie; noms qui ne ſignifient rien, & qui laiſſent la nature comme ils la trouvent. Si une plante ſe trouve bien du voiſinage d'une autre,

c'eſt une ſympathie ; ſi un animal d'une certaine eſpece ne s'accorde pas avec un autre, c'eſt une antipathie. Si on leur demande ce que c'eſt que leurs qualités, ils vous répondent que la ſympathie eſt un rapport de convenances, qui fait que deux choſes s'aiment & ſe recherchent, & que l'antipathie eſt, au contraire, un rapport de diſconvenances par lequel elles ne s'aiment pas, & ſe fuyent.

Il eſt vrai qu'il y a des naturaliſtes qui expliquent la cauſe de ces deux effets; ils diſent fort éloquemment que l'un & l'autre tirent leur origine de l'accrochement des corpuſcules.

Quand on aime quelqu'un par ſympathie, voici comment cela ſe fait: une émiſſion d'eſprits part de la perſonne qui aime, & va faire une douce impreſſion ſur le cerveau de celle qui eſt aimée; mais la difficulté de la ſympathie reſte toujours; car il doit y avoir une cauſe premiere qui détermine ces eſprits, & c'eſt ce que les naturaliſtes n'expliquent point.

Il y en a qui définiſſent la ſympathie une parenté de cœur; mais ils ne donnent pas l'arbre généalogique de la

famille de la ſympathie ; les bêtes en ſont également ſuſceptibles : ſi tu voulois ſavoir pourquoi un chien abboye après un boucher, c'eſt que le boucher eſt rempli d'eſprits animaux de la bête fraîchement tuée, & que ceux qui ſont encore dans toute leur vigueur ſe portent avec violence ſur les chiens ; de maniere que cela produit en eux une ſenſation déſagréable ; mais encore une fois, il manque toujours l'explication du premier mobile de la détermination de ces eſprits.

Le reſte de l'hiſtoire naturelle n'eſt qu'un tas de conjectures tranſmiſes à la poſtérité de génération en génération.

LETTRE LXXXV.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

IL eſt vrai que les Européens ont fait des progrès dans les mathématiques. La courbe cycloïde leur a appris l'heure qu'il eſt, & c'eſt déja quelque choſe que de ſavoir à la minute le moment qu'on exiſte.

On a reproché aux mathématiques de ne pouvoir démontrer pluſieurs de ſes définitions & axiômes. On a dit que le rond, le globe ou la ſphere ne ſe trouvent parfaitement dans aucun lieu; qu'on ne peut mener qu'une ſeule tangente à un cercle par le même point de contact; au-lieu qu'on peut faire paſſer une infinité de circonférence du cercle par le même point; que l'angle obtus ne deviendra jamais une ligne droite, en ſuppoſant qu'il s'augmente par une progreſſion; que la ligne hyperbolique ne peut jamais toucher ſon aſſymptote.

On ne s'entend pas ſur les termes de cette ſcience; il auroit fallu s'accorder ſur les définitions des mots, avant que de diſputer ſur les définitions des choſes. Un autre malheur eſt qu'on s'eſt accoutumé à prouver géométriquement ce qui, eu égard à la nature de l'eſprit humain, n'eſt pas ſuſceptible de géométrie.

Il eſt certain que les mathématiques ont percé au travers du voile de l'ignorance; mais elles n'ont pas entiérement diſſipé les ténebres. Les infiniment petits ont jetté dans l'erreur une

infinité d'eſprits qui ont voulu calculer ce qui eſt au-deſſus de tout calcul. Les géometres ſe ſont perdus dans le vaſte océan de la matiere ſubtile. L'eſprit humain a bien pu meſurer les éléments du premier ordre ; mais les inférieurs ont échappé à ſa pénétration. L'éternité a diſparu devant lui. L'Etre ſuprême, toujours impénétrable dans ſes ouvrages, n'a pas voulu permettre à cette ſcience de les découvrir. Le monde matériel s'eſt rendu inviſible aux mathématiciens : on peut leur prouver qu'ils n'ont preſque rien prouvé ; telle eſt l'incertitude de la plus certaine des ſciences.

Un géometre Européen, ne ſachant comment concilier ſon orgueil avec ſon ignorance ſur les infinement petits, les appella des incomparables ; & il avoue par-là que rien ne peut leur être comparé.

La géométrie ſeroit peut-être une ſcience certaine, ſi toutes celles qui entrent dans ſa compoſition n'étoient auſſi vagues que douteuſes.

Un Auteur moderne, qui a fait un livre exprès pour renverſer l'édifice des préjugés de l'eſprit humain, avance que les principes du ſyſtême de l'infini s'é-

loignent de la juſteſſe & de la préciſion géométriques ; c'eſt-à-dire en d'autres termes, que la géométrie eſt contraire à elle-même. » Par exemple, dit-il, le cer-» cle & le polygone d'une infinité de cô-» tés ont deux propriétés oppoſées. Dans » le cercle, tous le rayons tirés du cen-» tre à la circonférence, ſont néceſſai-» rement égaux. Dans le polygone, l'a-» pothême ne peut être conçu égal aux » rayons ».

LETTRE LXXXVI.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

L'Aſtronomie a cauſé plus de révolution dans l'eſprit humain, qu'il n'y en eut jamais dans les aſtres.

Les aſtronomes changerent ſouvent la face du firmament ; ils jetterent à bas les pieces du ciel, & l'éleverent ſur un nouveau plan. Ils imaginerent d'autres ſpheres. La main de l'homme donna une autre forme à l'ouvrage de Dieu. Un certain Roi de Caſtille diſoit que Dieu n'a-

voit rien entendu à la création ; que s'il l'avoit appellé à la formation de l'univers, il lui eut donné de bons avis.

Chaque aſtronome a écarté à droite & à gauche les aſtres, pour placer ſon imagination. Un nommé Ptolomée, qui conduiſit pendant long-temps la carriere du ciel, & dont les rêveries aſtronomiques furent le plus à la mode, plaçoit dans le centre de l'univers le globe terreſtre & aquatique ; il lui donnoit pour enveloppe l'air, & pour étui une ſphere de feu. Au-deſſus de ce feu étoient les planettes, & un peu plus haut, les étoiles fixes.

Ayant ainſi formé les premiers éléments du ciel, il falloit leur donner une activité. Cet aſtronome ſouffla ſur ſon ſyſtême, & auſſi-tôt les étoiles ſe trouverent emportées tous les jours de l'orient à l'occident. Cela ſe faiſoit par le mouvement du premier mobile ; mais ce premier mouvement général ne lui ſuffiſoit pas pour le cours des aſtres ; il leur en donna un particulier, par lequel ils ſe précipitoient d'occident en orient. Chacun avoit ſa route tracée, & voyageoit plus ou moins lentement, ſuivant ſa direction particuliere. Il plaçoit la lune

immédiatement au-deſſus de la voûte du feu dans le voiſinage de la terre. Au-deſſus de la lune étoit Mercure : enſuite venoit Vénus, & puis le ſoleil. Chacun avoit ſon ciel où il logeoit ; mais comme Mercure & Vénus étoient auſſi irréguliers dans leurs marches que dans leurs apparitions, il imagina les épicicles. Par ce mot, on entend le cercle que décrivent les aſtres autour de la ſphere.

Il y avoit encore d'autres cieux, où Mars, Jupiter & Saturne étoient placés ſelon leur rang. La marche générale des aſtres ne devoit finir qu'au bout de vingt-cinq mille ans, à la fin deſquels ils ſe mettoient encore en mouvement, & la création recommençoit de nouveau.

Cependant il falloit dire d'où partoit cette action. Cet aſtronome dit que derriere tous ces cieux étoit un mouvement, qui donnoit le branle à toute la voûte ; mais point d'explication ſur le premier mobile du branle.

On fit d'autres difficultés à cet aſtronome ſur la marche irréguliere des planettes ; il les applanit par le périgée, qui étoit une eſpece de barometre aſtronomique, avec lequel il expliquoit pour-

quoi les aſtres étoient tantôt hauts, tantôt bas. Il employoit le mot d'excentricité, pour rendre l'épaiſſeur prodigieuſe que les épicicles donnoient à Vénus. A l'égard des autres objections qu'on lui faiſoit, il les laiſſa ſans les réponſe, faute de termes pour réfuter.

Un nouvelle aſtronome, nommé Copernic, vient déranger cet ordre du ciel; il donna un mouvement à la terre, qui, depuis tant de ſiecles, étoit immobille.

Le connoiſſeurs en aſtres prétendoient que ce dernier étoit phyſicien, & que ſon ſyſtême méritoit d'autant plus la préférence, qu'il étoit enté ſur des obſervations; au-lieu que celui de Ptolomée n'étoit fondé que ſur des mots.

Celui-ci plaça Mercure dans le cercle le plus proche du ſoleil; mais ce n'étoit pas la peine de lui donner un local; car Mercure ſe montre rarement, à cauſe, dit-on, que la lumiere du ſoleil l'offuſque.

Quelque recherche que l'on ait fait juſqu'ici, on n'a pu découvrir quelle eſt l'obliquité de ſon axe à l'égard de l'équateur du ſoleil.

Je te parlerois bien des tourbillons

d'un nommé Deſcartes; mais tu ſerois auſſi-tôt noyé dans la matiere ſubtile.

LETTRE LXXXVII.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

L'Hiſtoire n'apprend rien. Ce ſont des fictions rangées avec art, & qu'on publie chez les Européens en forme de livres.

L'univers y eſt déchiré en mille pieces. On dit que la meilleure hiſtoire eſt celle qui approche le plus du vraiſemblable; ce qui doit terminer, ſans autre examen, à n'y ajouter aucune foi; car du vraiſemblable à la vérité, il y a preſque toujours auſſi-loin que de la vérité au menſonge.

On n'a qu'à réfléchir ſur la nature de l'eſprit humain, pour voir quel prodige ce ſeroit qu'il y eut une hiſtoire ancienne véritable. Deux hommes s'accordent rarement ſur un fait dont ils ont été les témoins; s'ils le décrivent, chacun d'eux lui donne une tournure différente;

comment pourroit-on être exact à l'égard des événements ſur leſquels l'antiquité a répandu une nuit obſcure.

L'hiſtoire ſuit le goût & le génie des peuples, & ce goût & ce génie en Europe changent à tous les âges; il ſuit delà que l'hiſtoire n'a rien de fixe. Je trouve dans un Auteur Chrétien ſon véritable tableau.

» On accommode l'hiſtoire, dit-il, à » peu près comme les viandes dans une » cuiſine : chaque nation les apprête à » ſa maniere; de ſorte que la même choſe » eſt miſe en autant de ragoûts différents » qu'il y a de pays au monde. Chaque » nation, chaque religion, chaque ſecte, » prend les mêmes faits tous cruds où il » peut les trouver, les aſſaiſonne & les » accommode ſelon ſon goût, & puis ils » ſemblent à chaque lecteur vrais ou » faux, ſelon qu'ils conviennent ou ré» pugnent à ſes préjugés, &c. &c. »

L'univers avoit ſi peu compté ſur les faiſeurs d'annales, que, ſans les Grecs & les Romains, il n'y auroit point aujourd'hui d'hiſtoire ſur la terre; & c'eſt parce qu'il n'y a que ces deux nations qui ayent parlé des autres peuples, que ce qu'ils en ont dit doit paſſer pour ſuſpect.

Les Européens donnent à cette ſcience un caractere enflé & ſurnaturel ; ils ne font jamais l'hiſtoire des hommes, c'eſt toujours celle des Dieux.

Le prodige & le merveilleux y ſont répandus par-tout. Un Aſiatique eſt indigné de lire dans les Annales Européennes, que, dans une certaine bataille, cent mille hommes furent tués d'un côté, tandis qu'il n'en périt pas un ſeul de l'autre.

Hérodote, fondateur de l'hiſtoire, paſſe pour un auteur fabuleux : en voilà aſſez pour faire douter de la vérité de l'hiſtoire.

LETTRE LXXXVIII.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

LA chronologie ou ſcience du temps, ſur laquelle appuye l'hiſtoire, n'a pas un meilleur fondement. Les chronologiſtes ont jetté à bas l'édifice du monde, & en ont créé un nouveau, qu'ils ont placé dans les temps qu'ils ont voulu.

Selon eux, tout eſt nouveau : le ciel & la terre n'ont que quelques jours. La création eſt l'ouvrage d'hier.

Les uns ne donnent à l'univers que cinq mille ſept cents ans ; d'autres, deux mille deux cents ſoixante, &c. comme ſi cet événement étoit une choſe arbitraire ou dépendante des calculs des hommes. Afin de donner un air de vérité à la chronologie, on a formé des époques ; & c'eſt ſur ce fondement incertain qu'on a élevé l'édifice de cette ſcience ; c'eſt-à-dire, qu'on a établi la connoiſſance des temps ſur des ſoupçons.

Les Européens ont été ſi mal-adroits dans le cycle ſolaire, qu'après avoir cherché pluſieurs moyens pour réformer les erreurs qui s'étoient gliſſées dans l'année Romaine, ils en ont laiſſé eux-mêmes une d'une minute, qui devient ſenſible tous les trois cents trente-un ans.

En matiere de calculs aſtronomiques, il faut être exact, & on ne l'eſt plus quand on n'omettroit qu'une ſeconde tous les ſiecles.

La chronologie européenne n'apprend point dans quels temps les principaux événements du monde ſont ar-

rivés, ni dans quels ſiecles les Rois, qui ont cauſé tant de révolutions ſur la terre, ont vécu; ce qui pourroit faire douter qu'ils ayent jamais exiſté: cette ſcience laiſſe les erreurs comme elle les trouve.

On n'eſt point d'accord ſur la fondation de Rome, ſur laquelle on appuye en grande partie la chronologie.

Un Anglois a fait un ſuſtême de cette ſcience des temps; il prétend que le regne des Rois ne doit être calculé que ſur le pied de vingt ans: au-lieu de quarante que les chronologiſtes l'avoient évalué; & par-là il mit une différence de pluſieurs ſiecles dans la chronologie; mais la ſcience des temps devient bien incertaine, dès qu'on la fait dépendre des probabilités ou des ſuppoſitions.

LETTRE LXXXIX.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

JE te parlerai dans celle-ci de la Médecine, cette ſcience terrible, qui s'eſt emparée de la vie des hommes.

Il y a des facultés en Europe qui donnent celle de tuer : on appelle ces arrêts de mort, des ordonnances de Médecin.

Voici comment cette ſcience ſe pratique. Un homme noir, à maintien lugubre, entre dans la chambre d'un malade. Il l'interroge ſur ſa maladie. Avant de le quitter il écrit ſur un papier les remedes qui conviennent pour le guérir; & quelques jours après ſa mort, il vient demander le payement de ſa cure; il y a même des Pays en Europe où on ne peut enterrer un mort que le Médecin qui l'a tué ne ſoit payé.

Les annales de l'univers diſent que la médecine autrefois n'étoit connue que d'une ſeule maiſon, & il ſeroit à ſouhaiter pour le genre humain, que cette

ſcience fut encore un ſecret de famille.

Aujourd'hui exerce la médecine qui veut, & il n'y a d'autre ſecret que celui d'apprendre dans peu d'années à guérir de toutes ſortes de maladies.

Pour rendre cette ſcience plus meurtriere on y a joint la chirurgie, qui eſt celle, de découper les cadavres.

Les Médecins mettent la nature en mille pieces, pour apprendre à la connoître. Ils ne ſe contentent pas d'abréger la vie des hommes, ils les font encore mourir une ſeconde fois après leur mort.

Les Européens demandent fort ſérieuſement, ſi l'on peut ſe paſſer de Médecins; c'eſt demander en d'autres termes, ſi Dieu a créé une nature imparfaite, qui, pour ſe ſoutenir, a beſoin du ſecours de l'art. Les animaux n'ont point de médecins: voilà qui décide la queſtion.

On lit dans les Annales de la Religion Chrétienne, qu'un Roi, nommé Ezéchias, ſupprima un livre qui traitoit de la vertu des plantes, crainte qu'on n'en fit uſage, & que cela même n'engendrât des maladies: il faudroit ſupprimer la médecine, afin que ne pou-

vant plus s'adreſſer à elle, chacun devint ſon propre médecin.

LETTRE CX.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

L'Ambaſſadeur du Roi de France eſt arrivé à cette Cour. Il a remplacé deux Plénipotentiaires qui ſe ſont ſuccédés depuis la paix. C'eſt, ſans doute, un grand politique; du moins je ne connois point de négociation plus délicate que celle dont on l'a chargé.

La paix entre la France & l'Angleterre n'eſt que plâtrée. La guerre eſt prête à ſe renouveller. C'eſt un feu caché ſous la cendre; les ſujets de querelle & de deviſion entre les deux nations, ſubſiſtent comme auparavant. La haine, l'antipathie, la rivalité, ſont toujours les mêmes.

Il a donc fallu envoyer un homme conſommé dans les affaires de l'Europe, & qui connût à fonds les intérêts de la

Couronne de France; qui en impoſât par un aſſortiment de qualités perſonnelles; ſimple & liant, ſans être foible; poli, affable & complaiſant, ſans être rampant.

Riche, pour avoir de quoi prodiguer de larges ſommes; généreux, pour en impoſer par la dépenſe; grand, libéral, ſplendide, pour frapper les yeux par des traits de magnificence.

Populaire, ſe mêlant dans tous les divertiſſements publics; paroiſſant les aimer; louant le goût & le génie de la nation; ſe trouvant par-tout, étant l'ame de tout

Miniſtre inſinuant, pour ſe faire un parti, & vigilant pour le ſoutenir. Souple avec le peuple, & fier avec les grands.

Adroit pour démêler le caractere du Prince, le génie des Miniſtres, & l'influence des favoris.

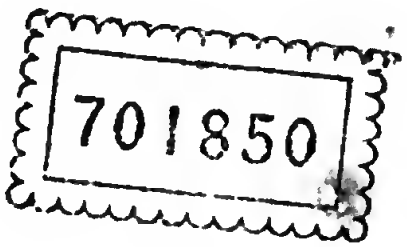
Qui ait l'adreſſe, par ſes intrigues & ſes cabales, de maintenir le miniſtere préſent favorable à la France, & empêcher le rétabliſſement du précédent qui lui eſt contraire.

Affectant d'avoir une grande con-

fiance dans l'honneur & la probité de la nation; ayant toujours le dernier traité de paix à la main pour l'obſervation des articles.

Enfin, maintenant la tranquillité pour quelques années entre les deux nations, (ce qui eſt le point principal de ſon ambaſſade) afin de donner le temps à la France de former une marine.

Fin du Tome cinquieme.


701850

TABLE

DES MATIERES.

LETTRE I.

LE Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié tou-na, à Pékin. *Page* 1

Arrivée du Plénipotentiaire de France à Londres pour la paix. Son expérience.

LETTRE II.

Le même, au même, à Pékin. 3

Deſtruction de la ſociété des Jéſuites, trop douce ou trop ſévère. Leur humilité, en pliant ſous le joug, excite la compaſſion, & prépare leur rentrée dans le Royaume.

LETTRE III.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-ſe, à Pékin. 8

Raiſon chronologique du ſérieux qui regne dans les ſociétés de Londres. N'eſt-il pas étonnant que cette Ville ſoit habitée pour que l'on s'y fuye réciproquement.

LETTRE IV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 11

Deſcription du jeu dans lequel les Anglois ne riſquent pas moins que le Gouvernement. Il

à ſes frippons, d'autant plus à craindre, qu'ils ſont plus autoriſés à jouer à jeu ſûr.

LETTRE V.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Co-tao-yuſe, à Pékin. 14

Fureur des habitants de Londres pour la muſique Italienne. Il faut pour leur amuſement des gens qui ſe ſoient anéantis pour perfectionner un de leurs organes.

LETTRE VI.

Le même, au même - à Pékin. 16

Le François choiſit ſes maîtreſſes, & l'Anglois prend ſes femmes dans la plus baſſe proſtitution. Eſprit de réflexions parmi ces derniers, qui ne répond jamais à leur but.

LETTRE VII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 19

Remontrances aux Plénipotentiaires de France & d'Angleterre, pour leur prouver que leurs talents & leur expérience ne parviendront point à établir une paix ſolide & durable, comme ils en peuvent juger par les traités antérieurs, & par celui d'Aix-la-Chapelle. Quelle ſageſſe dans les conventions pour la démarcation des limites dans le Canada? Cependant tout a été en feu avant aucune déclaration de guerre. Le motif en doit être puiſé dans l'acharnement des deux nations l'une contre l'autre. Idée hiſtorique de ſon origine, priſe de l'hiſtoire même de ces Monarchies. Il propoſe un plan de paix générale, que les événements récents porteroient

toutes les Cours & tous les Princes de l'Europ à garantir; ce qui ſeul peut en aſſûrer l'efficace.

LETTRE VIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 67

L'Eſpagne eſt l'Etat le plus moderne de l'Europe. Tout y eſt livré à la pareſſe. La Cour ne fait que du bruit, & le peuple ne fait rien.

LETTRE IX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin 68

Paix ſignée entre la France, l'Angleterre & l'Eſpagne. L'intérêt rompt toutes les alliances. On les recherche pour la guerre, on les oublie pour la paix.

LETTRE X.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 70

La ſcience conduit à l'athéïſme; auſſi l'Angleterre croit-elle moins à Dieu que les autres peuples. Le Suiſſe y croit d'autant plus, que tout s'oppoſe à ſes prétenſions à l'eſprit.

LETTRE XI.

Le même, au même, à Pékin. 71

Qui mange chez un Grand en Angleterre ne lui paye pas ſon dîner; mais il eſt obligé de donner plus que ſa valeur aux domeſtiques, qui forment une haye à la ſortie de chaque convive. L'étranger eſt le ſeul qui y perde. 74

LETTRE XII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Co-tao-yu-ſe, à Pékin.

Les papiers publics ſont utiles pour le politique, le civil & pour tout, même pour les petits intérêts libertins. Exemple mémorable.

LETTRE XIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 77

L'admirable uſage que les femmes de Londres ſuivent, de prendre des hommes à leur ſervice. Elles s'en font ſuivre, & elles ſont effrontées.

LETTRE XIV.

Le même, au même, à Pékin. 79

Les Monarques tâchent toujours d'étendre les limites de leurs poſſeſſions, & delà les guerres, qui dureront, malgré tous les traités, juſqu'à ce qu'un Prince formidable ait, par ſes conquêtes, rompu l'équilibre.

LETTRE XV.

Le même, au même, à Pékin. 81

Il eſt à Londres des académies de jeux de haſard, où la nobleſſe croit de ſon honneur de braver les loix du Parlement. Un Magiſtrat aſſez hardi, & ſes tripots ſeront abolis.

LETTRE XVI.

Le même, au même, à Pékin. 84

La paix ſe fait, & deux petits Princes font la loi aux deux plus puiſſants Monarques. La puiſſance précaire des deux premiers, comme la foibleſſe momentanée des deux derniers, naît de l'adminiſtration relative de tous ces Souverains.

DES MATIERES.

LETTRE XVII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Champi-pi, à Londres. 87

En Eſpagne, la religion n'eſt que ſuperſtition. La quantité des Saints y offuſque la majeſté de Dieu.

LETTRE XVIII.

Le Mandarin Champipi, au Mandarin Kiétou-na, à Pékin. 88

En Angleterre, on écrit contre le Gouvernement, dès qu'il déplaît. Un Breton du Nord n'a quitté le miniſtere qu'à la porte de la Cour. Différence de la liberté Angloiſe & de l'eſclavage François à ce ſujet.

LETTRE XIX.

Le même, au même, à Pékin. 91

Le génie des Anglois n'eſt plus tourné qu'à la frivolité. Une brochure les amuſe. Suite des ouvrages François qui s'introduiſent dans leur Iſle, ou de leur moderne & ſuperficielle éducation.

LETTRE XX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Champi-pi, à Paris. 95

Vices du Gouvernement d'Eſpagne; projet ſimple pour le remettre en vigueur.

LETTRE XXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-ſe, à Pékin. 97

En Europe, l'amour eſt un vrai Prothée; forme ſinguliere ſous laquelle il paroît en An-

gleterre dans le beau-ſexe. S'il y réuſſit une fois, ſes ſuccès peuvent-ils être conſtants ?

LETTRE XXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 100

Les nouvelles de Londres annoncent que la favorite de France doit donner à ſouper à l'Ambaſſadeur d'Angleterre. Qui en payera les fraix?

LETTRE XXIII.

Le même, au même, à Pékin. 102

Le Chinois eſt ſollicité, avec une égale ardeur, par un François & par un Anglois, qui, depuis la paix, deſirent d'aller cacher à la Chine la honte de leur nation réciproque.

LETTRE XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 108

Londres renferme deux Souverains; l'un, né ſur le trône, eſt ſimple dans ſa table; l'autre, tiré du comptoir, vit dans la ſplendeur. Parallele & motifs de l'oppoſition.

LETTRE XXV.

Le même, au même, à Pékin. 109

Les éloges que donnent les Européens ſe modelent ſur les circonſtances. Lettre d'un habitant de Londres au Roi de Pruſſe, pour lui redemander l'argent que ſon Pays lui a donné pendant la guerre.

LETTRE XXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 112

Maniere dont les Miniſtres Anglois prêchent

l'Evangile. Explication de cet axiôme : *L'Evangile s'annonce de lui-même.*

LETTRE XXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 114

Il ſemble que les Prédicateurs Italiens & les Anglois devroient changer de méthode; ils ſeroient alors plus propres à convaincre.

LETTRE XXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 118

On a condamné en France ceux qui avoient mal défendu l'Etat. Il y a donc eu des traîtres; par conſéquent, l'Etat eſt mal adminiſtré.

LETTRE XXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Co-tao-yu-ſe, à Pékin. 119

La mauvaiſe compagnie des femmes eſt moins dangereuſe à Londres que la bonne.

LETTRE XXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 121

Le Pape n'accorde qu'un temps pour la folie: à Londres, elle dure toute l'année. Tableau d'un bal que donne un Duc.

LETTRE XXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 124

Les Miniſtres d'Eſpagne ſont plus accablés que ceux des autres Puiſſances Européennes, & ils ne ſont occupés qu'à rendre la Monarchie languiſſante.

TABLE

LETTRE XXXII.

Le Mandarin Cham pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 125

L'amour cede à la diſſipation des femmes Européennes ; elles ont à peine le temps de tromper leurs maris. On a voulu les réformer à Londres ; mais tout le gain eût été pour la volupté.

LETTRE XXXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 128

La diverſité des ſectes en Europe forme une inimitié que rien ne peut déraciner : repas ſingulier entre un Romain, un Proteſtant, un Juif, un Anabaptiſte, un Turc & le Chinois.

LETTRE XXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au même, à Pékin. 131

Le jeu eſt un amuſement de France & d'Angleterre ; eſſence de ce ſpectacle, & variation qu'il éprouve. Au haſard qui y commandoit, a ſuccédé l'adreſſe qui y fripponne.

LETTRE XXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 134

L'amour eſt une paſſion eſſentielle aux Eſpagnols. La jalouſie en eſt inſéparable. Elle voit de mauvais œil juſqu'au parent ; mais reſpecte le directeur.

LETTRE XXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 136

Tout en Europe eſt ſoumis à la la mode. A

Londres & à Paris, rien ne peut s'y ſouſtraire. Les ſens mêmes en ſont eſclaves.

LETTRE XXXVII.

Le même, au même, à Pékin. 139

La paix générale s'eſt faite facilement, parce que deux hommes l'ont faite. Un congrès n'eut qu'augmenté les difficultés.

LETTRE XXXVIII.

Le même, au même, à Pékin. 141

Des Bonzes noirs ont été détruits en France, & Rome s'eſt aſſemblée. Elle crie, mais elle n'a point de forces.

LETTRE XXXIX.

Le même, au même, à Pékin. 143

La chicane ſemble en Angleterre abſorber la loi. On ne plaide que ſur l'intelligence de ſon eſprit.

LETTRE XL.

Le même, au même, à Pékin. 145

La paix a fait tomber les armes des mains des Anglois; mais a livré Londres au vol & au meurtre. Il faut faire mourir ceux qui ont fait la gloire de la patrie. Pourquoi n'avoir pas pourvu à leur ſubſiſtance;

LETTRE XLI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Champi-pi, à Londres. 148

Les juges de l'eſprit à Madrid ne cherchent qu'à l'étouffer; ſans cela il y auroit des gens ſavants en Eſpagne.

TABLE.

LETTRE XLII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 149

Le Roi d'Angleterre n'eſt point entouré d'éclat ni de pompe ; & il a raiſon. Parallele de conduite & de motifs entre le Monarque Anglois & le Roi de France.

LETTRE XLIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 152

Excès dans lequel la religion eſt tombée en Angleterre. On la compare par oppoſition avec la Catholique Romaine.

LETTRE XLIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 154

Le partage des conquêtes doit exciter l'émulation des ſujets d'Angleterre, pour entrer au ſervice militaire. La gloire fut le ſeul aiguillon qui porta des grandes nations à ſoumettre le monde à leur joug.

LETTRE XLV.

Le même, au même, à Pékin. 156

L'Angleterre ne peut donner aux Officiers le prix des conquêtes, puiſqu'ils ont une ſolde, que les Romains ne donnerent jamais, quand ils eurent établi un dédommagement de partage.

LETTRE XLVI.

Le même, au même, à Pékin. 159

Tout parti a droit d'ouvrir la bouche au Parlement d'Angleterre. S'il ne doit pas être ſuivi,

on le louera des bonnes choſes qu'il aura dites. Hiſtoire plaiſante & aſſez analogue.

LETTRE XLVII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 161

On embellit Madrid ; les chemins peuvent être fréquentés. Ces redreſſements auroient dû être les derniers à faire.

LETTRE XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 162

Un Anglois forme un moyen facile d'agrandiſſement pour le Roi de Pruſſe.

LETTRE XLIX.

Le même, au même, à Pékin. 166

La vanité des femmes naît de la foibleſſe des hommes. Exemple d'un Anglois, qui donne matiere à montrer la ſageſſe de la clôture du ſexe Aſiatique.

LETTRE L.

Le même, au même, à Pékin. 168

Les Jéſuites ont été chaſſés de France, & un prétendu patriote propoſe par articles les loix qu'il a fallu violer pour cela.

LETTRE LI.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 171

Le Miniſtre de France qui a fait la paix à Londres, eſt remplacé par un jeune Officier ; ce qui fait préſumer ſa chûte.

TABLE

LETTRE LII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 172

Un citoyen Anglois donne un démenti au Roi dans un écrit public; il eſt arrêté, on le relâche; & ſous ſa plume, les Miniſtres ſont des voleurs : on ne peut l'en punir : il n'a en rien excédé les bornes de ſa liberté.

LETTRE LIII.

Le même, au même, à Pékin. 174

Lettre écrite de Paris à Londres ſur un grand nombre d'animaux ſinguliers que la paix a fait venir à Paris. Source de l'antipathie entre l'Anglois & le François.

LETTRE LIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 179

D'où peut naître la fierté Eſpagnole. Ni attraits naturels, ni charmes acquis, ni adminiſtration, ni liberté, rien ne peut les rendre vains.

LETTRE LV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 181

La ſituation préſente de l'Europe peut donner quelques avantages paſſagers aux petits Princes d'Europe ſur les grands : mais la conſtitution eſt telle, que la réflexion de ceux-ci remet ceux-là dans leur premier état.

LETTRE LVI.

Le même, au même, à Pékin. 184

L'Angleterre a allumé dans ſon ſein les flam-

beaux de la diſcorde qu'elle vient d'éteindre entre elle & la France. Le Roi ni le peuple ne prétendent être eſclaves.

LETTRE LVII.

Le même, au même, à Pékin. 186

Ouvertures du Parlement d'Angleterre; les deux premiers points mis en délibération émeuvent les beaux harangueurs, qui laſſent leur auditoire ſans rien conclure.

LETTRE LVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 188

Les ſujets des pieces du théâtre Eſpagnol ſont pris du dogme. Les troupes céleſtes & Dieu même s'y donnent en ſpectacle. Ce peuple ſeroit-il vertueux?

LETTRE LIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 190

Guerres civiles du théâtre Anglois. La prémiere, dommageable à la comédie; la ſeconde, ſuſcitée aux comédiens François, obligés d'abandonner Londres; la troiſieme s'éleva contre des acteurs de la même nation, qui ne furent pas plus heureux; la quatrieme tira ſa ſource de la ſtipidité de la nation, qui ſe laiſſa duper par une annonce d'Arlequin; la cinquieme fut à l'occaſion d'un ballet Chinois, compoſé & exécuté par des François, qu'on força à abandonner leur ballet & le théâtre. Deſcription de ces combats & des traités qui les ſuivirent.

TABLE

LETTRE LX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 212

Diſcours ſur les inſtruments guerriers qui conduiſent les ſoldats Européens à la mort, au milieu des ſons les plus mélodieux.

LETTRE LXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 214

Deſcription des combats du taureau qui ſe donnent à Madrid : le Roi & la Cour y viennent voir la Nobleſſe attaquer & vaincre un vil animal.

LETTRE LXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 216

L'époque de la guerre préſente explique l'énigme des conquêtes ſurprenantes & prodigieuſes d'Alexandre & de Céſar.

LETTRE LXIII.

Le même, au même, à Pékin. 220

Le Chinois explique à un Anglois pourquoi la ſubordination ne peut ſe ſoutenir en Europe, & ſe maintient dans ſon empire. L'éducation fait tout.

LETTRE LXIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 224

La pareſſe eſt un vice, pour ainſi dire, naturaliſé en Eſpagne, puiſqu'il eſt néceſſaire pour s'y faire diſtinguer.

DES MATIERES.

LETTRE LXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 227

La Religion du Chriſt eſt ſimple dans ſes dogmes ; & cependant peu les retiennent. En Angleterre, qui veut ſe dire du bon ton, le ſavant, les génies enfin, ne croyent rien, & s'en font gloire.

LETTRE LXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 230

L'intérêt dicte les mariages en Angleterre, & les parties les contractent ſans ſe connoître. Auſſi, ſans rompre les premiers, paſſent-elles à un ſecond; mais elles y conſultent l'inclination.

LETTRE LXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au même, à Pékin. 232

Tout dans l'Europe combat le ſyſtême de la Monarchie univerſelle. Les Etats qui pourroient y prétendre, ont trop de cauſes intérieures qui détruiſent la puiſſance qui pourroit les y conduire.

LETTRE LXVIII.

Le même, au même, à Pékin. 235

Exploits foreſtiers de quatre grands Monarques, qui, n'allant jamais à la guerre, s'en forment une idée en allant du moins à la chaſſe.

LETTRE LXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 237

Le nouveau monde, en nous donnant l'or,

nous a communiqué une maladie qui corrompt le germe de la population : perſonne en Eſpagne ne ſemble en être exempt. Le remede qu'on y oppoſe eſt peut-être pire que le mal.

LETTRE LXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 240

La gayeté d'une Angloiſe ſe fait jour dès qu'on lui parle d'hymen, lorſqu'après la cérémonie, ce nom la fait tomber en ſyncope.

LETTRE LXXI.

Le même, au même, à Pékin. 243

En Angleterre, un homme dans la miſere vous dit pourquoi il vous demande la charité, fut-ce pour brûler le Pape & s'enivrer. Les politiques mendiants ont beſoin de plus d'adreſſe pour ſe manifeſter.

LETTRE LXXII.

Le même, au même, à Pékin. 245

Le théâtre eſt-il favorable ou nuiſible aux mœurs? Si l'on tient pour la négative, il faut voir d'où cela procede, & le rectifier.

LETTRE LXXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 249

Dieu, diſent les Européens, eſt mort pour leur ſalut; & tous les vices regnent chez eux : à quoi donc auroit ſervi ce trépas?

LETTRE LXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 250

DES MATIERES.

Chaque adminiſtration Européenne a deux plans oppoſés qu'elle a également à cœur d'avancer : c'eſt ce qui a cauſé, ſans doute, tous les malheurs qui ont aſſiégé une nation puiſſante.

LETTRE LXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 253

Les veuves nobles & mal-aiſées en Eſpagne, imitent celles de Paris, en faiſant de leurs maiſons des académies de jeu, dont le revenu les fait vivre. Quelle honte!

LETTRE LXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 256

Chaque peuple Européen a ſes loix qui conſtituent ſa liberté; & s'il eſt eſclave, il ne doit s'en prendre qu'à l'adreſſe que les Rois ont eue de ſe faire donner des gardes, & de ſe rendre maîtres de troupes nombreuſes.

LETTRE LXXVII.

Le même, au même, à Pékin. 258

Facilité que les Européens ont pour parvenir à l'héroïſme. Le grand homme parmi eux, pour le devenir, n'a qu'à calculer combien d'hommes doit lui coûter une action pour réuſſir.

LETTRE LXXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin.

Toute la ſcience Européenne conſiſte dans les livres; avec un grand nombre de paroles, on établit peu de connoiſſances.

TABLE

LETTRE LXXIX.

Le même, au même, à Pékin. 262

L'éloquence ſe réduit aujourd'hui à l'art de frapper l'air agréablement. Idée des ſtyles différents, qui tous exigent beaucoup de génie puiſqu'ils portent ſur rien.

LETTRE LXXX.

Le même, au même, à Pékin. 265

La Poéſie, cet art de faire marcher la raiſon à pas meſuré, n'eſt qu'un déréglement d'eſprit. Son premier maître fut un aveugle, Grec de naiſſance, dont les ouvrages partagent les ſentiments de l'auteur.

LETTRE LXXXI.

Le même, au même, a Pékin. 268

La Métaphyſique n'a jamais donné une idée claire & diſtincte de Dieu. Les anciens l'ont multiplié à l'infini, & les modernes, pour l'avoir ſimplifié, ne le connoiſſent pas mieux.

LETTRE LXXXII.

Le même, au même, à Pékin. 270

La Philoſophie, tant ancienne que moderne, n'eſt qu'un amas de conjectures, par leſquelles ſes ſectateurs ſe ſont toujours combattus, ſans qu'il ait jamais été poſſible de les mettre d'accord.

LETTRE LXXXIII.

Le même, au même, à Pékin. 275

La Phyſique ſemble être le comble de l'extravagance humaine. C'eſt d'abord un amas confus de mots que leurs inventeurs mêmes avoient peine à comprendre : & ſi l'on a levé de nos

jours un coin du rideau qui nous voile la nature, ce n'a été que pour marcher au milieu d'un tas de contradictions. Auſſi chaque ſyſtême a-t-il eu ſon contraire. Démonſtrations détaillées a ce ſujet, priſes des matieres les plus abſtraites comme des plus ſimples.

LETTRE LXXXIV.

Le même, au même, à Pékin. 289

L'Hiſtoire naturelle donne tout au plus une ébauche de la nature. Elle offre des conjectures qui ſont ſuccédées par d'autres, pour faire paſſer des ſoupçons de ſiecles en ſiecles.

LETTRE LXXXV.

Le même, au même, à Pékin. 291

Les Mathématiques ont fait quelques découvertes; elles établiſſent des principes, mais ne les peuvent démontrer. Que de termes même ont-elles, dont elles ne peuvent donner une interprétation claire & préciſe!

LETTRE LXXXVI.

Le même, au même, à Pékin. 294

L'Aſtronomie a donné carriere à l'imagination. Un nombre infini de corps qui meublent le ciel, devoit avoir un ordre, & chacun leur en a donné un ſelon ſes idées. Analyſe des principaux ſyſtêmes.

LETTRE LXXXVII.

Le même, au même, à Pékin. 298

Si les hommes ne peuvent s'accorder entre eux ſur les faits de leur âge, comment l'hiſtoire nous fourniroit-elle, d'une maniere ſûre, les faits

des ſiecles antérieurs? C'eſt beaucoup pour elle d'être vraiſemblable.

LETTRE LXXXVIII.

Le même, au même, à Pékin. 300

La Chronologie eſt auſſi incertaine que l'Hiſtoire. On a voulu réformer le calcul des temps, & on a ouvert la ſource d'une nouvelle correction, qui ſera néceſſaire par la ſuite.

LETTRE LXXXIX.

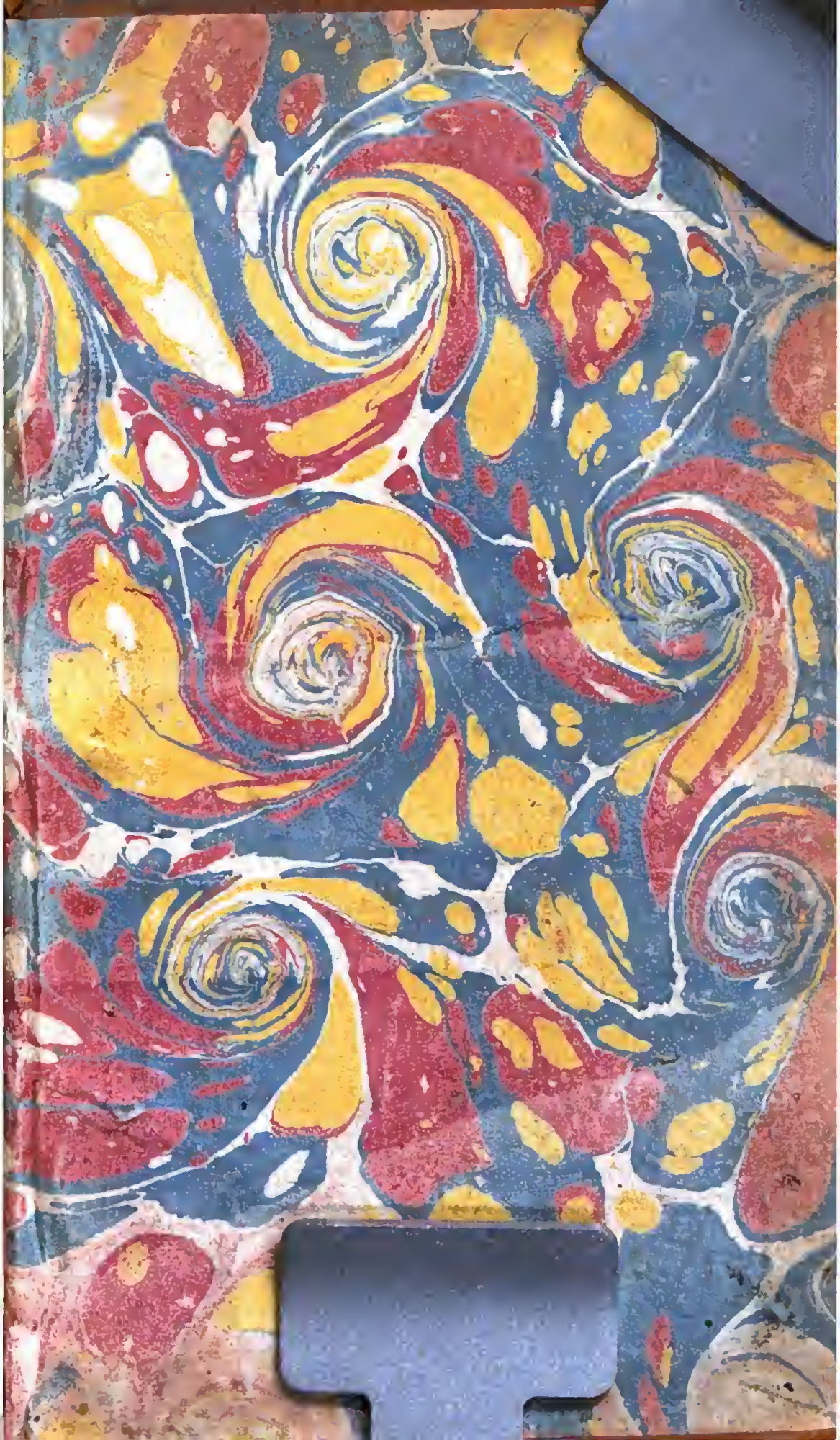
Le même, au même, à Pékin. 303

Maniere groteſque dont s'exerce aujourd'hui la Médecine. Qui ſont ceux qui ont le privilege de profeſſer cet art aſſaſſin? Doit-on la proſcrire des Etats policés?

LETTRE XC.

Le même, au même, à Pékin. 305

La France a envoyé un Ambaſſadeur en Angleterre. Etat de la commiſſion que les circonſtances le mettent dans le cas de remplir. Qualités qui lui ſont néceſſaires pour y parvenir; mais qualités dont l'union eſt difficile.

Fin de la Table du Tome cinquieme.

B.N.C.F.
B.12.2.430
5834263